

4e Année - No 4

Avril 1911

NOTRE ROMAN COMPLET

La FILLE du SORCIER

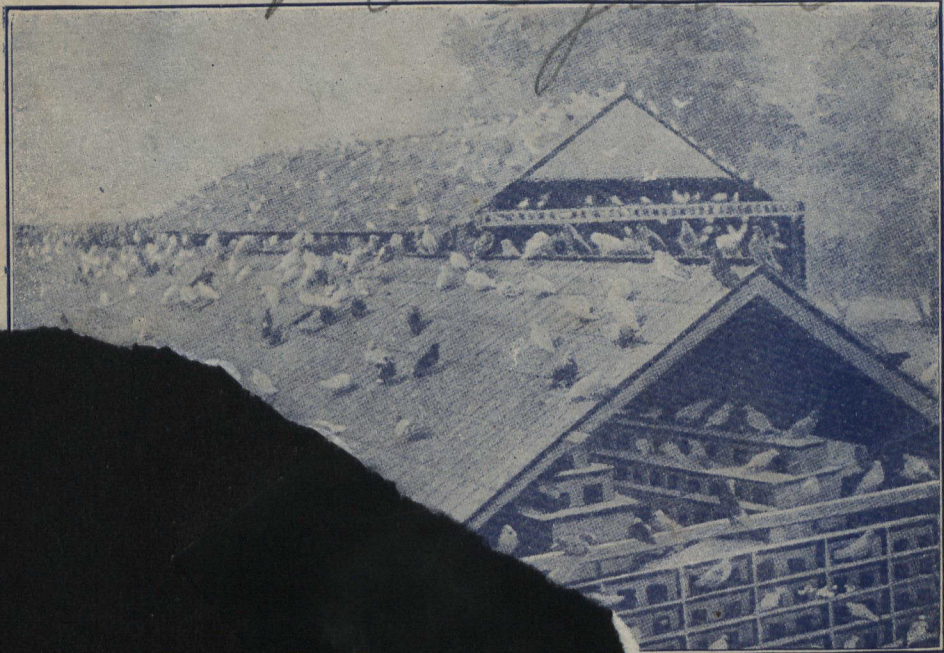
Par CLAIRE DE NESTE.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Leguin

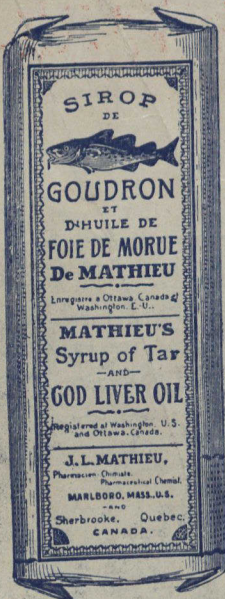


(Voir intérieur)

R. BESSETTE & Cie,
Edit.-Props.
St-Laurent, Montréal.

Rhume OPINIÂTRE

□ Pour combattre rapidement, efficacement, un Rhume qui résiste à l'action décevante des Sirops Calmans ordinaires, il faut un remède héroïque qui attaque le mal dans sa racine tout en combattant l'inflammation et en guérissant les lésions causées par le microbe de la Consommation : c'est le rôle rempli par



LE
Sirop Mathieu
au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux.

C'est là le secret des milliers de guérisons accomplies par ce précieux spécifique des Maladies de Poitrine.

EN VENTE PARTOUT

Les Poudres Nervines de Mathieu

exemptes d'Opium, de Chloral et de Drogues dangereuses, sont spécifiques contre Maux de Tête, Migraine, Surmenage.

25 cts la Boîte de 18 Poudres

CIE J. L. MATHIEU, PHARMACIEN
SHERBROOKE, QUEBEC



Un Buste Bien Dessiné

fait valoir la beauté, la grâce de la Taille

Les Pilules Persanes

de Tewâk Pa-cha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

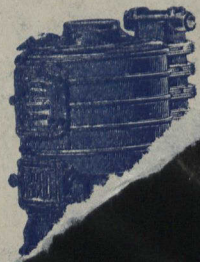
Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 1031,
Dépt. A., Montréal.

Raoul Leboeuf

ENTREPRENEUR PLOMBIER



Poseur d'Appareils à Gaz et Eau Chaud

K-77-5-

GANTS PERRIN

par leur coupe, leur élégance, leur durée et leur qualité incomparables surpassent de beaucoup tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour.

Etant les meilleurs à l'usage ils sont incontestablement les moins chers.

En vente partout

Exigez la marque ci-dessous qui est votre garantie.

The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada

Pâques

Voici venir avril et son tiède sourire,
Avril, doux mois ami, père du renouveau.
La nature, en réveil, l'acclame avec délire,
Il va lui rendre tout et plus tendre et plus beau.
Il nous ramène aussi l'annuelle allégresse,
Les saints alleluias de Pâques, désiré,
Qui, de l'hiver maussade, écarte la tristesse
Et nous appelle au pied de l'autel vénéré.

Donc, c'est Pâques béni. La source le murmure,
L'oiseau le dit bien haut; jeunes filles et fleurs
Le proclament aussi par leur fraîche parure,
Et les bois reverdis par leurs douces senteurs.
Déjà le riche songe à désertier la ville
Pour retrouver l'espace et les riants séjours;
Dans son humble séjour, le pauvre, plus tranquille,
Se dit qu'il aura chaud pendant de bien longs jours.

Car c'est Pâques pour tous. Il donne les vacances
Et les joyeux émois de l'oeuf mystérieux.
Dans nos champs en travail il met des espérances
Et fleurit les sentiers où l'on est bien à deux.
Du malade, souvent, il adoucit la peine;
Il apporte à l'infirmes un rayon de soleil.
Pour bien des malheureux dont notre terre est pleine,
Il est, du doux espoir, le bienfaisant réveil.

L'indifférent te fête, aussi bien que l'impie,
Toi qui donnes à tous l'ivresse des beaux jours,
Toi la résurrection, la splendeur et la vie,
O Pâques si charmant qu'on aimera toujours!
Mais seul, le vrai chrétien, dans sa ferme croyance,
Mesure ta grandeur et ta sublimité,
Car tu mets en son coeur une sainte espérance,
En lui montrant le ciel et l'immortalité!

MARIE-MARTHE.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 4, No 4, Montréal, Avril 1911.

A Travers l'Espace

LA conquête des airs paraît avoir préoccupé de tous temps l'esprit des hommes. La mythologie nous apprend, qu'il y a bien longtemps déjà, Icare, fils de Dédale, voulut mettre ce rêve en pratique; malheureusement, la science peu avancée à son époque ne lui permit de faire que des ailes rudimentaires attachées avec de la cire et celle-ci fondit au soleil dont l'audacieux s'était trop approché. Sa chute finale que devaient répéter, bien des siècles plus tard, tant d'infortunés "casseurs de bois" le punit de sa téméraire entreprise.

Depuis le mythologique héros, que de cerveaux enfiévrés ont cru trouver le moyen de doter le monde d'un nouveau système de locomotion! Que d'essais infructueux au dénouement parfois tragique! Que d'appareils bizarres aussi

Parcourir les airs! Certes, le rêve était bien tentant. Dans notre pauvre nature humaine dont la faiblesse sème d'obstacles le champ d'action, il y a une

âme éprise d'inconnu, pour qui l'impossible semble ne pas devoir exister.

Et les événements sont venus donner raison aux audacieux; ce qui apparaissait folie il y a peu de temps encore est aujourd'hui un fait acquis. Un mot nouveau est entré dans la langue pour baptiser ce nouveau-né: l'aéroplane. Naissance trop douloureuse qui fit inscrire tant de noms au martyrologe de la science!

La conquête de l'espace s'était affirmée déjà, dans un autre ordre d'idées par la télégraphie sans fil; au moyen des ondes électriques, l'homme a trouvé le moyen de donner des ailes à sa pensée et de la diriger à son gré sur tous les points du globe. Il rêve aujourd'hui de la transporter jusqu'aux planètes soeurs de la nôtre. Y parviendra-t-il? L'avenir nous répondra peut-être dans un délai rapproché.

Pendant que les savants fatiguent leur cerveau à la recherche de la solution de ces mystérieux problèmes, les enfants, les tout petits, ceux que ces choses n'intéressent guère, ont cependant aussi leurs rêves d'aériennes envolées.

Pâques leur ramène cette légende qui veut que nos cloches reviennent de Rome où elles sont allées pleurer la mort du Grand Martyr. Que leur enfantine croyance ne nous fasse pas sourire. N'avons-nous pas aussi, à leur âge, levé parfois les yeux au ciel dans la naïve espérance de voir passer les voyageuses d'airain retournant prendre leur place au clocher du village!

Cloches de Pâques, évocatrices de souvenirs, chanteuses du grand hymne de Résurrection, que votre voix sonne toujours, claire et joyeuse, à travers l'espace!

Fernand de Verneuil.

AU LIT

Par Chs Deguise (1)

L'AUTRE jour, passant par hasard devant chez le docteur X..., je ne sais quelle fantaisie me fit sonner à sa porte. "Oui, me dit la bonne, le docteur est là, prenez la peine d'entrer, je crois qu'il est seul." En effet il était seul.

J'entrai, et je m'apprêtais à lui faire la mine la plus cordiale, quand je m'aperçois qu'il me regardait d'un air froid et même hostile. Je ne compris pas d'abord, mais je saisis vite; ailleurs j'étais un ami, ici, je n'étais plus qu'un client. Il m'indiqua d'un geste à la Sadi Carnot, un fauteuil quelconque, sur lequel je m'assis très raide et je m'expliquai d'une manière indifférente: un léger rhume sans importance, pas inquiétant, mais que pour rassurer ma femme... bref, j'étais parti, mais pas pour aller loin. "Ote ton paletot, ton habit, ta veste." Et sur son commandement, je me mis dans le costume d'un lutteur gréco-romain. Puis il me frappa dans le dos, dans la poitrine, sur les épaules, des petits coups de doigt secs accompagnés de commandements: tousser, respire fort, et pendant que j'étais en sueur à tousser, à respirer fort, il me fit compter des chiffres cabalistiques. Enfin la cérémonie prit fin puis pendant que je me rhabillais de fort méchante humeur, j'entendis ces paroles rassurants: "Mon garçon, tu es très avarié et tu vas te mettre de suite sous traitement, pas demain, ni ce soir, ni cette après-midi, mais de suite.

Retourne chez toi te mettre au lit, je vais te donner des directions et des ordonnances pour le pharmacien."

J'ai dû faire une figure bien comique, m'attendant aussi peu à ce verdict, qu'à l'arrivée d'un boulet de canon ou l'annonce d'un héritage. Il faut y avoir passé pour comprendre les pensées, les impressions qui jaillissent au cerveau à une telle annonce si inattendue, et je dirai si désagréable. Enfin, tout ahuri, je me laissai glisser dans la main une liasse de petits papiers couverts d'écriture cunéiforme, adressés au pharmacien. Je pris mon chapeau et ma canne et je réintérai le domicile conjugal, suivi à peu de distance par un jeune esclave, portant tout un assortiment de produits pharmaceutiques.

J'ai vu dresser mon lit suivant les prescriptions de l'art médical et les données les plus précises de toutes les sciences hygiéniques.

J'ai fait donner à la lumière des angles justes et proportionnés, aux coulis d'air, leur direction la plus avantageuse pour moi et le moins pernicieuse pour mes rhumes de cerveau. A la vérité, je me sentais comme un antique satrape surveillant le travail de son sarcophage, ou pour employer une comparaison plus moderne, comme un brave, commandant son cercueil et choisissant les garnitures.

Je me trouvais très héroïque, ayant la notion bien ancrée que le fait de se mettre au lit en plein jour, à l'heure où tout le monde travaille, équivalait à un certificat d'inhumation. Et tout étant arrangé, selon mes désirs, les ordres du médecin, et les prescriptions de la faculté, je me mis au lit.

(1) Dernier article de notre collaborateur, écrit sur son lit de mort.

Et depuis près de trois mois, je suis au lit. On s'accoutume à tout, même à une existence de mollusque, et avec des livres, des journaux, des revues et quelques visites agréables pour tenir le reclus au courant des potins de la semaine, la journée se passe lentement mais sûrement.

Puis, à côté de ma chambre, se trouve le domaine de mon bonhomme, où sont remisés, casernés, garés, pêle-mêle, chevaux et voitures, locomotives et chars, autos, soldats de plomb, pompiers avec leurs échelles et la pompe et que sais-je. Après la classe, et la collation obligatoire, le bambin vient me voir: "Veux-tu que nous fassions des courses, petit père?"—"Mais oui, mon homme", et de suite, chevaux et voitures, pompiers et soldats sont dehors, les attelages se font et roulent avec un bruit de tonnerre sur tout l'étagage sans même respecter mon sanctum. Je suis l'arbitre de ces courses, et mes décisions sont sans appel, mais je brille surtout comme vétérinaire et charron.

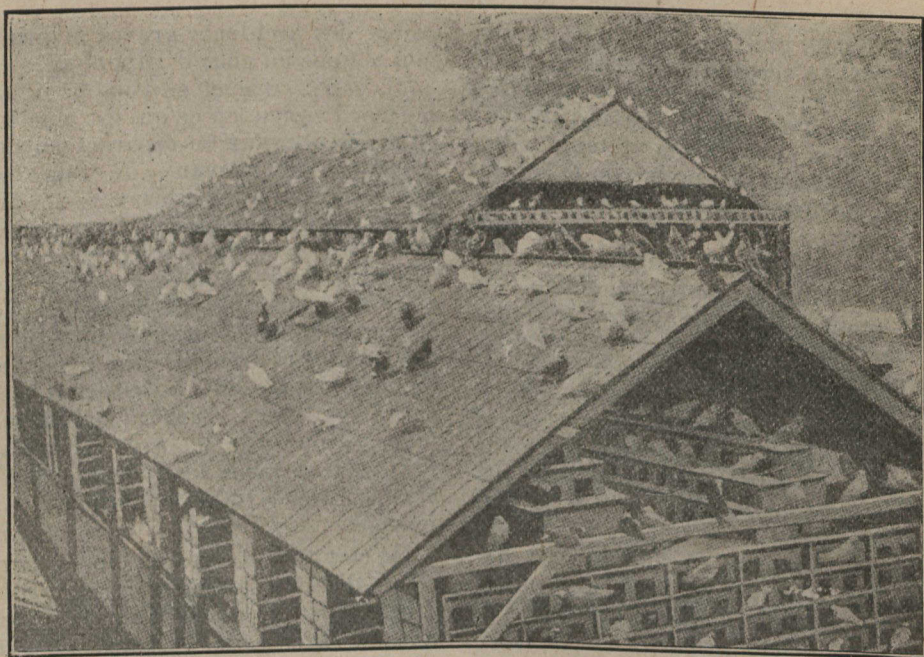
Il arrive que dans ces furieuses galo-

pades, des accidents graves se produisent comme au char d'Hippolyte.

"L'essieu crie et se rompt: il faut réparer l'essieu, ou ce qui est plus commun, les chevaux se séparent en deux tranches,—les chevaux de fonte sont sujets à ces accidents bizarres—et alors il faut réunir le coursier, fixer les deux côtés soit avec de la ficelle, méthode bien méprisée, ou avec des bons clous pour remplacer les clous vieux. Tous les papas connaissent les secrets du métier, mais, Dieu merci, tout plaisir a sa fin, bébé range son assortiment et se met à ses leçons. Dans ma chambre, le jour a baissé; je mets de côté les livres et je regarde les images—et c'est ainsi que se termine généralement ma journée.

Ne riez pas de ce passe-temps cher au coeur de tous les malades: il n'a rien d'enfantin. Pour la plupart d'entre nous la vie se passe à regarder des images et quand pour chacun de nous le jour tombe, il est un livre d'images qu'il faut bien regarder. Celui-là c'est le livre mélancolique ou navrant de sa vie.





Une Ferme de Pigeons en Californie

TOUT proche de Los Angeles existe la plus importante ferme de pigeons qui soit au monde.

Sur un terrain sablonneux, de huit acres superficiels, s'élèvent six principaux corps de bâtiments de 60 pieds de long sur 30 de largeur et 20 de hauteur. A l'intérieur et à l'extérieur existent des quantités de cages solidement construites et donnant accès aux pigeons par d'étroites ouvertures.

Dans cette immense volière on ne compte pas moins de 450,000 pigeons et on y enregistre la naissance d'environ 100,000 jeunes par année.

Une douzaine de pigeons se vend de \$2 à \$4; cependant tout n'est pas bénéfice, car l'entretien d'une semblable co-

lonie ne va pas, on le comprend aisément, sans de grands frais.

La nourriture de chaque jour exige la quantité respectable de 6000 livres de grain; une petite armée d'employés est nécessaire pour nettoyer les bâtiments, choisir les pigeons destinés à la vente et les préparer pour l'envoi au marché. Il faut ensuite une surveillance active et de tous les instants pour éloigner ou détruire les rats, hiboux et faucons qui seraient bien vite une cause de destruction.

Malgré tout l'entreprise est très prospère et peut passer, à bon droit, pour la plus productrice de ce genre que l'on puisse voir.



Pour Nourrir les Armées en Marche

L'ARMÉE américaine a fait l'essai, sur les côtes du Pacifique, d'une "cuisine roulante" destinée à préparer la nourriture des troupes en campagne ou en marche.

Cette voiture, attelée de quatre mules, a donné les meilleurs résultats à l'épreuve et a reçu l'approbation pleine et entière des officiers. Un important perfectionnement est celui de la cuisson des mets au four. Le véhicule comporte un nombre de compartiments hermétiques suffisants pour préparer en même temps les rations de deux compagnies d'infanterie ou de troupes de cavalerie. Il y a ensuite un système de chauffage à eau, un grand réservoir pour l'eau chaude et des armoires pour les mets et ustensiles divers.

Une "cuisine roulante" suffit pour préparer les repas d'environ trois cents hommes en deux fois successives. Lorsque la première moitié des rations est prête, elle est mise dans des compartiments revêtus d'amiante, à l'arrière de la voiture et dans lesquels toute la chaleur se conserve; la seconde moitié est alors mise au four jusqu'à cuisson complète.

Il a été prouvé, d'après les expériences faites, que beaucoup d'articles formant la base de la nourriture de l'armée, tels que le riz, les beans et les aliments farineux, acquièrent une saveur meilleure au moyen du nouveau mode de cuisson. Le café, notamment, est de beaucoup supérieur à celui fait par les procédés ordinaires.

Notre gravure représente la "cuisine roulante" telle qu'utilisée aujourd'hui. Les mules ont été remplacées par un moteur à gasoline de 60 chevaux-va-

leur permettant les déplacements dans les chemins les plus rudes. La dépense de force motrice n'est que de quatre gallons de gasoline, soit environ \$1 par jour.

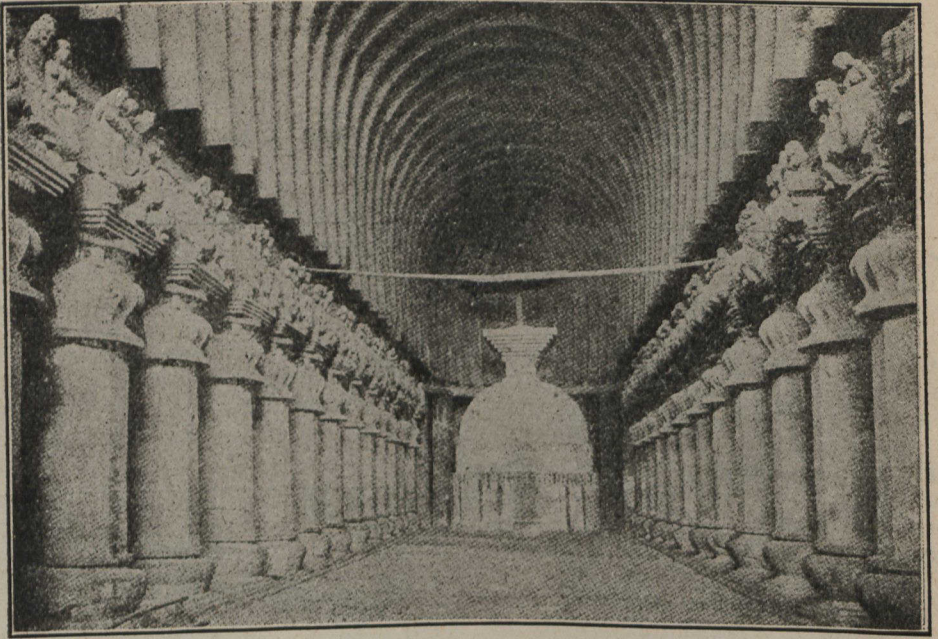
Cette nouvelle voiture appartient à un bataillon du 8e régiment d'infanterie et a servi dans une marche de 200 milles du présido de Monterey au



champ de manoeuvres d'Atascadero. Là, elle a fait ses preuves au service de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie.

Inventée par le capitaine d'artillerie Frédéric Stopford, cette cuisine automobile avait attiré l'attention du Département de la Guerre qui avait accordé une somme de \$5,000 pour sa construction et ses essais.





Au Pays des Rajahs

L'INDE est le pays par excellence des curiosités archéologiques. On y retrouve des vestiges d'une civilisation très ancienne et certains monuments que les siècles ont respectés témoignent d'une science consommée dans l'art de la construction. Les proportions de ces monuments nous étonnent par leurs dimensions colossales ; pour édifier certains d'entre eux, il a fallu le concours de plusieurs générations.

Un des plus remarquables est, sans contredit, le temple dont notre gravure représente l'intérieur. Situé à environ trois heures de marche de Bombay, il est creusé en plein roc et passe pour un des plus grands et des plus intéressants parmi les temples bouddhistes.

L'intérieur de cette gigantesque caverne présente quelque ressemblance avec l'architecture gothique d'une église chrétienne ; on y trouve, comme dans celle-ci, une nef et deux ailes latérales terminées en abside. Quinze piliers séparent, de chaque côté, la nef des ailes ; leur sommet est décoré de riches sculptures représentant un éléphant surmonté de divers personnages.

L'éclairage tout particulier de ce monument est du plus saisissant effet. La lumière arrive d'en haut, par une seule ouverture, sur l'autel qui se détache brillamment, le reste du temple étant dans une obscurité relative.

On estime à deux mille ans l'âge de ce curieux édifice qui aurait été creusé par les ordres du maharajah Buthia.



EN BALLON

ON parle tellement de ballon, même à cette saison, que je ne puis vous priver du récit d'une bien bonne aventure.

Je quittai l'année ces soirs mon ami Georges, ingénieur et aéronaute distingué, il m'avait montré son ballon perfectionné, entièrement différent de ceux de ses concurrents en prouesses téméraires.

J'étais revenu enchanté, ravi, enthousiasmé, grisé, et désormais conquis à cette science que je traitais précédemment de folie.

Je m'endormis tard ce soir-là, car les merveilles que j'avais admirées se renouvelaient dans mon esprit en tableaux enchanteurs.

N'y tenant plus, je me levai. Quelle heure était-il? Je n'en sais rien. La nuit étoilée contrastait par une délicieuse fraîcheur avec l'étouffante atmosphère de la journée.

Je me rendis au hangar où le ballon grandiose et sombre, déjà gonflé, attendait les voyageurs. Nous étions quatre, y compris notre ami, notre capitaine, seul vraiment compétent. Le départ avait été fixé à cinq heures du matin.

J'arrivai seul auprès du ballon et de beaucoup en avance sur mes compagnons.

Le gardien, me reconnaissant, se leva en maugréant, mais il m'ouvrit le hangar aussitôt. C'était tout ce que je désirais, et mon pourboire le satisfit sans doute, car il s'en retourna coucher sans plus de récriminations.

*
* *

*
* *

Je grimpai dans la nacelle où de

nombreux appareils scientifiques brillaient dans l'ombre. Au fond, des réservoirs remplis de sable, le lest, pouvaient se décharger tous instantanément, par la simple pression d'un bouton électrique, grâce à des soupapes disposées au-dessous.

Pour mieux distinguer ce qui m'entourait, je tirai une cordelette à portée de la main, et l'immense toile qui recouvrait le hangar glissa lentement; le firmament redevint visible, sauf au-dessus de ma tête, où le ballon me fit l'effet d'un gigantesque parapluie protecteur.

A ce moment, je ne sais par quel malencontreux hasard, je mis la main sur une poignée qui s'affaissa sous la pression. C'était un système récemment inventé, et par lequel on libérait d'un coup le ballon de toutes ses amarres.

Immédiatement, comme poussé par un sort, le ballon s'éleva dans les airs, d'un mouvement si brusque, que je tombai à la renverse au fond de la nacelle.

Pour comble de malchance, dans cette chute, je fis fonctionner les soupapes de tous les réservoirs de lest, et le sable s'en chappa subitement.

Je vous laisse à penser quel bond le ballon, ainsi allégé, fit dans l'espace. Il montait comme une flèche! Je sentais au passage rapide des différentes couches d'air que je traversais le froid, puis le chaud, en des transitions brusques et fort pénibles.

Combien de temps dura ce mouvement ascensionnel? Je ne saurais le di-

re. Mais, quelques minutes à peine après mon départ, je remarquai la lune à ma droite, et, ce qui me surprit davantage, ce fut de la voir grossir, grossir toujours, comme ces ballons de baudruche qui s'enflent sous le souffle d'un enfant.

Puis j'eus la désagréable surprise d'éprouver un malaise indéfinissable. L'air de plus en plus raréfié manquait à mes poumons, le sang me sortait pour ainsi dire par tous les pores, et le ballon montait, montait toujours.

Enfin je m'évanouis, avec la sensation que j'étais perdu, bien perdu.

Lorsque je revins à moi, un spectacle inattendu me fit jeter un cri d'admiration. L'atmosphère, irradiée d'une clarté aveuglante par un soleil ardent, me parut sans limites. Sous la nacelle, bien loin, des nuages rutilants roulaient leurs énormes vagues de feu. J'étais seul dans l'immensité, seul et si petit dans l'infini!

En levant les yeux, je fus stupéfait de constater que le ballon avait considérablement augmenté de volume. Sa surface plus lisse que jamais, tendue comme la peau d'un tambour, me fit pousser une clameur d'épouvante: s'il allait éclater!

En effet, sous la chaleur du soleil, le gaz, emprisonné dans la légère enveloppe, se dilatait démesurément. Je courais un danger imminent, terrible!

Tout bouleversé de l'effroyable perspective d'une chute, dont la seule pensée me crispait les nerfs, je me précipitai sur la corde qui faisait jouer la soupape de sûreté. Dans ma précipita-

tion, je lui imprimai une telle secousse qu'elle se brisa et me resta dans la main.

J'étais perdu! Et le ballon montait, montait toujours!

Il me restait une suprême ressource: grimper dans les cordages jusqu'à cette soupape libératrice. Mais quelle aventure périlleuse! Après un essai infructueux, je dus renoncer à ma téméraire entreprise.

Par une irritante illusion, le ballon me semblait s'enfler à vue d'oeil. Les mailles du filet se dessinaient nettement sur la sphère imperméable, et les minces cordelettes y creusaient un sillon de plus en plus accentué. Allais-je donc périr d'une si épouvantable mort?

A ce moment critique, ne voyant nul espoir dans ma situation désespérée, je perdis la tête. Mort pour mort! m'écriai-je, mieux vaut en finir tout de suite!

Et dans un accès de fièvre chaude, sans doute, je bondis sur la bordure de la nacelle, et jetant un grand cri, je me précipitais dans le vide...

Je n'éprouvai pas longtemps la sensation de la chute dans l'espace immense, car tout aussitôt un rude choc m'assomma presque, et... je me réveillai étendu de tout mon long sur le parquet de ma chambre!

J'avais simplement rêvé et, sous l'empire de mon terrible cauchemar, je m'étais jeté hors de mon lit!... J'en fus quitte pour une énorme bosse et un fort saignement de nez, ce qui m'empêcha, malheureusement, d'accompagner mon ami dans le voyage projeté.



Le Passé et le Présent

Amours Passées

ACETTE fin de matinée, avec le soleil de onze heures, l'immense parc du château de Menhoël, presque hivernal aux lueurs du jour, dans les glacis de l'aube, s'animaient et se dilatait, sous la poussée obscure de la sève.

Le printemps s'annonçait, les neiges dernières avaient fondu. Trop rugueux, trop durs d'écorce pour ressentir ces premiers effluves, les chênes et les hêtres gardaient leur aspect d'hiver, encore impassibles à la douceur attendrie des premiers rayons. Mais plus pressées, en bas, les plantes s'éveillaient.

Des bourgeons éclataient, des poussées de vie soulevaient, çà et là, le linceul des feuilles mortes, tandis que du ruisseau les eaux couraient délivrées et filtraient sous la mousse, avec une musique enfantine, un balbutiement de voix virginales.

—Encore au coin du feu, comtesse, dit M. de Noirfonds, entrant au salon et s'approchant de la cheminée devant laquelle madame de Kraft, enfouie dans un fauteuil, l'invitait à prendre place... Mais cette matinée est délicieuse. Il faut goûter aux caresses avant-courrières du printemps. Venez donc faire, à mon bras, un tour de jardin... Je parie que les enfants nous y ont précédés...

*
* *

La comtesse hochait tristement la tête :

—Vous en parlez bien à votre aise, m'ami ! Les enfants ont leurs jambes de vingt ans. Ils sont amoureux, fian-

cés, et aiment à s'embrasser sous les grands arbres. Beaucoup de raisons pour désertier le coin du feu. Moi, je suis percluse de douleurs aujourd'hui, et j'ai bien cru ce matin que je ne pourrais quitter mon lit.

—Raison de plus pour réagir, dit Noirfonds. Croyez-vous que ma goutte me fait grâce ? Mais il faut savoir vieillir. Ma jeunesse m'a, du reste, si pitoyablement servi, que je serais bien mal venu à la regretter et à me plaindre de ma caducité !

—Ne parlons plus du passé, il doit rester lettre morte, dit gravement madame de Kraft en prenant le bras qui était offert. Dans huit jours Henriette épouse votre fils. Nous aurions tort de nous plaindre de la destinée, puisqu'elle nous permet de faire deux heureux.

Et lentement, péniblement, s'arrêtant à chaque pas pour souffler et reprendre haleine, le couple de vieillards descendit dans la grande cour encombrée d'herbes hautes, longea la muraille de grès rouge qui bordait l'étang, puis s'en fut vers une épaisseur grise et verte, la forêt, où les coups de flûte des merles vibraient, s'en allaient en saccades, tandis que d'autres leur répondaient, adoucis, mélancoliques, comme le son d'un bonheur lointain...

*
* *

Sous bois, pas de feuilles encore, rien qu'un peu de couleur, un frisson vert qui tremblait à la cime des taillis, un brouillard rose qui pointait au-dessus des tilleuls et des frênes. Et des sen-

teurs exquis parmi des odeurs de jeunes pousses et de pollen, le parfum d'une violette, qui faisaient tout le printemps!

Noirfonds s'était arrêté un instant, poursuivant son idée.

—Ah! comtesse, qui m'eût dit, il y a tantôt quarante ans, lorsque je quittai ce pays, désespéré, lorsque je partis en Amérique pour ne pas être témoin de votre mariage, pour ne point assister à la ruine de ma jeunesse et de mes illusions, qui m'eût dit que je revivrais ces rêves et ces espérances en voyant s'aimer nos enfants?

—Oh! mon ami, à quoi bon ces souvenirs douloureux...

—Si, laissez-moi vous rappeler que, très jeunes, nous nous sommes promenés comme aujourd'hui dans cette forêt... Vous aviez seize ans, j'en avais vingt à peine... Vous étiez riche, moi j'étais pauvre, et nous nous aimions. Je crois bien que c'est dans cette allée même que je vous ai demandé de m'attendre quelques années, le temps de faire fortune à l'étranger. Je partis avec la certitude de réussir. Votre amour m'eût donné la force de conquérir un monde. Et quand, cinq ans plus tard, je revins avec ma promesse à demi réalisée, j'appris que, cédant aux instances de vos parents, vous étiez fiancée et que votre mariage n'était plus qu'une question de jours.

—Mon ami, je vous en prie...

—Oh! je ne vous parlerai pas de mon amour irrémédiablement déçu... ni de ma fuite précipitée pour échapper aux obsessions du suicide..., mais de vous, de vous seulement, que je retrouvais plus tard la plus malheureuse des femmes; de vous que j'avais connue rayonnante de jeunesse et de gaieté et que je revis malheureuse, abattue par la souffrance et délaissée par votre mari... Pendant ce temps, cédant aux sollicita-

tions des miens, aux exigences de ma carrière, je m'étais marié aussi. Comme vous, j'eus heureusement un enfant sur lequel je reportai toute mon affection, car mon union sans amour ne fut pas beaucoup plus heureuse que la vôtre... Et voici que la mort a fait le vide autour de nous, que mon fils aime votre fille comme je vous ai aimée jadis...

—Leur bonheur sera notre récompense, dit madame de Kraft. Tenez, voyez voyez plutôt nos fugitifs... ils se sont réfugiés sous la tonnelle... Nous allons les surprendre...

En effet, sous les grands arbres, protégés par un épais treillis de vigne vierge et de lierre qui entourait une bizarre excavation entre des rocs éboulés, Paul et Henriette, se tenant par la main, les yeux dans les yeux, causaient avec animation et leurs rires sonnaient bientôt joyeux parmi la forêt silencieuse.

*

**

Une branche de bois mort craqua sous le pied de M. de Noirfonds; les jeunes gens tournèrent la tête.

—Oh! les vilains paresseux qui se lèvent à onze heures, s'exclama mademoiselle Henriette... et pour venir nous espionner, encore... Vous pensiez sans doute vous reposer sous la tonnelle... Trop tard, la place est prise et "la belle est mariée", comme disent nos bons paysans...

—Je suis toujours arrivé comme cela dans la vie, répondit M. de Noirfonds.

Et à l'insu des jeunes gens, en souvenir des amours passées, une grosse larme roula sur la joue du vieillard, puis se perdit dans la mousse, parmi les gouttes de rosée...



SOURIRE D'AVRIL



Conte de Jadis

Par EMERALD

C'ÉTAIT au temps où l'on voyait encore passer sur les grandes routes ces pieux pèlerins en robe de bure serrée à la taille par une corde grossière, et qui le bâton à la main, allaient au prix de pénibles journées de marche visiter quelque chapelle miraculeuse ou le tombeau d'un saint prêtre.

Un soir, exténué de fatigue, un vieillard, réputé dans tout le pays pour sa sainteté, vint frapper à la porte d'une riche maison et demander l'hospitalité pour la nuit.

La maîtresse de céans, orgueilleuse personne, voyant qu'elle n'avait affaire qu'à un pauvre pèlerin, lui ferma brutalement la porte au visage en s'écriant bien haut que sa demeure n'était pas faite pour loger les mendiants.

Près de là passait justement une pauvre veuve qui fut émue à ce spectacle. Elle prit le vieillard par la main et lui dit doucement : "Venez chez moi, mon père ; je n'ai qu'une misérable chambre à vous offrir et pour tout souper qu'un peu de pain et d'eau, mais daignez, je vous prie l'accepter quand même".

Le vieillard accéda à sa demande, mangea et avant de se livrer au repos, dit à son hôtesse : "Femme, vous avez été compatissante ; qui donne aux pauvres prête à Dieu. En récompense de votre action, ce que vous ferez demain matin à votre réveil, vous le ferez toute la journée".

La veuve ne prêta qu'une attention

distracte à ces paroles et s'endormit bientôt en songeant que le lendemain peut-être elle serait chassée de son logis qu'elle ne pouvait plus conserver faute d'argent.

Elle se réveilla peu après le départ du pèlerin, et, tout à coup, étendit la main pour prendre sa pauvre bourse et compter ce qui lui restait d'argent.

Elle compta, compta, ô miracle, les pièces de monnaie se succédaient sans cesse et s'accumulaient sur ses genoux, ruisselaient par terre, emplissaient la maison et la bourse était toujours intarissable. Alors elle se souvint de la promesse du bon vieillard et remercia Dieu du fond du coeur.

Cependant, sa riche voisine, passant aux alentours, entendit le bruit clair de l'argent qu'on remue et, intriguée, entra dans la maison. Stupéfaite de voir tant de richesses, elle se fit raconter la promesse du pèlerin et alors, dépitée de ne pas l'avoir accueilli elle-même, envoya ses gens avec de bons chevaux pour le rejoindre et le ramener.

Le vieillard, cédant aux instances, retourna sur ses pas, reçut les excuses intéressées de la femme qui l'avait éconduit, et lui fit servir cette fois un repas somptueux. Elle le mena ensuite dans une chambre à coucher magnifique où il se retira après avoir prononcé ces paroles attendues avec impatience : "Demain, madame, en souvenir de votre accueil, vous ferez toute la jour-

née ce que vous aurez commencé le matin.

Triomphante et rêvant de trésors immenses, l'avare femme gagna son lit après avoir eu soin de placer à portée de sa main une bourse pleine d'or qu'elle compterait à son réveil.

Le matin arrivé, elle étendit le bras pour saisir la bourse, mais, là, près du poignet, une petite tache brune se dessinait, accompagnée d'une vive piqûre...

Une puce! Désireuse de compter tranquillement son or, la femme, d'un mouvement rapide et instinctif, prit la

bestiole et la tua incontinent. Mais, hélas! trois fois hélas! une autre avait déjà pris sa place, puis dix, puis cent, puis mille et toujours le flot grossissait pendant qu'une force mystérieuse la poussait elle-même à tuer sans relâche.

Cela dura jusqu'au soir où les puces disparurent mystérieusement comme elles étaient venues, mais l'orgueilleuse et avare hôtesse était morte à la peine, ayant ainsi trouvé la juste récompense de sa dureté de coeur envers les pauvres.

Sonnet a la folie

A mon ami Arthur de Bussièrè.

Aimante du poète, ô divine folie!
Extase du cerveau, chaos d'immensité,
Dans mes nuits sans sommeil je te trouve jolie
Car tu fais de mon être une autre humanité.

Turbulente chimère, obscure anomalie,
Que mon âme malade embrasse ta beauté!
Module dans mes vers la chanson qui s'oublie,
Trinquons jusqu'à la mort, buvons l'éternité!

Ma mie escaladons la barrière éternelle
Enchassée et rivée en ma large prunelle
Scrutant dans les lointains les lointains inconnus.

Véritable portrait du rêve épileptique,
Soeur de la Poésie, âme des méconnus,
Gravissons du ciel bleu l'impalpable portique.

ERNEST MARTEL.

TROP BIEN SOIGNE!



La mère.—Es-tu assez heureux, Philidor quand tu rentres à la maison, de voir comme les enfants s'empressent de te soigner!
Le père, (à moitié étouffé).—...Och! Och! Tu devrais bien leur rappeler que l'on est encore en carême...

Roman Complet :

La Fille du Sorcier

Par Claire de NESTE

I

Ce matin-là, on vit s'ouvrir les fenêtres longtemps closes de la villa des Falaises, que dame Joanah, une Basquoise au teint fleuri, louait au mois ou à l'année. Des hôtes étaient attendus pour la saison d'hiver, si clémente et si belle en ce coin privilégié du golfe de Gascogne.

La villa dressait sa façade rose et blanche en face de la courbe splendide de la côte Cantabre. A chaque aurore les monts pyrénéens la saluaient en une apothéose de rayons et de prismes, et les vagues se déroulaient mollement à ses pieds ou, folles sous le vent, la menaçaient dans la tempête.

Dame Joanah inspectait tous les coins. Aidée d'une servante, elle veillait à ce que la villa fût à l'abri de tout reproche quand arriveraient les nouveaux habitants. Tentures et literie s'aéraient au soleil dans la cour plantée de tamaris et de pins; et, pendant ce temps, balais et plumeaux s'activaient. Les langues ne chômaient pas non plus.

— Alors, questionnait la servante, une autre Basquoise, presque une amie, ce sont des nobles, ces gens?

— Oui, renseignait l'autre; c'est du grand monde tout à fait, une dame et un jeune homme seulement. Elle s'appelle la comtesse d'Aigrillères. C'est la veuve d'un magistrat. Elle s'est mariée tard et adore ce fils, qu'elle a eu

alors qu'elle ne comptait plus avoir d'enfants. Il est d'une santé délicate, et sa mère, qui tremble toujours de le perdre, l'a empêché de suivre une carrière.

—Tiens! un piano. Les porteurs s'arrêtent devant la grille; c'est donc pour ici?

—Sans doute. La comtesse l'aura commandé. Va t'informer, Gachoucha.

Gachoucha (gracieuse) introduisit les porteurs dans le petit salon du rez-de-chaussée, et le piano fut placé dans un angle d'où se voyait la falaise et le merveilleux décor d'au-delà.

—Je pense que c'est pour le jeune monsieur, dit Joanah à sa servante. Il est grand musicien, m'a-t-on dit.

—Ah! tant mieux, fit la joyeuse Gachoucha, je le prierai de me jouer le saut basque; moi, j'adore danser!

—Garde-t-en, petite, je te répète que c'est du monde tout à fait distingué, et tu n'auras qu'à rester à ta place. Allons, assez bavardé, rangeons tout et dépêchons. Demain tu mettras de l'eau aux toilettes et prépareras le feu dans les chambres; la comtesse arrivera probablement dans l'après-midi.

Le lendemain, en effet, un landeau s'arrêta devant la villa des Falaises et une dame, accompagnée d'un jeune homme, en descendit. La dame avait dû être belle. Ses cheveux blancs, relevés et poudrés, découvraient un front noble, aux lignes pures. De jolis traits, un regard loyal, des épaules bien atta-

chées et un port de tête imposant, donnaient encore, malgré la lourdeur de la démarche, un charme à son âge avancé.

Le jeune comte était un beau garçon à la barbe dorée et aux yeux bleus, pleins d'éclairs ou de rêve, suivant l'impression qui agitait son âme mobile et sensible. Ces deux êtres, habitués à vivre l'un pour l'autre, présentaient un tableau touchant de ce que la tendresse peut mettre de bonheur dans la vie. Heureuse, la comtesse l'était, malgré les chagrins du passé, et l'était par son fils. L'amour que Roger avait pour sa mère, à défaut d'un sentiment plus vif, lui faisait à lui aussi un fond de joie d'une inaltérable sérénité.

Presque tous leurs goûts, presque tous leurs jugements étaient communs. Ils différaient cependant sur un sujet qui les intéressait également l'un et l'autre et les passionnait même. Alors que la comtesse avait des préventions contre les humbles de la vie et ressentait pour eux un éloignement instinctif, tempéré, il est vrai, par sa charité chrétienne, Roger, lui, sous l'influence de sa générosité native, et peut-être aussi des illusions de son âge, regardait le peuple comme supérieur en vertus latentes aux autres classes de la société et le croyait appelé aux destinées les plus hautes. C'était un démocrate dans le bon sens du mot, un démocrate plein d'amour et de foi. Leurs discussions, d'ailleurs, ne duraient guère, et l'intimité était si absolue, si entièrement sincère entre cette mère de soixante ans et ce fils de vingt-deux, qu'après avoir effleuré, au hasard de l'inspiration, les sujets : arts, toilette, monde, lecture ou intérieur, ils en arrivaient, comme deux bons camarades, à deviser sur le chapitre amour.

—Moi, déclarait Roger, je ne me marierai jamais.

—J'espère bien que si, faisait la comtesse.

—Mais non, mais non. D'abord, tu en aurais du chagrin, quoi que tu en dises. Et puis, où donc trouverais-je une amie

comme toi? L'incomparable amie qui vous comprend toujours, même quand vous ne parlez pas, et qui vous pardonne tout, sans se lasser?

—Te pardonner, quoi? petit flatteur, d'être la joie de ma vie et ma fierté?

—Fierté... oh!...

—Comment, oh?... Allez-vous pas déprécier mon oeuvre, maintenant, Monsieur le démolisseur? Mais je ne suis pas aveugle pour ne pas voir l'effet que produit ta moustache blonde, quand nous arrivons quelque part. Et où y a-t-il, parmi les jeunes gens de ton âge ou de ta position, un autre brave enfant qui se contenterait de l'unique société de sa vieille maman?

Tu te marieras, te dis-je. Qui donc te soignerait quand je ne serais plus là?

—Une garde-malade, alors?

—Non, monsieur, une jeune fille belle, bonne, sage et intelligente, digne enfin d'être la jeune comtesse d'Aigrillières, et qui te rendra heureux.

—L'oiseau bleu?

—Nous chercherons, nous avons le temps.

—Ne cherche pas, mère. Je n'accorderai pas même un regard à tes... sujets. Là-dessus tu sais que j'ai des idées un peu romanesques.

—Trop.

—Et que le mariage sans amour me semble parmi les trafics honteux de notre misérable époque, le plus honteux et le plus misérable de tous.

—Mais l'amour et la raison sont-ils donc incompatibles?

—J'espère que non..., mais je ne l'assurerais pas.

—Tête folle, va!

—Tête chérie!

Un baiser et des calineries de petit enfant terminaient la légère discussion; au fond, ils étaient d'accord pour demander au mariage la réalité et — ce qu'il est si difficile de saisir — l'illusion, la divine illusion!

Une première nuit dans un nouveau logis, sous une latitude différente de celle que l'on vient de quitter, est souvent une petite épreuve. Roger ayant

La Fille du Sorcier

quelque peu toussé, la comtesse s'était, suivant son habitude, alarmée plus qu'il n'eût fallu; elle avait regretté son choix: Biarritz était peut-être humide, ou la maison trop exposée à l'air salin, ou encore ces chambres, longtemps inhabitées, étaient-elles saines? Au matin, ce même souci l'obsédait encore, lorsqu'elle vit arriver, de la chambre voisine, son fils, radieux et poussant des hurrahs frénétiques.

—Mère, viens voir, lève-toi vite! c'est merveilleux, inouï! c'est aussi beau que le golfe de Naples! Et au lieu de cet imbécile de Vésuve qui crache et menace toute sa vie, des monts bleus, fauves, roses, violets, toute la gamme! Et des noms si romantiques! les Trois Couronnes, la Lhune, le Mondarrain.

La comtesse revêtit un peignoir et se leva. Le jeune homme l'avait entraînée vers la croisée qu'il ouvrait toute grande. Un flot de lumière, une large bouffée d'air, tout saturé des parfums de la Grande Bleue, pénétrèrent dans la pièce, où les nouveaux hôtes, debout, s'extasiaient, éblouis.

—Quelle grâce et quelle grandeur! fit Mme d'Aigrillières; je vis rarement un horizon aussi merveilleux. Les montagnes ont des poses de sultanes.

—Oui. Et la falaise, en s'abaissant, a des coquetteries de couleuvres.

—Bidard, Ouéthary, Saint-Jean-de-Luz, puis l'Espagne, Fontarabie, Saint-Sébastien; nous irons voir tout cela, nous excursionnerons ferme.

—C'est cela, surmène-toi, pour empêcher ta cure!

—L'exercice m'est recommandé.

—Oui, mais modéré.

—Dès demain, d'abord, je monte à cheval;—après notre promenade toutefois, et quand tu te déclareras rendue seulement.

C'est ainsi que commencèrent, pour la mère et le fils, une série de jours d'élection, dont le charme ininterrompu emplissait leurs deux coeurs. Cependant, alors qu'en celui de la mère ce bonheur à deux, dans la lumière et la féerie d'un beau décor, dans la paix d'une relative solitude, n'amenait que

l'apaisement, et comme le sommeil ingénu de l'âme, chez le jeune homme, ne tarda pas à s'éveiller un rêve vague, comme le besoin d'autres joies, d'autres sentiments qu'il n'avait pas su lui manquer jusqu'à ce jour.

Les larmes appellent les larmes; la joie humaine, elle aussi, suggère le désir de plus de joie encore. Une compagne eût été douce à chérir en ces solitudes évocatrices de poésie et d'amour. Mais la femme, l'amour, Roger, âme délicate, ne pouvait les concevoir, les désirer qu'en des conditions exemptes de vulgarité et d'abaissement. La comtesse le devinait, et elle en était fière... Elle s'en réjouissait aussi, ne se doutant pas, en sa dignité de femme austère, que cette noble tendance, cette délicatesse exquise, prédisposent une âme jeune aux grandes passions.

II

Roger sortit à cheval pour sa promenade habituelle du matin. Il aimait aller un peu à l'aventure en cet adorable pays, dont tous les sites le charmaient presque également.

Il longea quelque temps la côte vers le Phare et la Chambre d'Amour.

La matinée se déroulait en une splendeur bleue: flots bleus, moirés de vert, couronnés de légères écumes d'argent, bleu profond du ciel, dont l'intensité pâlisait l'autre, là-bas, le bleu de la montagne, le bleu de la côte espagnole, d'où s'exhalaient quelques brumes, pareilles à de vagues fumées.

Cette heure, toute de lumineuse splendeur, ne mettait pas sa gaieté au coeur de Roger. Il ressentait, au contraire, plus intense que de coutume, le malaise obscur qui le tourmentait, depuis son arrivée à Biarritz, comme si cette joie absolue, trop vibrante, qui, à certaines heures, en certains sites, semble sourdre des choses, rendait plus poignantes notre misère, notre propre incapacité à goûter le bonheur.

Pour se soustraire à cet éclat du ciel

sans bornes, à cette beauté trop ardente des flots, allumés par le soleil, il quitta la côte et s'enfonça dans un chemin aux talus élevés, bordés de haies et de tamaris.

Un vent léger flottait plutôt qu'il ne passait, arrachait des bruissements vagues aux branches; la voix de la mer s'entendait, faite des innombrables chuchotements de chaque flot et des halètements puissants des grandes vagues qui se brisent sur la côte ou montent à l'assaut incessant des roches.

Après avoir gagné le fond d'un étroit ravin, qu'il suivit quelque temps, et atteint une petite plaine, le jeune comte entra dans un bois de pins, et, laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval, il se mit, pour flâner plus délicieusement, en devoir de rouler une cigarette.

L'endroit était charmant; les troncs réguliers des arbres élevaient leurs fûts rougeâtres dans la pénombre; à la forte senteur des pins se mêlait l'arôme exquis des genêts d'or, des oeillets roses, de la multitude des plantes balsamiques qui peuplent les Pignadars.

Tout à coup, le jeune homme arrête son cheval, il écoute. Il a entendu un chant, là-bas, vers la gauche, un mince filet de voix limpide avec un je ne sais quoi de suave et d'agreste, tout comme cette odeur flottante que l'on respire. On ne distingue pas les paroles, mais la mélodie a du charme; elle est monotone, un peu lente, et son rythme est étrange. C'est comme un fredonnement d'oiseau. Roger songe à quelque petit pâtre, car la voix est incertaine : de femme ou de jeune garçon. Il dirige son cheval de son côté.

Cependant un énorme chien de montagne est accouru. Avec des aboiements furieux, il s'élançait au poitrail du cheval. La bête se cabre, s'effare, et le cavalier, surpris par la brusque agression, a tout juste le temps de rassembler ses rênes pour ne point se laisser désarçonner. Afin de la calmer, il la lance en un rapide galop à travers le bois. Il ne tarde pas à revenir, regrettant la jolie chanson de tout à l'heure, désirant aus-

si découvrir le chanteur ou la chanteuse. Mais l'on n'entend plus que le froissement lent et solennel des branches dans le vent.

Pourtant, le chien accourt de nouveau : "Ici, Ponia, ici!"

Une jeune femme l'a rappelé, et il demeure tout haletant auprès d'elle, la gueule encore ouverte.

—Oh! mes fleurs! s'écria-t-elle tout à coup, mes herbes!

Le cheval a piétiné sur le sol un panier garni de fleurs.

Le jeune comte descend de cheval.

—Veuillez m'excuser, Madame. Je suis désolé...

—C'est un peu de ma faute, Monsieur, dit l'inconnue. Je n'aurais pas dû laisser ma récolte sur le sentier. J'ai des regrets aussi. Mon chien tout à l'heure a effrayé votre cheval. Il ne vous est rien arrivé?

—Non, grâce à Dieu, ma bête n'est pas méchante. J'en ai eu raison sans trop de peine. Mais vos fleurs?

—Bah! j'en serai quitte pour en cueillir d'autres.

—Vous en aviez beaucoup; il vous faudrait longtemps; permettez que je répare un peu le mal que j'ai causé, permettez que je vous aide.

L'inconnue sourit franchement.

—Mais vous ne connaissez pas les simples, des Pignadars, Monsieur? fit-elle, incrédule, moqueuse presque. Enfin, je vais vous montrer. Venez.

Elle prit son panier. Roger la suivait : "Qui donc peut-elle être?" se demandait-il. La chanteuse de tout à l'heure, sans doute. Rien qu'à cause de sa voix il l'eût trouvée charmante; mais il y avait bien d'autres raisons pour cela : un front élevé, autour duquel se tordaient les boucles épaisses et courtes d'une admirable chevelure noire, aux reflets d'or bruni, de beaux yeux couleur de marron d'Inde, où palpitait une âme candide et sensible, une âme de fleur sauvage; un grain de velours noir, ponctuant la flexion harmonieuse des lèvres, singularisait son sourire, à la fois ingénu et spirituel.

"Elle est admirablement jolie, pen-

La Fille du Sorcier

sait le comte, et puis quelle toilette exquise, en sa simplicité." Oh! rien de la mode d'hier ni de demain. Une robe de grosse bure blanche, comme en portent les religieuses, formant quelques plis plats le long du corsage, marquant la taille à peine, et moulant tout le corps, souple, harmonieux à souhait; puis, rehaussant cette blancheur, un tablier soyeux (le tablier de la cueillette, avec ses poches encore bourrées de tiges vertes), éclatant comme un coquelicot sur la neige de la robe, sous le jais des cheveux, sous l'ombre du col.

Jeune fille? Oui, évidemment, et très jeune, seize ans, dix-huit peut-être. Appartenant à la bonne société? Oui, encore, elle s'exprimait correctement et avec aisance. Sans doute étrangère comme lui, habitant quelque villa voisine. Il y en a tant, de si jolies et poétiques, en des sites sauvages, où l'on serait loin de les soupçonner.

—Quelles fleurs désirez-vous que je cueille? demanda-t-il.

—Ce ne sont pas des fleurs, quelques-unes seulement, violettes ou sauges, mais des herbes plutôt, celles-ci par exemple.

Elle lui mettait sous les yeux des brins de gentiane et de centaurée sauvage, et puis du lichen aussi et des mousses.

—Tenez, cette mousse-là, toute pâle, et qui ressemble à un peu d'écume de la mer après ses colères.

—Ce n'est donc pas pour un bouquet?

—Pour un bouquet? oh!... oh!...

Elle riait d'un rire tintant clair, qui semblait à Roger pareil à la jolie voix de tout à l'heure. Il ne s'expliquait pas ce rire par exemple, sans doute n'était-ce que l'expansion de sa gaieté, encore enfantine. Quoique grande et bien développée, de plus en plus, elle lui semblait jeune, par la mutinerie du sourire, la vivacité des gestes, de l'allure.

Il tâchait de trouver des herbes semblables à celles qu'elle lui avaient montrées; mais il en avait sous les yeux et ne les voyait point.

—Là tout près, tout près de vous.

Elle en cueillait jusque sous les pas de Roger.

Et lui, un peu confus:

—Décidément, je suis aveugle.

—Ou bien distrait, dit-elle, le regardant en dessous, non sans malice.

Le jeune comte rougit presque, se sentant deviné. Pendant ce temps, Ponia allait en avant, flairant le sol, comme en quête de gibier, et revenait ensuite, aboyant avec force. Sa maîtresse le suivait; puis elle expliquait qu'il avait découvert une herbe rare; il était dressé à cette chasse, d'un genre nouveau. Ce détail augmentait le désir qu'avait Roger d'en apprendre long sur sa jeune compagne.

A une phrase insignifiante, il ajouta:

—Oui, quand on habite le pays depuis longtemps... comme vous, sans doute?

—Ou comme vous-même? interrogea-t-elle à son tour.

—Moi, je n'y suis que depuis peu, quinze jours à peine.

Il était ravi de faire des confidences, espérant en obtenir lui-même. Il avait loué pour l'hiver, avec sa mère, la villa des Falaises, à Biarritz, mais, peut-être y demeurerait-il davantage, le pays était si beau, la mer si divinement ensoreceleuse.

—La mer!... c'est mon amie, ma seule et grande amie, murmura-t-elle.

—Oui, fit Roger, quand on la comprend, c'est d'un amour passionné, humain en quelque sorte qu'on s'y attache.

Elle avait relevé la tête et le regardait, une flamme d'enthousiasme dans ses prunelles sombres; son visage de mutin était devenu grave. Elle paraissait moins jeune ainsi, moins enfant plutôt, elle n'en était que plus belle.

Elle reprenait:

—Je viens la voir tous les jours et plusieurs fois le jour.

—Mais, la côte est loin.

—On l'aperçoit de tout près d'ici. Vous ne vous en seriez pas douté? Venez voir.

Elle allait, Ponia sur les talons. Le jeune homme la suivait. A la lisière du

bois se trouvait la route, adossée elle-même à un repli de terrain, soutenu par des roches effritées; contre celles-ci se tordaient encore quelques pins rabougris, dernier rideau entre la terre et l'infini de l'eau mouvante. Elle grimpa lestement sur les roches, Roger y fut presque aussitôt. De là se découpait l'anse de la Chambre d'Amour, avec ses récifs et les deux colonnes blanches de ses phares à chaque bout: celui de la Barre d'un côté, de l'autre celui de Biarritz. Ainsi enserrée, la grande rumeur de l'Océan s'élevait plus puissante encore. Grandes et solennelles arrivaient les grandes vagues pour mourir sur le sable d'or et sous la grotte, de tragique mémoire.

—La Chambre d'Amour! Quel joli nom, fit le jeune homme. Une légende, sans doute. Quel pays n'a les siennes! La connaissez-vous? Mad...ame?

—Non, non, se hâta-t-elle de répondre, mais son sourire disait oui.

—Et dire, poursuivit le jeune comte, pour mettre fin au léger embarras de sa compagne, dire qu'il est des gens pour qui cette chose admirable n'est que de l'eau, beaucoup d'eau.

—Vraiment? interrogea-t-elle, sincèrement étonnée.

—Oui, des Philistins, des barbares.

Elle ouvrit plus grands encore ses yeux sincères.

—La plus belle chose qui soit au monde, non... l'une des plus belles, dit Roger.

—Elle vous inspire?

—Ce n'est pas elle toute seule, murmura le jeune homme.

—Si votre cheval était parti, dit-elle, tout en reprenant son rire espiègle de tout à l'heure, c'est cela qui serait drôle!

—Vous trouvez?

—Mon Dieu... non... vraiment... ce serait trop méchant à moi de le souhaiter.

Ils redescendirent. Elle allait en avant, curieuse, semblait-il, et amusée de savoir si le cheval n'aurait pas rompu la branche où on l'avait attaché; mais il attendait patiemment.

—Ah! le voici.

—Et quand je me demanderai, dit Roger, en remontant à cheval, avec qui je viens de passer cette heure charmante?...

—Et moi-même?

—Roger, comte d'Aigrillières.

—Moi, je m'appelle Louri.

Louri? Quel nom singulier, nom de baptême, sans doute, il était bien tenté de lui demander l'autre, celui de famille, qui lui en eût appris davantage.

Il n'osa, de peur d'être indiscret.

Un instant encore, il demeura à causer; puis il s'éloigna, comme à regret, au pas lent de son cheval.

S'il s'était retourné, il aurait vu Louri le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, caché par les pins. Elle demeura songeuse quelques minutes, puis rappelant son chien:

—Allons, Ponia, ici! Assez rêvassé. Rentrons!

III

Les jours qui suivirent, le jeune comte d'Aigrillières continua, soit en voiture, avec sa mère, soit à cheval et seul, ses promenades le long de la côte ou à l'intérieur du Pignadars.

Dans le paysage, ensoleillé d'ordinaire ou couvert parfois, en ces tièdes journées hivernales, de légères gazes lumineuses, une image flottait pour lui, celle de la brune jeune fille rencontrée dans le bois de pins; il la revoyait avec ses épaisses boucles brunes, ses larges prunelles sombres, tout son visage enfin, tantôt éclairé de sourire, tantôt transfiguré par l'enthousiasme. Et son rire tintant clair, son rire joli, de même que sa voix frêle entendue de loin et si peu, lui étaient, l'un et l'autre, demeurés dans l'oreille, en une modulation infiniment douce.

Cela le rendait un peu rêveur d'une rêverie aimable que la comtesse remarquait avec une satisfaction secrète, sans chercher à en deviner la cause.

A force de penser à la brune Louri,

un désir lui vint, vague d'abord, de plus en plus distinct ensuite et pressant : la revoir. Si bien qu'un beau jour où la comtesse, un peu souffrante, ne pouvait sortir, il se dirigea à pied vers le bois de Chassin.

Il n'avait pas parlé à sa mère de sa rencontre, lui, si confiant d'ordinaire : pourquoi ? Il eut vraiment été fort empêché de le dire.

Le bois était tel que la dernière fois où il y était venu : même musique vague des branches balancées dans le vent, même rumeur solennelle de la mer voisine ; même senteur puissante des pins mêlés aux arômes des mille fleurs, des mille plantes odorantes du Pignadars.

En cette parité de l'heure, ces bruits confus, ces senteurs évoquaient avec plus d'intensité la gracieuse jeune fille qu'il espérait revoir.

Ce fut en vain qu'il parcourut le bois. Il se décida à rentrer. Quelle apparence, en effet, y avait-il qu'elle fût là de nouveau, ce jour précisément plutôt qu'un autre ? Il n'avait pas non plus découvert d'habitation, de quelque sorte que ce fût. Comme il s'en allait par un côté non parcouru encore, il entendit une musique : violon, mandoline ou autre instrument à cordes. Décidément, ce bois était un bois enchanté.

Il écouta un instant, puis, averti par un pressentiment secret, il alla vers la musique. Il se trompa deux ou trois fois en chemin. Enfin, arrivé au sommet d'une sorte de mamelon couvert d'arbres, il aperçut, au pied de la pente, une assez vaste clairière, au bord de laquelle se trouvait demi-cachée par des pins et aussi par des chênes, des hêtres et quelques trembles, une maison presque en ruines, d'où partaient les mêmes sons entendus tout à l'heure.

Une singulière demeure : toit d'ardoises en poivrière, perron disjoint, fenêtres à vitres menues, murailles délabrées, couvertes de lierres. Une sorte de cour herbeuse la précédait, enclose de murs noirs, rougis par des végétations parasites. A l'entrée, deux piliers de marbre gris sombre, l'un découronné

de son chapiteau gisant sur le sol, et, tout auprès, deux longs peupliers mouvants sur le fond clair du ciel.

—Était-ce donc là que demeurait Lourri ?

Le jeune comte s'était à peine fait cette question qu'un jappement joyeux se fit entendre ; Ponia accourait, essayait de mordiller gentiment les talons de celui qu'il reconnaissait sans doute, et décrivait des cercles joyeux en avant de lui. Mais Lourri elle-même arrivait, rappelant son chien.

—Vous ! s'écria-t-elle en reconnaissant le comte. Il y avait de l'étonnement, mais de la joie aussi dans son exclamation.

—Oui, dit-il, je suis venu dans le bois, et comme l'autre jour, une singulière et jolie chanson me charma, aujourd'hui une mélodie de viole ou de mandoline ou de je ne sais quel autre instrument, m'a attiré. C'était vous peut-être la chanteuse musicienne ?

Lourri rougit un peu en baissant la tête.

—Cela m'a paru bien joli... poursuivait le comte.

Ils demeurèrent muets un instant, un peu embarrassés l'un et l'autre.

—Vous aimez la musique ? interrogea-t-elle.

—Follement !

—Comme moi !

Un autre silence suivit, en cette gêne exquise que l'on éprouve quand le cœur dérobe son frémissement sous l'insignifiance des paroles,

—C'est là que vous demeurez ? dit Roger en désignant la maison.

—Oui, dit-elle, voulez-vous venir ?

—Je n'osais vous le demander.

—Mon père est là, se hâta-t-elle d'ajouter, il sera content de vous connaître.

Auprès du perron, dans une sorte de grand fauteuil d'osier drapé de vieilles soies orientales toutes fanées, un grand vieillard était assis, immobile. Il releva à peine la tête à l'approche des jeunes gens, regarda Roger avec gravité, de ses prunelles bleues, un peu vagues.

—Père, disait Lourri, M. le comte

d'Aigrillières, dont je vous ai parlé et qui voulut bien m'aider à faire notre récolte d'herbes l'autre jour.

—Soyez le bienvenu dans ma maison, jeune homme, dit le vieillard, d'une voix lente et gutturale.

Il retomba dans le silence et l'immobilité.

Cependant en ces quelques mots Roger avait été vivement frappé de son accent, le même que celui de Louri, mais beaucoup plus marqué.

Il fit appel à ses souvenirs; il avait beaucoup vu dans les villes d'eaux et sur les plages, du monde cosmopolite, mais cet accent ne lui rappelait rien.

Son costume était singulier, plus encore que celui de sa fille; il portait une sorte de vêtement assez semblable à une blouse et qu'en Orient on nomme fustanelle, ce vêtement éceru, aux bords dentelés et brodés, était serré à la taille par une large ceinture également brodée de croix bleues sur fond de pourpre. Une forte moustache de mousquetaire, grise, presque blanche, donnait une grande énergie à son visage.

Cependant Roger causait avec Louri de la maison, en vantait le charme, un peu sauvage, il est vrai, mais si original!

—Oui, disait Louri, avec un soupir, un peu solitaire pourtant et l'on y manque de bien des choses.

—Le pain, l'eau, le soleil du bon Dieu, dit le vieillard, il est insensé à l'homme d'en souhaiter davantage.

Sa parole gutturale tomba, et il reprit son immobilité.

Puis Roger parla encore musique et simplement, sans se faire prier, Louri prit son instrument, qui était une guzla, sorte de violon très simple à une seule corde.

—Joue la "Smarga", Louri, dit le père.

Elle commença une mélodie délicieuse, mais qui parut à Roger ne ressembler à rien de ce qu'il avait entendu jusqu'alors.

Puis encore une autre, ayant même caractère. Tout en jouant, son visage

prenait les expressions les plus diverses, tour à tour mutin ou grave, suivant la musique, semblait-il qui tantôt était sautillante et folle tantôt se déroulait en lentes modulations.

Enfin, Roger demanda la chanson de l'autre jour, celle qui lui était venue aux oreilles, si captivante, dans le sous-bois.

—Vous permettez, père, dit la jeune fille? Le père approuva d'un signe de tête et Louri commença de sa jolie voix frêle, qu'elle accompagnait de quelques notes sur sa guzla.

Mais Roger ne comprit point les paroles et ne sut vraiment à quelle langue les attribuer.

Et cela s'appelle?

—Ramsa, la "Fille aux Chèvres", si vous aimez mieux.

—Mais cette langue?

Louri eut un joli geste de son doigt fin sur ses lèvres.

—Le père défend.

Roger fut un peu confus de sa demie indiscretion. Il se fit répéter la "Fille aux Chèvres" par la jolie chanteuse, puis jouer un morceau encore, puis un autre.

Il était déjà tard, quand il partit. En chemin, ces airs singuliers lui chantaient délicieusement à l'oreille, tandis que lui souriait, éclairée d'une poétique lumière dans l'ombre fraîcheissante, l'image de la brune étrangère.

Le jeune comte, après le dîner s'empressa de chercher sur son piano les mélodies entendues, surtout cette "Fille aux Chèvres" qui avait pour lui une séduction plus grande encore, peut-être parce qu'en lui donnant sa voix, Louri y avait mis davantage d'elle-même. Il était excellent musicien, interprétait avec goût les oeuvres des maîtres; et parfois même, aux heures où son âme vibrerait d'un sentiment intense, la poésie qui l'oppressait s'évaporait en fragments de rythmes musicaux d'une empreinte très personnelle.

Il retrouva presque en entier la chanson et la répéta plusieurs fois avec bonheur. La comtesse était entrée furtivement dans le salon et l'écoutait en

silence.

—Tu es vraiment bien inspiré, ce soir, Roger, lui dit-elle enfin.

—Ce n'est pas de moi, mère.

—De qui donc alors ?

—Je ne sais... dit le jeune homme, un peu embarrassé.

—Où donc as-tu entendu... ?

—Des musiciens ambulants..., devant le grand hôtel..., sur la terrasse.

Roger, si sincère, mentait cette fois. Pourquoi ? vraiment, il n'en savait rien.

—Répète, disait Mme d'Aigrillières, c'est délicieux.

Il ne se fit pas prier.

—Etrange, dit-elle enfin ; il me semble que j'ai entendu cet air ailleurs.

—C'est peu probable.

—Pourquoi donc peu probable ? interrogea-t-elle étonnée.

—Mais... je ne sais... moi, dit Roger, troublé.

Elle parut ne pas prendre garde à ce trouble.

—Si, si, te dis-je, ou quelque chose d'approchant. Quelque chose qui aurait avec cette mélodie-là comme qui dirait un air de famille. Laisse-moi essayer. Roger lui céda sa place au piano. Mme d'Aigrillières, elle aussi, avait fait beaucoup de musique, autrefois ; mais depuis son veuvage, dans la tristesse que les ans et les deuils successifs lui avaient apportée, elle avait joué très rarement.

Ses mains, longues et blanches, encore fort belles, plaquèrent quelques accords, et enfin elle mit bout à bout des phrases musicales qui firent un chant à peu près suivi.

—Ce n'est pas cela, dit-elle, mais ne trouves-tu pas que cela y ressemble ?

—En effet, mère.

—D'où je tiens cette musique, par exemple, je serais bien en peine de le dire. Qui sait ? Peut-être de ma pauvre Jacqueline. Elle aimait bien la musique, elle aussi, et son mari lui avait appris beaucoup d'airs populaires étrangers.

La comtesse soupira ; et allant s'asseoir dans une bergère, au coin du

feu, elle reprit son tricot commencé, tandis que Roger s'asseyait de nouveau devant l'instrument.

Cette mélodie, ce nom de Jacqueline, avaient évoqué pour Mme d'Aigrillières tout un grand tombeau du passé. Celle dont elle venait de parler avait été sa soeur jumelle. Veuve à peu près en même temps qu'elle-même, d'un officier du génie, le chef d'escadron Mousset, et n'ayant pas d'enfants, elle était venue vivre à Paris avec sa soeur et avec Roger. La fortune qu'avaient eu le comte d'Aigrillières et sa femme avait sombré dans un krach financier célèbre ; et après la mort de son mari, la comtesse et son fils eussent été dans le dénûment, sans l'excellente Jacqueline. Mme Mousset avait mis en commun avec sa soeur sa fortune, qui était considérable et lui venait pour une grande partie de son mari. Elle la lui légua en mourant, six ans plus tard.

C'était donc grâce à cet héritage, à ces deux millions laissés à la veuve de l'officier, que la comtesse et son fils pouvaient vivre selon leur rang et leurs habitudes.

Mme d'Aigrillières pensa beaucoup à sa soeur ce soir-là et, ainsi qu'il lui arrivait chaque fois que le souvenir de la morte aimée lui revenait plus pénétrant, plus précis, elle pria pour elle tout bas et longtemps.

IV

Le lendemain de ce jour.

Un soir presque sans lune, avec un mince quartier seulement, dans le bleu sombre de la voûte, piquée d'étoiles blanches... Les pins silencieux, accrochant des brumes pâles à leurs cimes fières.

Sur le sable blanc et fin parmi les oeillets aux parfums mourants, Roger va, songeant, recherchant?... Il ne sait, peut-être une sensation vague et précieuse. Il se croit égaré, loin de l'ap-

parition de la veille qui le hante... qu'il aime déjà.

Mais des accords lui viennent dans la nuit, rendus plus profonds, plus expressifs par la douceur, par le calme de l'heure et du lieu...

Une voix passionnée et contenue chante une mélodie étrange dont le rythme surprend Roger et l'enchanter.

Quelle mélancolie divine emprunte l'air singulier à la chanteuse invisible et devinée!

Tout à l'heure, il était au casino, regardant d'un oeil distrait et ennuyé les jeunes couples dans la salle de bal. Que le contraste est saisissant, entre la grande bâtisse aux snobs en smoking et aux snobinettes en quête de flirt, et ce bois gardant pour lui seul les harmonies du ciel et celles d'une âme de jeune fille! Car il ne doute pas, celle qu'il entend c'est encore Louri.

Roger descend de son cheval et l'attache à un pin. Il flatte la crinière de la noble bête, un peu énervée par l'effet de sa promenade inaccoutumée, dans la nuit.

—Tu me trouves un peu fou?— lui dit-il en riant. Attends-moi là, vieux philosophe, et ne va pas rompre ton lien, rentrer sans ton maître à l'écurie.

Roger sourit, en effet, de son escapade. Quoique à l'âge où le coeur et l'imagination ont tous les droits au roman, le jeune homme reste lui-même surpris, après ses beaux raisonnements, après ses sages conversations avec sa mère ou ses amis, de se voir, courant les Pignadars la nuit, afin d'entendre chanter une petite fille inconnue... Il n'est pas sans quelques vagues remords. Sa mère, qui n'est pas sortie ce soir, le croit au casino. Si pour quelque motif imprévu, elle allait l'envoyer chercher. Mais bah! il est des circonstances où des préoccupations de cette nature ne mordent pas plus sur l'être moral que les éperons dans les flancs d'un cheval buté...

Roger écarte donc les branches des qui le frappent ou le caressent au passage, garde d'honneur de la belle musicienne; à pas de velours, il marche

sur les mousses et le sable. Il arrive ainsi jusqu'à la maison de Louri, et se glisse sous la fenêtre du rez-de-chaussée, assez élevée et d'où il découvre la jeune fille.

Qu'elle lui paraît donc belle en ce moment, avec son profil suave et noble! Maintenant elle joue, elle improvise suivant sa pensée vagabonde ou les battements de son coeur. Elle se croit seule, bien seule, sous l'oeil indulgent des étoiles.

Les étoiles, elles, ne se rient pas des confidences naïves d'une fillette! On peut tout leur dire, sans ressentir le froid mortel comme un couteau, de l'ironie et du dédain! Elles sont des âmes solitaires ou dolentes et qui sait? peut-être les inspiratrices des tendresses naissantes?... C'est pourquoi, lorsque Louri a plaqué le dernier accord en sourdine grave comme un chant d'église, succédant à l'abandon d'une phrase gracieuse, elle laisse tomber ses mains des touches d'ivoire jauni du vieux piano, et... elle songe, les yeux perdus dans l'immensité sombre, qu'encadre la fenêtre. A quoi songe Louri?

A son pays lointain? Peut-être, elle est étrangère; à sa mère absente ou morte? sans doute. Mais sûrement à ce jeune homme qu'elle a rencontré par hasard dans le bois, et qui le lendemain est revenu. Oui, revenu. Pourquoi? se demande Louri. Il aime, ainsi que toi, la mer, la solitude et l'ombre des pins parfumés... Il paraissait te trouver charmante et s'intéressait à ce que tu disais... Oui, sans doute, mais après? Curiosité! distraction d'oisif. Il n'y pense plus à cette heure. Comte d'Aigrillières, d'ailleurs, et elle Louri, qui est-elle au juste. Jusqu'ici, elle n'a guère songé à se le demander, se contentant de vivre en enfant naïve et aimante, auprès de son vieux père. En tous cas, elle n'est pas de son monde, de ce monde qu'elle a entrevu quelquefois au casino, sur la plage et dont l'éclat l'a éblouie, sinon attirée; certes, il dédaignerait de la reconnaître, Roger, s'il la rencontrait au bras de son père. Alons, Louri, n'y pense plus.

Et Louri se joue la jolie phrase de Manon :

“Quand, à son premier voyage” ; elle se sermonne devant les premières tentations.

Un brusque accord... du Chopin... maintenant. L'impatience et la douleur naissantes de l'étrangère s'envolent sur de folles mazurkas, comme sur un courrier cabré que la course emporte à l'abîme. Et ce sont des brusqueries de joies et des chutes soudaines de désespérances font frémir la forêt et dont se trouble jusqu'au frisson l'âme de Roger.

Il s'approche encore de la fenêtre.

Quelle imprudence! Ne pourrait-elle pas le voir? Non, elle est tout au charme morbide de l'inspiration du maître. Elle ne pense plus à Roger, ni à l'exil, ni à la solitude, ni à son vieux père...

Elle n'entend plus que la chanson tzigane d'un violon fou qui chante sous la lune avec son âme et celle de Chopin...

Et soudain, la démence douloureuse de ce chant heurté la saisit... elle s'énerve trop; elle sanglôterait presque... oh! cela fait mal d'aimer la musique ainsi... et aussi de jouer du Chopin quand le bois et notre âme exécutent déjà une trop romantique symphonie de désir et de larmes...

Louri va quitter le piano, quand elle perçoit soudain l'effleurement d'une chose petite et frêle, un vol parfumé, tout au-dessus de sa tête... Elle a peur, elle jette un regard inquiet autour d'elle puis au dehors. Rien. La chambre est vide, et seuls s'entendent les pas du père sur sa tête, et la rumeur familière du Pignadars dans la nuit.

Pourtant, qu'est-ce que cela? Une branche a craqué tout près de la maison! Oh! mon Dieu... Louri ferme vivement volets et fenêtres et..., Roger, encore tout tremblant d'avoir failli être surpris, s'éloigne à la recherche de son cheval, confidant de sa soirée romantique.

“Qu'elle était belle, ainsi, dit-il presque tout haut! Son âme éclairait son visage. Ah! une âme de chaleur et de

lumière! pas une âme en simili, de snobinette à la recherche d'un mari, celle-là!... Mais que dira-t-elle demain, en retrouvant mon petit bouquet fané au pied de son piano?”

L'âme aussi vibrante des échos du piano de Louri que le Pignadars l'est de cigales aux beaux jours d'été, le comte d'Aigrillières s'éloigna lentement du bois de pins. Les étoiles brillaient plus que jamais, là-haut, et la lune, toute mince et blonde, envoyait son immense sourire à l'adresse des jeunes hommes assez fous ou assez amoureux — ce qui est bien près d'être tout un—pour s'en aller, par les bois sombres, cueillir les mélodies nocturnes des belles inconnues.

—Tiens! un bouquet, s'était écriée Louri le lendemain, en ramassant, auprès de son piano, les fleurs de Roger. De l'héliotrope! du réséda! et cette fleur blanche que je n'avais jamais vue, ajoutait-elle en regardant une tubéreuse, épanouie entre les brins menus. Elle ne cultivait pas de fleurs, en effet, jusqu'alors que celles qu'elle cueillait dans le Pignadars. D'où cela était-il venu? Elle se souvint tout à coup du bruit léger, passant au-dessus de sa tête, de ce craquement de branche au dehors, la veille au soir, et qui l'avait effrayée. Roger, se dit-elle. Non! folle. Et, cependant, il n'était pas venu tout seul, ce bouquet, tomber à ses pieds.

Elle le mit dans l'eau et les pétales fanées retrouvèrent quelque fraîcheur. Puis, quand elle sortit, comme de coutume, pour sa cueillette de simples et de fleurs sauvages, gentiment, elle le piqua à sa ceinture.

Un peu plus tard elle apercevait Roger non loin du lieu où elle l'avait vu la première fois; et aussitôt, arrachant les fleurs, elle voulut les cacher dans son corsage. En sa hâte, elle les laissa toutes froissées, tomber à terre et n'osa les ramasser.

—Vous les hâissez donc bien ces fleurs? s'écriait Roger... mes fleurs, ajoutait-il bas.

—Vos fleurs!

—Oui, pardonnez, le bois était si

mystérieusement beau sous la lune, votre musique si enivrante, la musicienne si poétiquement belle... Dites, vous pardonnez?

Un sourire lui répondait, et un regard des beaux yeux veloutés, où tant de tendresse se lisait déjà.

Elle se hâtait d'ailleurs de parler d'une certaine espèce de centaurée que, depuis plusieurs jours, elle cherchait vainement dans le Pignadars, de Ponia aussi et de vingt choses insignifiantes ou banales, tant elle avait l'angoisse exquise d'en entendre d'autres, de très troublantes et de très douces cependant, qu'elle devinait, tout près d'éclorre sur les lèvres de Roger.

Avant de quitter le jeune comte, elle lui avait appris, sans y songer — était-ce bien sans y songer? — qu'elle reviendrait deux jours plus tard sur les roches qui dominent l'anse de la Chambre d'Amour, avec ou promesse qu'il se garda bien d'oublier.

Dès lors, Roger et Louré se revirent souvent, tantôt dans le Pignadars, tantôt sur les bords de la mer, et encore dans le chalet où le vieillard silencieux, perdu, semblait-il en de lointaines songeries, ne troublait en rien leurs délicieux babillages, si divinement teintés de la tendresse inavouée qui gonflait leurs jeunes coeurs.

Mme d'Aigrillières commençait à s'inquiéter assez sérieusement des promenades solitaires de Roger, de l'effet qu'elles lui produisaient surtout. Il en revenait nerveux et d'humeur inégale; tantôt agité d'une joie inexplicable, tantôt rêveur et silencieux, comme jamais elle ne l'avait connu. Si naïve que fût restée l'excellente comtesse, elle était femme, elle était mère, et, à ce double titre, elle avait assez le don d'intuition pour flairer une amourette, qui sait? peut-être un commencement de passion chez son fils.

Elle résolut de savoir de quel côté il dirigeait ses promenades quotidiennes; cela lui fut assez facile. Dans les stations balnéaires, eaux thermales ou plages, les naturels du pays, n'ayant que l'exploitation des riches étrangers, ont

de longs loisirs, qu'ils emploient à s'enquérir des particularités physiques et morales de leurs hôtes; ils y trouvent agrément toujours, et profit à l'occasion.

Mme d'Aigrillières apprit que son fils dirigeait chaque jour sa monture vers le bois de Chassin: qu'on l'avait vu attacher son cheval à un arbre, causer dans le bois avec une jeune demoiselle et même pénétrer dans le chalet habité par elle et son père, un vieillard étranger, connu sous le nom de sorcier. Ce nom, avait-on expliqué, lui venait de nombreuses cures qu'avaient opérées ses conseils. De plusieurs lieues à la ronde on avait recours à ses lumières médicales.

Ces détails, loin de rassurer Mme d'Aigrillières, augmentèrent son inquiétude à ce point qu'elle prit la résolution de connaître par ses propres yeux les nouveaux amis de son fils, mais dont il ne lui avait d'ailleurs pas encore soufflé mot.

Elle profita de l'heure que Roger passait à la salle d'escrime pour mettre à exécution ce projet subit, complètement en contradiction avec ses habitudes de confiance maternelle. Ayant fait venir une voiture, elle indiquait aussi exactement que possible la chartreuse habitée par le vieux médecin. Cependant comme le cocher ne paraissait pas bien comprendre:

— C'est un homme qu'on appelle le sorcier hasarda-t-elle.

— Ah! le sorcier!... bien! bien! j'y suis... Si vous m'aviez dit ça tout de suite, j'aurais saisi, car j'ai conduit là, hier encore, une dame avec son enfant.

— Il a donc beaucoup de réputation, ce guérisseur.

— Ah! je vous promets que ça commence! Et c'est un particulier qui n'est pourtant pas ici depuis longtemps. Mais on dit que le bonhomme a un coup d'oeil comme pas un médecin du pays! Tenez, moi, j'ai une cousine, La Torte, comme on l'appelle, rapport à ce qu'elle boîte; eh bien! elle avait comme qui dirait des diableries, la nuit, depuis que son notaire lui a enlevé son magot;

le sorcier l'en a délivrée, comme avec la main!

—Allons, menez-moi vite, mon brave homme, et espérons que moi aussi je guérirai mon malade en allant chez le vieux sorcier!

Les chevaux partirent prestement se dirigeant vers le bois de Chassin, où s'élevait, vers la mer, le toit modeste de l'empirique et de sa jolie fille.

A tout autre moment, la comtesse eût admiré l'effet du soleil à travers les sombres aiguilles des pins, elle eût éprouvé un ravissement à humer les odeurs saines de ce coin splendide de la douce France.

Mais non, elle n'avait d'autre pensée que le but de sa course.

Comment se présenterait-elle à cet étranger? Quel motif invoquer pour causer avec lui? Une consultation? C'était évidemment la raison toute prête. Mais que dire! et quel prétexte? Certes, comme toutes les femmes, elle avait généralement au moins une maladie par jour. Pourtant, rien de sérieux. Un bon sommeil, un repos agréable, un peu de marche au grand air avait raison de ses misères... Affaire de nerfs que tout cela.

Eh bien! mais voilà! Elle parlerait au sorcier de ses nerfs, et ainsi n'inventant rien, elle soutiendrait plus aisément son second, son vrai rôle, celui d'observatrice.

Une petite servante l'introduisit dans une sorte de salon d'attente, parler monacal plutôt par sa simplicité absolue. Sur des chaises de paille attendaient déjà quelques personnes, pour la plupart de la campagne.

La comtesse s'assit et essaya de deviner la condition et la maladie de ses compagnons d'attente. Au fond de la salle, dans l'ombre, près d'une porte, — sans doute celle du cabinet de consultation, — se tenait une malheureuse paysanne, au visage à demi rongé par un cancer. Elle racontait les phrases de son infortuné terrible à une autre qui tenait un enfant pâle et inerte sur ses genoux.

—Un moment, j'ai bien cru que je

guérissais, disait-elle. J'avais tant prié! Et dans mon espoir, je me sentais réellement mieux. Ce n'était pas une idée, une imagination: mon mari, mes enfants, tout le monde voyait comme moi la plaie se fermer... Depuis, c'est revenu plus fort que jamais. Et ça gagne, ça gagne!

La comtesse détourna ses yeux horrifiés de la douloureuse créature. Elle entendait maintenant les plaintes de sa voisine, la jeune mère à l'enfant pâle:

—Moi, c'est pour mon petit. Voyez-vous, je ne sais qu'y faire. Il est faible comme un oiseau. Je lui ai pourtant donné du bon lait, je suis solide, moi, jamais malade. Mon homme aussi.

—Qu'est-ce qu'il fait votre homme?

—Il est garçon de chai. Si vous le voyiez, c'est un gars qui n'a pas froid aux yeux, et il en a, lui, des couleurs! C'est pas comme le petit! On dirait toujours qu'il a un coup de soleil, mon homme, tant il a le sang fort!

A l'autre bout du couloir—contraste saisissant—attendait, un mouchoir de dentelles sous le nez, une belle et forte dame, mise avec richesse et avec goût, et qui paraissait d'origine espagnole.

La belle dame, brune sous la poudre, paraissait fortement incommodée par le voisinage forcé des deux artisanes. Elle se levait même parfois, comme pour sortir, puis se décidait à se rasseoir, non sans marquer quelque impatience.

Mme d'Aigrillières, quoique réellement incommodée, elle aussi, avait assez de justice et de bonté natives, pour reconnaître la vanité des biens périssables devant les impitoyables fatalités physiques dont nul n'est exempt.

Elle sentait certainement un malaise de ce triste entourage, mais la voix de la pitié parlait plus haut que ses répugnances. Son fils, à ce moment-là, eût peut-être pu tenter, sans la faire bondir, quelques-unes des théories égalitaires dont s'enflammait sa générosité. La salle d'attente se vidait maintenant. Une première fois, la porte du cabinet du sorcier s'était ouverte, laissant sortir une jeune fille, blanche comme un

lis, accompagnée d'une vieille personne, aïeule ou tante. La jeune fille avait l'air radieux; la vieille consternée. Qu'avait donc ordonné l'étonnant médecin? Evidemment, son ordonnance s'accordait avec les vœux de la malade, d'une pauvre fille contrariée, pas comprise... Les malades reprenaient leurs doléances...

—Misère, misère humaine, pensait la comtesse! Et moi qui me trouve malheureuse parce que mon Roger a quelque peu la folie de son âge! Mais, à ce moment, elle vit une silhouette blanche, faite de grâce et de lumière, apparaître dans l'embrasure de la porte, et une fraîche jeune fille, vêtue d'une robe de bure neigeuse, serrée à la taille par une large ceinture brodée de soie multicolore, dit, en s'adressant aux deux ouvrières, la nécraceuse et la mère du bébé malade:

—Mes bonnes femmes, voulez-vous boire un peu d'eau sucrée, en attendant mon père? Il fait si chaud! et vous êtes venues à pied; vous devez être lasses?...

V

Des remerciements émus et surpris répondirent à cette offre inattendue. Légère alors, la jeune fille s'éloigna vers le jardin; ses yeux, si beaux, étaient encore embellis par un rayonnement de pitié, cette fleur suave de l'âme, Mme d'Aigrillières n'avait perdu ni un mot, ni un détail de la séduisante apparition. C'est pour elle! s'écriait-elle dit aussitôt. Et la jalousie, la crainte, toutes les hantises des mères trop passionnées l'avaient mordue au cœur plus vivement que jamais.

Ces femmes, qui attendaient avant la comtesse, ayant eu leur tour, se retirèrent enfin, l'une ayant attendu l'autre, prises de cet intérêt sincère et soudain que le peuple ressent pour toute douleur approchée.

—Que vous a-t-il dit? demanda la jeune mère.

—D'espérer encore, de prier beaucoup, toujours, avec exaltation. Il a deviné que cela m'avait déjà réussi! C'est drôle! Il m'a donné une pommade. Et vous pour votre petit Rémy?

—Oh! moi, c'est plus fort! Pour le petiot, il m'a parlé du père, il m'a déclaré que mon homme buvait trop. Je vous demande un peu! comme si tous les ouvriers ne boivent pas plus ou moins... des choses contre lesquelles nous ne pouvons rien, nous autres, les pauvres, puisqu'il nous faut trimer! Enfin, j'écouterai de mon mieux! Ça m'a l'air d'un bien bon homme, et qui en sait long... Mais comment diable a-t-il deviné que Jacquot boit un peu plus que de raison?

—Il vous a pris cher?

—Non, rien, et à vous?

—Il n'a rien voulu, non plus.

Les deux artisanes s'éloignèrent, unissant leurs questions naïves et leurs confidences. Pendant ce temps, la brune Espagnole avait été rapidement expédiée par le consultant. Elle paraissait furieuse, quand la porte s'ouvrit sur sa volumineuse et soyeuse rotondité:

—Alors zé ne puis plus manzer, s'il en est ainsi?

Mme d'Aigrillières entendit le consultant dire ces mots qui parurent mettre le comble au mépris de la noble Castillane:

—Manger pour vivre, Madame, et non vivre pour manger!

—En voilà ouun drôle dé médecin, murmura l'Espagnole.

C'était maintenant à Mme d'Aigrillières. Un grand vieillard se tenait dans l'embrasure de la porte.

—Si vous voulez passer, Madame?

Avec un petit battement de cœur, la comtesse entra dans le cabinet du Sorcier.

D'un rapide coup d'oeil, Mme d'Aigrillières inventoria la pièce où elle entra. Là aussi régnait la simplicité la plus grande. Pourtant un vieux bureau à incrustation, un encrier en bronze, admirablement buriné, quelques armes orientales d'une grande richesse, ap-

pendues sur les murs blanchis à la chaux, témoignaient d'une grande richesse disparue, peut-être même d'une antique grandeur. Le sorcier lui-même imposait à la comtesse par son air vraiment grand, son front pensif, son regard profond, empreint d'une insondable bonté, mêlée de scepticisme.

—Ou c'est un charlatan émérite, se disait-elle, ou c'est un personnage d'une haute distinction.

Cependant, le sorcier ne lui laissait pas le temps de poursuivre ses déductions intimes.

—Que désirez-vous de moi? Madame, fit-il d'une voix troublante tant elle parut brisée et caverneuse à la mère de Roger.

—Monsieur, dit celle-ci, qui reprit à peu près son aplomb, depuis quelque temps, je dors mal, je suis agitée et nerveuse.

—Vous avez, sans doute, quelque préoccupation.

Le sorcier avait lancé ces mots comme une affirmation, non comme une interrogation. Mme d'Aigrillières sur-sauta.

—Mais... oui, peut-être..., évidemment; qui donc n'en a pas? Pourtant...

—Vous me paraissez, Madame, vous trouver en situation de vous donner tout le confort nécessaire; d'autre part, vous êtes douée d'un tempérament sain et fort. Je déduis de cela qu'un tourment caché peut seul rompre en ce moment le bel équilibre de votre santé.

—Cependant, Monsieur...

—Je n'ai pas d'autres conseils à vous donner que ceux-ci, Madame: occupez-vous, donnez beaucoup de votre cœur, autour de vous, partout où vous pourrez; les douleurs à consoler, les misères à soulager ne manquent nulle part! Dépensez-vous, oubliez-vous, c'est là le grand dérivatif à nos soucis. Et si vous avez près de vous d'intimes affections, donnez encore plus que vous n'exigerez, donnez sans compter; vos nerfs vous récompenseront en vous laissant tranquille.

Le vieillard se leva. Cela voulait di-

re que la comtesse n'avait plus rien à faire en sa maison. Stupéfaite et quelque peu morfonduë, elle s'apprêta à prendre congé.

—Me connaissez-vous, Monsieur? ne put-elle s'empêcher de demander au vieillard.

—Non, Madame, répondit-il, avec un air de sincérité si entière que la défiance dont Mme d'Aigrillières avait été saisie tomba tout à coup; je n'ai pas besoin de connaître qui Dieu m'envoie.

La comtesse, sur le point de sortir, déposa une pièce d'or sur la table.

—Reprenez, Madame, dit le vieillard avec douceur, mais fermeté. Ceux qui viennent ici, pauvres ou riches, ne sont pour moi que des frères. Je ne demande qu'à les aimer chrétiennement en leur donnant, avec ma science, une petite part de mon cœur, en vivant un instant de leur vie, en allégeant leurs souffrances.

—Adieu, Monsieur, fit-elle vainement. Vous plus que tout autre pourrez peut-être m'arracher mon souci.

Elle s'éloigna vivement, sans laisser au père de Louri le temps de l'interroger sur cette phrase sybilline. Si de maternelles inquiétudes ne l'eussent tenue autant, elle eût souri sans doute d'avoir ainsi, et sans le vouloir, renversé les rôles. En effet, elle laissait, pensait-elle, le sorcier perplexe, hanté par le vague d'un mystère attaché à sa dernière visiteuse.

Quand Mme d'Aigrillières eut regagné sa voiture et que celle-ci eut repris le chemin des Falaises, le grand air la remit de son émotion et lui rendit sa netteté de vue habituelle. Et elle monologua ainsi:

Oui, le bonhomme est tout à fait étonnant, je dirai même sympathique et décoratif... Mais tout cela ne change rien à la situation. Voici des gens qui tombent de la lune, des étrangers plus ou moins suspects; mon fils trouve la fille jolie, ce en quoi il n'a pas tort. N'empêche que c'est la fille du sorcier et qu'elle est capable d'ensorceler le jeune comte Roger d'Aigrillières. Or,

je crois que ce serait bien le plus grand malheur qui put m'atteindre! Me voit-on affligée d'une famille semblable? Un rebouteur, leveur de sorts, et son aventurière de fille? Que faire? Que faire?... Si je contrarie Roger, il est capable, habitué qu'il est à faire ses quatre volontés, il est capable, dis-je, d'en tomber malade et de m'en vouloir sérieusement.

Or, je ne puis supporter qu'il me boude; j'aimerais mieux recevoir, je crois, une tuile sur la tête que de perdre un seul jour de son sourire si bon et de ses câlineries de petit enfant. Il ne voudra pas quitter le pays, non plus; il répète chaque jour qu'il s'y plaît, qu'il l'adore. Que faire? que faire?

A ce moment, la comtesse battit des mains de joie, elle croyait avoir trouvé, elle aussi, un bon remède empirique à ce qu'elle appelait la toquade de Roger.

—Faisons venir Emma, conclut-elle. Un clou chasse l'autre. L'enfant est belle aussi, elle a des yeux noirs, pleins de feu, des épaules de jeune déesse, la lèvre andalouse et le plus grand désir de se mettre sous le joug conjugal. Aidée de ma bonne amie Alice, je ne lui en donne pas pour une semaine d'amener Roger à merci. Ma foi, je ne comptais pas l'abandonner encore à une bru, à une rivale, mais il faut faire la part du feu. De deux dangers, je choisis le moindre: un mariage riche et honorable.

C'est pourquoi, dès son retour aux Falaises et sans encore en prévenir son fils, lequel, surpris de son absence prolongée, l'attendait à la villa, en forgeant des vers à la "fée aux fleurs" elle monta tout droit dans sa chambre, prétextant une migraine, et traça vite et vite le billet suivant:

"Ma chère Alice,

"Je commence à craindre que vous n'ayez oublié votre bonne promesse. N'étions-nous pas convenus, vous et moi, de confondre un jour nos projets

de villégiature et de mêler ainsi, après nos vieux coeurs, nos plaisirs et nos admirations? Pour moi, je crois le moment venu de s'en souvenir. Accourez vite, vite, le pays est admirable en ce moment. Ce n'est déjà plus la cohue vulgaire de la saison; le rasta se fait rare et le soleil se fait valoir, encore généreux pourtant à cette terre bénie qui reste fleurie en décembre. Le casino va fermer bientôt ses portes; mais il est encore très supportable, et c'est la qualité qui l'empporte sur la quantité de ses hôtes; Russes exquis de simplicité et de vraie distinction, Anglais philosophes, Américains un peu étranges et Parisiens fatigués de Paris forment des éléments très sortables de cotillon. La place d'Emma est tout indiquée sur la terrasse et dans la salle de danse où Roger sera son cavalier servant le plus dévoué, le plus chevaleresque.

"Ne m'objectez rien; je n'écouterai rien. M. de Bécurdy peut bien supporter un veuvage d'un mois; votre vieux Baptiste dirigera parfaitement la maison, et si votre mari peut abandonner quelques jours sa recette pour nous venir rejoindre, il mettra le comble à sa galanterie. Je prépare vos chambres.

"Votre,

"Elvire d'Aigrillières".

Sa lettre dûment cachetée et envoyée à la poste, Mme d'Aigrillières respira. Ah! enfin, se dit-elle, nous allons aussi faire de la médecine occulte! concurrence loyale, Monsieur l'oracle, et vous ma belle demoiselle. Espérons que mon antidote se présentera bien, et que mon malade ne se montrera pas récalcitrant.

—Roger, dit la comtesse, en redescendant, veux-tu me mener faire un tour sur la plage?

Mais l'oiseau volage était déjà sauvé.

—Monsieur est parti faire sa promenade à cheval, dit la femme de chambre.

—Bon, bon, je n'y pensais plus, fit la comtesse, Monsieur me l'avait dit, cependant.

La Fille du Sorcier

Un peu dépitée de ce départ, ressemblant à une fuite, elle laissait errer ses yeux par la pièce, tout éclairée du soleil couchant dont s'illuminait en une apothéose la pointe du Figuier et les caps qui la précèdent, lorsqu'elle aperçut une boule de papier froissée, restée au pied de la fenêtre. Sans hésitation, elle la ramassa et lut l'ébauche que voici :

POUR SA GUZLA

Tel un frisson,
Dans le buisson,
Sous l'aile d'une blonde abeille,
Ainsi frémit,
D'un choc subit,
A son nom chéri, mon oreille.

Tel, radieux,
Dore les cieux,
Le rayon perçant le nuage,
Ainsi reluit,
Tout ébloui,
Mon oeil, que hante son image.

Le temps peut fuir,
Tout peut finir,
Ton coeur a son divin mystère,
Ainsi l'encens,
Malgré les ans,
Reste aux ruines de sanctuaire.

Le chant "Pour sa Guzla" s'arrêtait à ces trois strophes qui n'apprenaient rien à Mme d'Aigrillières. Pourtant, elle réfléchit quelques minutes, tenant le papier entre ses doigts chargés de bagues :

—Ce n'est pas encore sérieux, fit-elle, un sourire énigmatique aux lèvres. Allons ! préparons les chambres de ces dames et habillons-nous pour faire un tour avec Roger, du moins s'il ne revient pas trop tard ce soir du pèlerinage !

VII

—Roger, dit négligemment Mme d'Aigrillières à son fils, lorsque l'heure

du dîner, qu'en ces pays on nomme le souper, les réunit à table, vers sept heures du soir, Roger je t'annonce des visites.

Le jeune homme fit une légère grimace d'ennui.

—Des visites ? Ici ?

—Oui.

—Et qui donc ?

—Ma vieille amie Alice de Récurdy et sa fillette.

—Sa fillette ?... mais elle a bien dix-huit à vingt ans. Pourquoi "pas son bébé" ?

—Sa jeune fille, si tu préfères, à moins que tu ne tiennes à "sa demoiselle", comme dirait cette bonne Mme Dupont-Prudhomme, la notairesse.

—Ris tant que tu voudras, ce n'en est pas moins un piège, noir autant que criminel, que tu m'as tendu, d'attirer ces dames en notre solitude.

La comtesse se rembrunit légèrement.

—Solitude est juste, et pas même solitude à deux, ce qui serait exquis, puisque—soit dit sans reproche—tu m'abandonnes quelque peu, depuis quinze jours...

—Mais mère, sois logique avec toi-même ; ne m'as-tu pas recommandé l'exercice, le grand air, le travail physique, ainsi que le "farniente" intellectuel et... sentimental le plus absolu ?

—Es-tu bien sûr de pratiquer ce "farniente-là" ?

—Mais certainement. Que veux-tu dire ?

—Oh ! rien, rien. Seulement, l'oisiveté et la solitude conduisent parfois à des rêvasseries malsaines ; un peu de mondanité n'est pas chose mauvaise et, pour ma part, j'en sens le besoin, ne pouvant guère compter sur toi.

—Veux-tu monter à cheval avec moi ?

—Moqueur ! méchant gamin ! c'est joli de railler aussi les importantes proportions d'une mère !

—Je ne raille pas, je propose ; Mme Boulans monte bien à bicyclette.

—Et c'est du joli, avec ses formes...

hottentotes et sa prédisposition à l'apoplexie.

—Tu ne compareras pas ma jolie maman à cette brave marquesa— la marquesa d'Amaegi, chantonna Roger.

Roger s'était levé et embrassait sa mère, avec cette impétuosité, cette tendresse extraordinaire qui faisait généralement une esclave soumise de l'heureuse comtesse.

—Enfin, n'empêche, que c'est un guet-apens que tu m'as tendu-là. Les hôtessees forcées ou le martyr d'un fils— titre pathétique de roman-feuilleton. Je t'avertis, ne compte pas sur un dénouement. Si c'est pour me rendre le trop fortuné possesseur d'une femme... un peu bête, si je m'en souviens... et d'une belle-mère élue pour cette fonction... sévère, tu te prépares une déception! Je ne convolerai pas, vous entendez, belle dame?

—Oui, bien, c'est bon! Qui vous parle de cela, Monsieur l'emballé? Ne peut-on avoir quelques amies sans que les jeunes gens serrent leurs coeurs à deux mains sous leur jaquette, en criant au rapt?

D'ailleurs, je ne te donne pas une heure pour être de mon avis et trouver ces dames charmantes.

—Je les trouve adorables, par anticipation. Mais quand donc arrivent-elles?

—Ce soir, dans quelques heures, par le rapide. Tu viendras avec moi les attendre à la gare.

—Aïe, aïe, aïe!

—Voyez-vous cette bonne grâce? Vous serez bien malheureux pour passer une soirée avec votre vieille mère, Monsieur le chevalier errant!

—Avec elle, je veux bien.

—Hum! hum!...

—Mais oui, que veux-tu dire? Je suis pourtant sage comme un petit saint.

La comtesse ne répondit pas. Elle jugeait plus habile de feindre l'ignorant et des pèlerinages à Chassin, autour de la brune Louri. En attendant l'heure du départ pour la Négresse, station où s'arrête encore le train, à quelques kilomètres de Biarritz, Mme d'Aigrillie-

res s'empara du bras de son fils, et, toute joyeuse de reprendre possession du compagnon de toute sa vie de tendresse, elle lui dit:

—Si nous allions nous promener du côté du port des pêcheurs? Peut-être ne sont-ils pas encore rentrés. C'est très joli de voir arriver la petite flottille et débarquer les pleins paniers de sardines ou d'anchois, au ventre argenté.

—Allons.

A pas lents, la mère et le fils suivirent la falaise. Le ciel commençait à s'éteindre sous les voiles laiteux des nuages, qui ne parvenaient guère à transpercer les rayons blafards d'une lune mélancolique. Le vent du sud, fréquent en ces parages, soufflait ce soir-là assez violemment. Dans cette région, le vent, du sud, c'est la tempête, le plus souvent. Le sémaphore avait donc hissé ses signaux de mauvais temps, et les pêcheurs se hâtaient vers le port. Après avoir contourné le gracieux Port-Vieux, lequel vient après la côte des Basques ou "Plage des Fous", les deux promeneurs se dirigèrent vers la Roche-Percée, sur laquelle plane la Vierge des Marins. Marie avance ses mains consolatrices sur le flot et domine une jetée hardie, de laquelle on a la plus belle vue du monde. A gauche, la dégradation de la côte, au mirage changeant et sa dentelure harmonieuse, puis, lui servant de toile de fond, la succession des sommets aux noms prestigieux, nids d'aigles et de légendes, repaire de contrebande ou de guerre.

A droite, la bordure blonde du sable et la ligne sombre et veloutée des pins, la blancheur des phares, la démarcation étrange des eaux de l'Adour et des flots de l'Océan qui semblent ne se mêler qu'à regret.

Ayant passé un moment de muette contemplation devant cet horizon grandiose, penchés sur les vagues violentes et teintées d'encre, le jeune comte et sa mère reprirent la route du port de pêche, et arrivèrent juste en même temps que les premières barques atten-

dues. Des cris joyeux saluaient les marins. Des femmes maigres et nerveuses, Basquaises pour la plupart, ou descendant de cette étrange race de Cagots ou Cascarots dont l'histoire seule, en ce pays, mériterait un long chapitre, elles offraient le contraste de leur peau brune de bohémiennes et de leurs yeux d'un bleu intense et verdâtre, semblable à la couleur même de l'Océan. Leurs voix aiguës, leurs gestes excessifs, accueillaient les époux, les fils, les frères, les fiancés. Vite, vite, ceux-ci lançaient aux ménagères la récolte abondante et jolie, la multitude de petits poissons roses, bleus, argentés. Et, sans perdre un instant, lestes comme des Indiennes poursuivies, les mains aux hanches, la taille souple, elles partaient, portant haut sur leur tête les lourdes corbeilles, blanches de poisson et de saumure. "Anchois friau!" hurlaient-elles à qui mieux mieux, escaladant la hauteur, pour de là, se répandre en ville, toujours criant, toujours courant, et sans souffler autrement que pour échanger leur joli butin contre un peu de monnaie de billon.

—Les effusions ont été brèves, dit en riant Mme d'Aigrillières, faisant allusion au retour des pêcheurs, à l'accueil des femmes Rudes moeurs.

—Braves coeurs, fit Roger, toujours accessible à la sympathie pour les travailleurs.

—Eh bien! voilà pour modifier ton enthousiasme, dit encore la comtesse en s'arrêtant. Regarde cette malheureuse! Elle est ivre, complètement ivre! Elle ne peut pas soutenir son panier. Bon! voilà! tout à terre. Adieu anchois, vendanges sont faites! Entends-les rire, les autres!

—Hélas, dit Roger, cela les fait rire, une femme, une mère, dans l'avisement stupide du vin!

—Oui, intéressante personne! Et pendant qu'elle se donne ici en spectacle et qu'elle perd en quelques instants le fruit d'une pêche pénible et périlleuse, ses marmots se gardent tout seuls et l'imitent peut-être déjà? Mais,

nous oublions nos invités. Dis-moi l'heure. Il serait temps, je crois, de prendre une voiture et d'aller à la rencontre des dames de Bécurdy.

—Allons, bon, voilà que je les avais oubliées, ces dames de Damoclès.

Roger et sa mère montèrent dans une voiture découverte, et, silencieux maintenant, chacun absorbé dans ses rêveries—il est aussi bon de se taire que de causer à côté de qui vous aime et vous comprend—ils s'apprêtèrent à recevoir de leur mieux les visiteurs attendus. Pour Roger, c'était une petite épreuve, en la douce hantise que lui donnait la jeune fille des pins de Chassin.

VIII

Le lendemain, ce capricieux vent du sud ayant sans doute rebroussé chemin "tra los montes" un ciel resplendissant et un air pur permirent aux habitants de la villa des Falaises d'édifier des plans mirifiques pour la journée. On irait en voiture à St-Jean-le-Luz, en passant par Guettary. Le soir, le casino offrait un asile joyeux aux promeneurs rassasiés de grand air. Quand Roger sortit de sa chambre, au petit jour, méditant déjà une fugue vers Chassin, il se heurta, surpris, à la comtesse, qui, habituellement, se levait tard.

—Où vas-tu? lui dit-elle, presque sévère.

—Je comptais faire un tour à cheval.

—C'est absolument impossible, tu sais quels sont mes projets pour aujourd'hui. Il faut que tu nous accompagnes et que tu sois là quand ces dames descendront.

—Mais j'y serai, fit Roger furieux.

—Tu n'y seras pas du tout. Une fois en route, à travers bois, avec tes turlutaines, tu oublieras les Falaises, nos invités, et ta mère par dessus le marché. Je te demande, pour ce matin,—la comtesse appuya sur ces mots,—de rester au logis et d'être tout à nous.

—Ah! bien, tu as raison d'ajouter

“pour ce matin”, car si tu crois qu’elles m’amusent, les deux Récardy! et que je vais m’y ateler! Ah! non, alors! Je ne concours pas pour la société de sauvetage, moi, Roger, pas bon chien, pas terreneuve pour un sou! Roger aime pas collier ni demoiselle gentille comme si qu’elle était en sucre, pour tenir petit Roger e nlaisse, na!

Mme d’Aigrillières retint le franc rire qu’amenait sur sa bouche la saillie de son cher fils unique. Mais, toute à ses projets, elle arrêta la plaisanterie par sa figure sérieuse, presque fâchée; et Roger dut lui promettre de ne pas bouger des Falaises jusqu’au lever de ces dames, qui descendraient sans doute pour le premier déjeuner. Il prit un livre, mais son esprit ne suivait pas l’action. Après avoir lu deux pages d’un roman, il se trouva non avec l’héroïne de l’auteur, mais... à Chassin, dans le Pignadars silencieux, où passait, foulant à peine oeillets et bruyères roses, une belle enfant aux joues brunes et aux yeux transparents.

A ce moment, son rêve fut désagréablement interrompu par une voix de tête, très élevée, qui disait:

—Remonte, Emma, ton ruban est mal attaché, tu aurais mieux fait, ma fille, de mettre ta robe bleue, celle-ci fait un pli dans le dos. Allons, descends, et tiens-toi droite!

—Oui, maman, fit une voix blanche de jeune fille bien élevée.

La jeune personne, toute préoccupée de l’effet à produire, poussa la porte de la salle à manger, et feignant la surprise et la confusion, rougit à merveille et poussa un délicieux:

—Oh! pardon, Monsieur, je ne vous savais pas ici!

—Ça commence, grommela Roger, dans son for intérieur.

Il s’inclina sans sourire.

—Vous avez bien dormi, Mademoiselle?

—Pas trop, Monsieur, murmura-t-elle, en minaudant, puis, levant vers lui ses yeux noirs brillants et inexpressifs:

—Et vous, Monsieur?

—Oh! comme deux loirs, Mademoiselle.

L’énergie de la réponse déconcerta un peu Mlle de Récurdy.

Eh! quoi, elle était venue, ce monsieur l’avait vue, et aussitôt il n’avait pas été vaincu? Il avait pu dormir sans rêves et sous le même toit. Elle baissa ses petits yeux, où le dépit perçait déjà.

—Je ne sais où est ma mère.

—Oh! pas loin, croyez bien! Vous la retrouverez.

—Je le suppose!

Elle riait nerveusement et se disait déjà: “Ce monsieur n’est pas aimable, décidément!”

Roger de son côté pensait: Ah! ça, vont-elles m’instituer bonne d’enfant, les deux mères? Ah! mais, ah! mais! C’est que j’en ai déjà assez des mignardises à la demoiselle qui a perdu sa maman, comme si tout cela n’était pas combiné. On connaît le truc, ma petite!

Mlle de Récurdy admirait le paysage.

—Oh! est-ce beau! Oh! mais! c’est splendide! Avez-vous vu, Monsieur, cet effet de soleil sur la montagne?

Tout cela, débité d’un ton monotone et désintéressé de leçon apprise. Pendant ce temps, et pour mieux assouvir sa colère, Roger examinait la jeune Emma, et voici l’arrêt qu’il rendait sur elle “in petto”:

Fraîche voilà tout, fraîche, et pas trop mal faite... Mais des yeux bêtes, et une âme “idem”. Quand elle baisse les yeux, elle est même laide. Un joli sourire, par exemple... un peu carminé pourtant... pouah! une jeune fille de vingt ans qui se maquille!

Mademoiselle, c’est ici comme à Fontenoy, tirez d’abord! on vous attend, aussi courtoisement que possible! A ce moment, Mlle Emma se retourna.

—Monsieur Roger? vous permettez que je vous appelle par votre petit nom?

—Oh! cela n’a aucune conséquence! “Insolent!” pensa Emma.

—Monsieur Roger, savez-vous que

Madame votre mère a parlé d'excursions splendides aux environs? sera-ce bientôt?

—Oh! mon Dieu, il vaut mieux en effet les faire le plus tôt possible.

—Comme une corvée, dit la jeune personne, qui commençait à se piquer au jeu, et qui, rouge comme une pivoine, riait nerveusement.

—Mais non, comme un devoir, un agréable devoir, si vous le voulez bien.

On ne sait qu'elle eût été la réponse acidulée de Mlle de Récurdy, si l'entrée subite de sa mère, en coup de vent, n'eût interrompu ce dialogue plutôt pénible.

—Eh bien, eh bien, vous ne déjeunez pas?

—On vous attendait, Madame, ainsi que ma mère.

Me voici, me voici, disait de l'antichambre la bonne comtesse. Mais pour quoi attendre? Commencez donc. Tout cela sera froid, thé, café et chocolat.

Le repas, bien fourni de pâtisseries fraîches, de crème et de beurre excellent, mit tout le monde de bonne humeur. On en oublia, pour un instant, les idées matrimoniales redoutées de l'un, caressées par les autres. Et huit heures sonnaient, lorsque le landeau que la comtesse avait commandé s'arrêta devant la villa des Falaises; Mme d'Aigrillières et de Récurdy y prirent place au fond, sous la capote relevée; les deux jeunes gens s'assirent en face des deux mères:

—A Saint-Jean-de-Luz, cocher, dit Roger.

Le landeau s'éloigna bon train.

IX

Le départ fut délicieux. Le vent de la mer venait atténuer les rayons du soleil déjà trop chaud. Le ciel bleu moutonnait comme l'on dit, tout brodé de petits nuages floconneux et délicats. Sur la route, sèche et excellente, d'où se voyait la mer, presque continuellement surgissaient des gamins déguenil-

lés et pittoresques, qui suivaient la voiture en psalmodiant des bénédictions basques et en tendant leur main brune, où Roger et Emma faisaient pleuvoir des sous. Aux portes des maisons propres et basses, quelques vieillards, chapelet aux doigts, attendaient aussi leur pièce de monnaie des joyeux voyageurs qui se succèdent constamment sur ce parcours.

On passa par Bidart, Guettary, avec son lac, gracieux miroir bronzé, le ravissant bois de Boulogne, près de la Nègresse. Là réside une belle et touchante reine, que Daudet aurait dû connaître pour l'ajouter à ses rois en exil...

Roger avait recouvré toute sa bonne humeur. Il contait déjà les particularités historiques de la contrée qu'on allait visiter, si riche en brillants souvenirs. Ses questions aux gens du pays, ses lectures surtout, l'avaient plus sagement initié à l'histoire locale que probablement ne l'étaient encore bien des Luziens eux-mêmes. "Saint-Jean-de-Luz, petit Paris! Bayonna, les Ecuries!..." disait-il en imitant les vieilles Luziennes, dont c'était la maxime après le séjour de Louis XIV à Saint-Jean-de-Luz, pour son mariage avec Marie-Thérèse, alors que les équipages royaux étaient, en effet, restés dans l'antique capitale du Labourd. Ce fut en devisant ainsi, en mêlant leurs rires et leurs observations, que nos personnages firent les kilomètres qui séparent Biarritz de sa blanche voisine, Saint-Jean-de-Luz.

L'âpreté de Roger ne se réveillait que quand Mlle de Récardy semblait tenter sur lui un nouvel assaut de ses juvéniles coquetteries. Elle était pourtant charmante au possible, en cette fraîcheur matinale, et sa taille robuste et bien prise, ses épaules rondes, ses joues vermeilles, comme sa bouche éclatante, eussent amplement légitimé, sinon l'entraînement, du moins la galanterie de Roger. Un plus roué que lui ne se fût fait nul scrupule de penser à l'absente en courtisant une autre jolie personne que le hasard amenait près de lui, et qui n'attendait pas

moins de son goût, comme de sa politesse. Mais Roger, resté très jeune, grâce à la pureté de ses moeurs et à l'élévation de ses goûts, était exclusif jusqu'à la brusquerie et se voulait sincère jusqu'à la misanthropie inclusivement.

Celle qui ne comprenait rien à ce parti-pris de froideur, c'était assurément cette bonne Mme de Récuddy. Elle regardait sa fille et la trouvait si loyalement appétissante, dans sa robe rose, rose comme ses joues, qu'elle concluait, assez logiquement du reste; ou ce petit Roger a juré de ne pas se marier, ou il aime ailleurs!...

On arriva vers dix heures. Après avoir fait le tour de la place Louis XIV, après avoir vu la maison qui porte le même nom glorieux et la Mairie où se trouve conservé l'acte du mariage royal, leur première visite fut pour l'église, dont ils admirèrent le caractère. Le curé doyen, que Mme d'Aigrillière connaissait, leur en fit les honneurs. Il les conduisit dans une chapelle du Tiers-Ordre, où il leur montra de magnifiques ornements dont Louis XIV fit présent à l'église, en souvenir de son mariage. De là, les promeneurs se rendirent sur la plage; ils ne lui trouvèrent pas le pittoresque et l'imprévu, la grâce enveloppante des plages de Biarritz; mais la simplicité, la grandeur de ses lignes, l'air de propreté des maisons environnantes, leur donnèrent pourtant une agréable sensation de repos. Il fut convenu qu'après le déjeuner de midi, on irait voir une grande partie de pelote, qui devait avoir lieu au jeu de paume.

Le grand air ayant donné de l'appétit aux hôtes de la Villa des Falaises, le menu de l'hôtel parut excellent, et, la gaieté ne cessant de régner parmi ces quatre personnes, nul n'eût pu supposer, en les voyant, que des désirs contradictoires, et peut-être des ferments de lutte, les agitaient au fond du coeur. C'est d'ailleurs surtout en ces réunions mondaines que l'on est convenu l'appeler "parties", que le sentiment vous saisit de l'abîme qu'il y a entre le plai-

sir et le bonheur. Celui-ci, rien ne le donne, rien n'en procure même l'illusion, s'il ne vient pas du coeur même, tout au moins l'imagination satisfaite. Le plaisir n'est que l'étourdissement, une ivresse légère, passagère et factice. C'est justement lorsqu'elle se dissipe que l'on sent plus profondément encore le vide se creuser dans l'âme.

Cette réaction, Roger la ressentit vers le milieu du jour, violente au point de ne pouvoir cacher sa subite tristesse et son pesant ennui. On était à ce moment au jeu de pelote et les parties engagées touchaient à leur fin. Roger avait d'abord suivi ces joutes élégantes avec un véritable intérêt. Artiste dans l'âme, il aimait la beauté, sous quelque forme qu'elle se présentât. Et la vue de ces jeunes hommes, basques français et basques espagnols, Labourdins, Guipuzcoans et Souletins, tous souples, vigoureux et bien faits, tous de mine fière et d'adresse consommée, lui rappelaient les jeux antiques et les traditions de la civilisation grecque, qui procuraient une impression d'art exquise et rare. Il connaissait peu les règles du jeu. Aussi, dans la lutte, n'était-ce pas les coups par eux-mêmes qui l'intéressaient vraiment, mais bien plutôt le geste... la beauté plastique de ce peuple, encore jeune et sain, qui chérit ses vieilles libertés et défend ses traditions.

Ces dames, elles, n'avaient pas tardé à se désintéresser complètement de la partie de pelote. Ne sachant rien des règles et médiocrement accessibles aux émotions esthétiques de ce noble sport, elles devisaient: toilette, ménage, potins mondains.

Maintenant, on parlait domestiques, sujet sur lequel les femmes, même de condition élevée, ne tarissent généralement pas tout de suite, et où elles n'apportent pas toujours, il faut bien le dire, toute l'indulgence désirable.

—Nous, disait Mme d'Aigrillières, nous avons pris ici, comme garçon, un véritable joecrisse. Il se mêle de tout et a la manie d'ennoblir tout le monde. Notre cordonnier, Joanchuto, est de-

venu M. de Joanchuto, et mon pédicure est M. le docteur. Cela nous amuse énormément, mon fils et moi.

—D'où lui vient cette manie?

—Je ne sais pas. Je suppose que c'est une faiblesse propre au pays, dont l'aristocratie espagnole abondante comme...

—Comme les sables de la mer et les étoiles des cieux, fit Roger.

—Oui, c'est cela; dont cette aristocratie fit l'orgueil.

—Et le profit. Tu n'y es pas, petite mère. C'est un enseignement précis de son dernier maître—il me l'a confié ce matin—qui a dressé notre Joseph à grandir son monde sans compter.

—Ah! bah!

—Mais oui, cet excellent monsieur, un dentiste, s'était fait sacrer docteur par son garçon, et bombardait encore par lui sa clientèle heureuse de titres et de particules.

—Ah? charmant! firent ces dames.

—Alors, vous, chère comtesse, vous devenez impératrice du coup?

—Non, seulement duchesse. Mais j'ai dit au brave Joseph que nos titres nous suffisent, et qu'il n'ait pas à nous grandir encore de son propre mouvement.

—Son air de mystère m'amuse beaucoup, fit Emma.

—Encore une habitude professionnelle. Ainsi, les premiers jours, il ne pouvait s'habituer à faire entrer plusieurs visites ensemble dans mon salon. Il les parquait par séries, les unes après les autres, dans diverses pièces de la maison.

—Ah! ah! ah! ce bon Joseph! Il faut que je l'examine mieux au retour. C'est un vrai type.

—Absolument un type. Nous l'appelons Auguste, maintenant.

—Pourquoi?

—Parce que, de même que le fameux comique du cirque, il remue comme quatre pour ne rien faire du tout, observez-le.

Le retour vers Biarritz fut moins gai infiniment que le départ. Roger s'enfonçait chaque minute un peu plus dans

sa rêverie, dans son mutisme; et ces dames, frappées de ce changement d'humeur, en ressentaient une gêne, un dépit, qui rendaient la conversation rare et pénible. La route était pourtant bien jolie encore, sous la langueur d'un ciel violet, plein de mélancolie, avec le fond pourpré d'un couchant splendide, sur le velours sombre des monts et le gris tourterelle de la mer.

X

—Enfin, se dit Roger le lendemain, nous en tenons un de plus. Elles ne s'éterniseront pas ici, je suppose, les deux Récardy. Aujourd'hui nous les promènerons dans tout Biarritz, tant et si bien qu'il ne leur restera plus rien à voir, et qu'elles ne tarderont pas, j'espère, à concevoir la bonne pensée de s'en retourner à Bourges.

Il les accompagna donc avec un zèle digne d'éloges, et, songeant au jour suivant, où Louré devait l'attendre chez elle, vers les quatre heures, il fut de fort agréable humeur, aimable, presque galant avec Emma. Elle en fit la remarque, ainsi que sa mère. Quant à Mme d'Aigrillières, le soir, se remémorant avec satisfaction la journée si bien remplie: Eh! eh! mon petit Roger, cette fois, je crois bien que ça mord. Puis tout haut, et avec une parfaite assurance:

—C'est demain, Roger, que nous faisons voir Bayonne à nos amies.

—Demain! ah! vraiment non! pas moi toujours. Impossible, absolument impossible.

—Mais quelle raison, je te prie?

—La raison?...

Il fut quelques secondes à la trouver. Il devait, à quatre heures, être à la salle d'escrime, pour un assaut avec le baron de Noirtier, l'une des plus fines lames de France; voilà qu'il avait manqué à sa promesse une huitaine de jours plus tôt, et cela justement à cause de la belle Emma; cette fois, il ne pouvait, sans être absolument incorrect, se

dérober encore. Mme d'Aigrillières regarda un instant son fils de son oeil investigateur, et devina à son attitude et aussi à ses hésitations, que ce prétendu assaut cachait le motif réel, tout autre évidemment, un nouveau pèlerinage à ce bois de pin ensorcelé, avec son magicien et son enchanteresse de jeune fille. Et cependant, hier encore il était charmant avec Emma. Raison de plus pour l'empêcher, se dit-elle. Peut-être Roger, un peu faible et de nature hésitante, oscille-t-il entre les deux tentations, entre les deux amours. Soyons énergiques. Elle le fut. Toutefois, pour le décider, elle dut lui promettre formellement que l'on avancerait le départ et que l'on serait de retour au plus tard à quatre heures, pour son rendez-vous.

Louri brodait silencieusement auprès de sa fenêtre ouverte. Devant elle, dans une large corbeille, des soies multicolores emmêlées, des écheveaux de fils d'or et d'argent; entre ses doigts une étoffe de soie souple, à grains fins, sur laquelle elle avait elle-même tracé des dessins: arabesques, palmes, capricieux entrelas, couvrant entièrement le tissu. La broderie était, après la musique, le passe-temps favori de la jeune fille. Aussi voyait-on dans le chalet quantité d'objets brodés: coussins, stores, étoffes drapant le piano, les meubles de bois blanc, les sièges d'osier. Des broderies ornaient de même le col, les poignets, la ceinture de son vêtement de bure blanche, et aussi cette fustanelle portée par celui que, dans le pays, on appelait le sorcier.

Le soleil emplissait la cour par ce bel après-midi d'avril; des rondes d'atomes blonds dansaient en une ivresse folle dans le grand carré lumineux de la fenêtre. Parfois, le froissement d'une aile à travers le Pignadars, le bruit léger des gravois que les oiseaux posés sur le mur en ruines faisaient glisser à travers les lierres, ou une chanson qu'ébauchaient les branches, pour se faire presque aussitôt dans l'engourdissement charmeur de la lumière. Roger va venir. Quel bonheur! Il sera la

bientôt, plus qu'une heure, une demie seulement! Il y a un mois à peine qu'elle l'a rencontré par hasard pour la première fois. Il est revenu le surlendemain, puis encore ce soir où elle jouait... Que jouait-elle donc? ah! oui, elle s'en souvient, elle s'en souviendra toujours, Louri; elle jouait un air de Manon, puis une mazurka de Chopin; et tandis que, le coeur gonflé d'une angoisse divine, elle eût voulu crier à la nuit blonde, aux étoiles sans nombre, le tourment délicieux qui l'agitait, le bouquet de Roger avait effleuré ses cheveux, comme un oiseau de rêve parfumé et timide. Depuis lors, il était revenu si souvent! Elle laissait parfois l'aiguille dans l'étoffe, et passant calmement ses longs doigts sur l'épaisse toison de son chien, dont les yeux la regardaient, mélancoliques et interrogateurs, lui semblait-il.

—Tu vas le voir, Ponia, il va venir.

Quatre heures passèrent, la demie de même, puis les cinq, chantés par le coucou de bois de la pendule, et là-bas, sur la gauche, au-dessus des pins, le soleil déclinait. Roger n'avait point paru encore. Louri, l'oreille tendue, avait cru vingt fois entendre le pas de son cheval ou le froissement des branches sur son passage; elle avait laissé et repris vingt fois sa broderie; puis, en une impatience de tout son corps, elle était allée sur la porte de la cour, avait fait quelques pas plus loin, comme si son désir plus proche eût pu l'attirer.

—Va voir! avait-elle dit à Ponia, avec un geste de la main, si expressif que le chien était parti en courant; mais il n'avait pas tardé à revenir, agité, flairant le sol avec des abois étouffés; puis comprenant, eût-on dit, il avait hurlé un long hurlement de détresse, un appel au lointain horizon, dont la pourpre maintenant fulgurait à travers les troncs innombrables des pins.

La nuit allait venir; une brume semblait s'exhaler de la terre, monter vers les branches plus sombres. Louri traversa le bois et sortit, suivie de Ponia. Elle allait un peu au hasard, dans la

direction de Biarritz. C'est par là qu'il était, qu'il devait être. La mer avait son éternelle plainte; elle disait l'agitation sans fin du coeur emporté par le rêve, qui s'élançait vers la félicité et qui, de même la vague montant à l'assaut du roc, lourdement retombe, s'écrase à terre. Une fraîcheur frissonnante montait de l'eau, tombait du ciel; les flots au large se teintaient de tous mornes, et Louri, Ponia se serrant tout contre elle, comme s'il eût voulu lui donner son appui et sa tendresse, Louri, tête basse, songeait. Un bruit de voiture. Elle ne se retourna pas. Mais à peine fut-elle dépassée:

—Roger! s'écria-t-elle. La voix s'élevant perdue dans le bruit des roues. C'était lui, en effet, à côté de Mlle de Récurdy, délicieusement rose, sous la capeline de paille blanche, qui faisait une sorte d'auréole à sa juvénile fraîcheur. Elle minaudait avec Roger de plus en plus agacé et revêché. La voiture allait lentement, montant une côte. Ponia, reconnaissant son ami, s'était élancé vers lui, en jappant. Le cocher lui avait allongé un coup de fouet.

—Laissez ce chien, avait ordonné Roger, et, l'appelant: Ponia, mon petit Ponia!

Il le flattait, tandis qu'il avait tout d'abord envoyé de la main un gracieux bonjour à Louri. Mais la jeune fille, qui baissait la tête, ne l'avait point vu.

—Qu'est-ce que cette singulière personne qui court ainsi seule et tête nue les routes à la tombée du jour? Vous la connaissez, Monsieur?

—Sans doute, Mademoiselle. Une jeune fille charmante, et qui a autant d'esprit à revendre que d'autres...

Mme d'Aigrillères, par bonheur, empêchait son fils d'achever.

—Ma chère Alice, imagine-toi des étrangers plus ou moins suspects, de drôles de gens, le père et la fille, à ce qu'il paraît.

Ils ont loué, voilà quelque dix-huit mois, une maisonnette au fond du bois de Chassin, et ils vivent là comme deux hiboux, singulièrement accoutrés l'un et l'autre, ainsi que tu peux en juger

par la fille.

D'où ils viennent? Personne n'en sait rien; comment ils se nomment? pas davantage. Le vieux bonhomme, paraît-il, exerce la médecine; un rebouteux, un empirique quelconque; dans le pays, on l'appelle "le sorcier"; il ferait des cures merveilleuses; les gens du peuple sont si badauds! Il leur en impose avec son grand visage osseux, sa fustanelle chamarrée de broderies, sa voix gutturale, son accent étranger. Chez lui, la misère ou plutôt une simplicité monacale, m'a-t-on dit, avec quelques objets d'une grande beauté, cuirs anciens, armes, broderies merveilleuses notamment, le tout ayant un confus cachet d'Orient. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que ce médecin-là, ce sorcier, comme on l'appelle, n'accepte absolument rien, ni pour ses conseils ni pour les drogues qu'il fournit, et pas plus des riches que des pauvres.

—Bah! dit Mme de Récurdy, contes que tout cela.

—Non, non, je t'assure, j'en suis sûr par quelqu'un qui l'a vu de près.

Roger écoutait de toutes ses oreilles; sa surprise était grande. Ainsi, sa mère connaissait Louri et elle en contait sur elle et son père beaucoup plus long qu'il n'en savait lui-même. Il ne doutait pas non plus qu'elle ne fût parfaitement au courant de ses promenades dans le bois de Chassin, enfin de l'intrigue qu'il avait ébauchée avec la fille du sorcier, comme elle appelait Louri avec dédain. Son plan lui apparaissait très clair; elle avait fait venir Emma pour le détourner de la jolie étrangère. Si elle y compte, par exemple, se disait-il. Il demeurerait irrité, mécontent d'avoir été deviné, épié peut-être, et il était encore plus furieux que tout à l'heure, ce qui n'était pas peu dire.

Après avoir visité Bayonne, en effet, après s'être attardée de façon désespérante dans ses deux églises et en la contemplation du fleuve du haut du pont qui sépare la ville du faubourg de Saint-Esprit, Emma avait eu le caprice d'aller voir la barre, c'est-à-dire

l'embouchure de l'Adour, une des plus belles et des plus étranges stations du monde, il est vrai, avec son amphithéâtre de sable fin, de monts et de forêts. Malgré les protestations de Roger, Mme d'Aigrillières, toujours persuadée que le rendez-vous à la salle d'escrime n'était qu'un prétexte, avait décidé que l'on continuerait la promenade. Au retour, énervé, vraiment malade de contrariété et d'ennui, Roger s'était retiré dans sa chambre, se disant indisposé.

XI

Le lendemain, le jeune comte n'était pas encore descendu au moment du déjeuner, lui qui d'ordinaire avait déjà fait à cette heure une promenade dans Biarritz même ou aux environs. Mme d'Aigrillières, inquiète, alla frapper à la chambre, et ce fut d'une voix passablement maussade qu'on lui répondit. Roger ne s'était pas levé, il avait un assez grand mal à la tête et des frissons lui couraient par tout le corps. Une courbature, se disait-il, sans doute un méchant tour de ce vent de la mer, très frais à l'heure du retour, la veille, et qui l'avait trouvé vêtu légèrement, car, croyant rentrer avant quatre heures, il avait négligé d'emporter son pardessus. Puis, pensait-il avec raison, en certaines circonstances, sous l'empire d'une dépression morale, d'une vive contrariété, surtout, nous sommes plus particulièrement accessibles aux influences morbides de l'extérieur.

—Tu es souffrant, mon Roger, disait calmement Mme d'Aigrillières. Qu'as-tu? mon chéri. Ennuyé? mécontent peut-être?

—Ah ça! chère maman, disait Roger, penses-tu que ton fils se mette au lit pour une contrariété, tout comme une jolie femme? Non, certes. J'ai eu froid, tout uniment, hier soir, quand nous rentrions.

—Il fallait le dire, nous aurions fait fermer la voiture.

Roger haussa les épaules.

—Quant à être contrarié, je le suis, reprit-il au bout d'un instant, et mécontent aussi. Depuis quinze jours, depuis que tes amies sont chez nous, je suis obligé d'être sans cesse à leurs trousses, de subir les importunes grâces de la mère, le pédant et niais papotage de la fille. Et comme si ce n'était pas assez d'avoir perdu, à l'heure des repas, notre charmant tête-à-tête.

—Oh! charmant!... Depuis que nous sommes ici, ou peu s'en faut, tu n'aurais guère l'air de t'en douter.

—Oui, comme si ce n'était pas assez, je dois les escorter à la promenade, au casino.

Calme-toi mon Roger, disait Madame d'Aigrillières, calme-toi. Mon Dieu! comme tu es rouge! Tes mains sont brûlantes.

—Ce n'est rien.

—Eh bien! Qu'est-ce que tu veux? ne plus les voir?

—Oh! cela... cela m'est égal, après tout. Ce n'est pas la peine de les congédier. Qu'elles n'entravent pas à tout instant ma liberté, voilà tout ce que je leur demande!

Où, pensa la comtesse, on comprend cela mon beau mignon, la liberté d'aller conter fleurette à la fille du sorcier. Entendu. Elle jugea prudent de taire ses réflexions.

—Eh bien! je ne te tourmenterai plus, rassure-toi et calme-toi surtout, mon enfant chéri.

Non, il ne fallait pas le contrarier pour l'heure. Mais ce caprice devenait, trop sérieux, et n'était pas sans l'inquiéter. Décidément, elle avait eu tort d'espérer qu'Emma lui plairait et que ce goût ferait diversion à sa passion naissante. Il faudrait trouver autre chose; la comtesse, bien femme en cela, se sentait plus d'aptitude pour la diplomatie que pour la lutte ouverte. Et cependant, jamais, non, jamais, elle ne permettrait à son fils d'épouser une inconnue, une aventurière probablement, une jeune fille sans nom, en tout cas, et qui avait pour toute famille ce vieil empirique venu on ne savait d'où,

à demi toqué, ou tout au moins si étrange qu'on l'appelait le sorcier. Mais bast! se dit soudainement Mme d'Aigrillières, je suis folle! Qui est-ce qui pense à épouser? Pas Roger, c'est clair; il a trop de bon sens. N'importe, il faudra veiller, agir peut-être. Pour le moment, elle ne pensait qu'à une chose: calmer son cher malade. Lui, de son côté, souriait maintenant. Pourvu qu'il fût libre d'aller près de Louri, que lui importaient Emma et sa mère? Il ne tarderait pas à ne plus s'apercevoir de leur présence.

La comtesse et son fils se quittèrent donc réconciliés, Roger assurant d'ailleurs que son indisposition était peu grave et qu'il serait sur pied dès le lendemain. Oui, il y serait sûrement, et bientôt ensuite au Pignadars. Que devait penser Louri? Il lui serait aisé de tout lui expliquer. Il lui avait envoyé un gracieux bonjour de la main. Mais l'avait-elle vu? Le soir, toutefois, la fièvre de Roger augmenta, et dès le lendemain, bien qu'il affirmât se trouver mieux, la comtesse envoya chercher le médecin. Celui-ci déclara qu'il n'y avait rien de grave: une simple courbature dont le jeune comte serait quitte en gardant quelques jours la chambre.

—Vous pensez, docteur, que je pourrai sortir après-demain?

—Gardez-vous-en! ces petites maladies ne sont rien à la condition de ne pas compromettre d'imprudenc. Une rechute est presque toujours sérieuse et peut amener une pleurésie, une fluxion de poitrine.

—C'est entendu, docteur, dit la comtesse, il sera prudent.

Roger, quoique assez vite remis ne put donc quitter la villa des Falaises avant huit longs jours. La jolie heure que celle où, tout rayonnant et comme renaissant à la vie et à la liberté, après cette claustration d'une semaine, il allait vers le Pignadars frapper tout droit à la porte de Louri! Qu'allait-elle dire? Avait-elle été déçue, l'autre jour quand il avait manqué de venir? Avait-elle languï durant sa longue absence? Toutes ces pensées lui faisaient

battre le coeur. Sans doute, il ne tarderait pas à apercevoir à travers les pins sa juvénile silhouette; sinon, il irait jusqu'à son chalet. Le "sorcier", puisque c'est ainsi qu'on l'appelait, quoique toujours imposant et taciturne, ne semblait pas le voir de mauvais oeil, et le jeune comte croyait même discerner, dans le grave salut qu'il lui donnait, à l'arrivée et au départ, quelque vague bienveillance. Au reste, le plus souvent, le vieil original se lézardait au soleil, dans la cour, assis parmi ses coussins brodés, à moins qu'il ne fût en une pièce reculée de la maison, dont Louri avait une fois ouvert la porte à son ami, lui montrant une cornue, des alambics, des plantes fraîches ou desséchées, et des étagères garnies de fioles et de pots, sur lesquels des étiquettes en une langue inconnue.

—Votre père est donc médecin? avait interrogé le jeune comte.

—Oui, disait la jeune fille, et sans lui je serais morte voilà trois ans déjà.

—Vous futes malade, si malade que cela? interrogea Roger, toujours curieux.

—Oui, nous habitions alors loin d'ici, en un petit village des Basses-Alpes.

—Et vous étiez là depuis?

—Mais... depuis toujours, depuis que je me souviens tout au moins.

Ces réponses n'avaient pas révélé davantage au jeune homme la mystérieuse origine de ses amis. Cependant Roger avançait à travers les pins. Alons, Ponia ne tarderait pas à lui souhaiter la bienvenue. Mais le silence le plus profond régnait dans le Pignadars, et quand il approcha de la demeure de Louri, il vit la cour déserte, la porte et tous les volets hermétiquement clos. Il demeura stupéfait. C'était la seule chose qu'il n'eût pas prévue; Louri partie! mais où? et jusque à quand? si c'était pour toujours! Pourquoi pas? Cette pensée lui causa un frisson. Oui, pourquoi pas? Que savait-elle? C'en serait donc fini de la gracieuse apparition? Il sentit combien elle lui était entrée avant dans le coeur, et qu'il était capable de tout tenter pour

retrouver sa trace. Ainsi cette jeune fille, dont il ne savait rien,—ou à peu près—sinon qu'elle était belle (encore ce mot lui semblait-il impropre et indigent et n'exprimer en aucune manière son charme), cette jeune fille était devenue nécessaire à sa joie, à sa vie même, lui semblait-il.

XII

Il revint deux jours de suite dans le Pignadars, mais la demeure de Louri était toujours close. Il ne pensa plus qu'à s'informer dans le pays. Si sorcier que l'on soit, en plein dix-neuvième siècle, on ne s'envole pas à travers les airs, et si Louri et son père étaient vraiment partis pour ne plus revenir, ils n'auraient pas manqué d'emporter leur mobilier ou tout au moins les choses précieuses qu'ils possédaient et pour cela ils auraient eu recours à des gens du pays.

—Roger, dit à table Mme d'Aigrillières à son fils, tu iras t'habiller après souper, pour nous mener au casino. Il y a grand bal ce soir et Emma compte danser jusqu'à extinction des feux.

C'était la première fois depuis dix jours, depuis l'excursion à Bayonne, que la comtesse, lui demandait d'accompagner ses amies.

—Vous n'avez pas l'air d'adorer la danse, Monsieur, interrogea, taquine, Mlle de Récurdy.

—Il y a des jours où je l'abhorre, Mademoiselle, répondit le jeune homme.

—Ah! et peut-on savoir si nous sommes ce soir un de ces jours néfastes?

—Je vous le dirai dans deux heures.

—Réponse d'augure.

—Non, mademoiselle, puisque je vous regarde sans rire.

Un peu "bébête", nous l'avons dit, Mlle Emma ne comprit qu'une chose, c'est que décidément le fils de l'amie de sa mère n'était guère aimable, et qu'elle eût mieux fait de rester à Bourges, avec ses compagnes et la fleur

masculine des bals de la ville, que de venir exposer son amour-propre aux coups de boutoir de cet enfant gâté ayant nom Roger d'Aigrillières. Elle boudait presque la pauvre enfant; et la gaité de son âge l'eût subitement abandonnée sans une jocrisserie, fort opportune de Joseph-Auguste.

Placé derrière Roger, il avait suivi, sur la physionomie de Mlle de Récurdy, l'effet des réponses aigres de son maître. En brave coeur, il attendit que le regard de la jeune invitée croisât par hasard le sien; et d'un geste mi-protecteur, mi-méprisant, il désigna Roger du bout de sa main, tendant une assiette à Emma placée en face. En même temps, il levait les yeux au ciel et soulevait ses épaules pointues. C'était si drôle, si inattendu surtout, qu'un fou rire saisit la jeune fille. Elle mit vivement sa serviette sur sa bouche, et ne sachant comment expliquer sa rougeur et le rire qui la secouait, elle feignit une quinte de toux. Mais désormais elle évita de regarder le trop pitoyable Joseph-Auguste, lequel décidément pris de zèle, s'empressait autour d'elle, comme un lourd frelon autour d'une fleur. Un peu après le souper, chacun monta dans sa chambre faire toilette pour le casino. Et trois quarts d'heure plus tard, on se retrouvait, sous le harnais de soirée, autour de la table de la salle à manger, éclairée encore.

Les deux mères avaient des toilettes riches et sérieuses, convenant à leur âge, avec un peu de coquetterie et beaucoup de distinction en plus chez Mme d'Aigrillières. Emma encore en rose, sa couleur favorite, avait échangé la batiste matinale pour du surah, savamment drapé sur sa blanche poitrine. Un fichu Louis XVI cadrant avec sa beauté, couvrait sa gorge juvénile; et, fait de roses également, un chapeau, de la bonne faiseuse, changeait en parterre fleuri sa chevelure assez insignifiante.

Roger en smoking, une blanche tubéreuse à la boutonnière, était encore plus beau cavalier qu'en costume de

jour. Sa coiffure soignée, son linge admirable, son habitude de toutes les élégances n'empêchaient pas l'ombre de l'ennui d'envelopper son front pâle et son attitude distraite.

On se dirigea vers le casino. Celui-ci a bien la plus belle situation qui se puisse rêver, et sa terrasse est célèbre dans le monde entier. Elle semble, en effet, planer sur l'Océan, et c'est pour elle, dirait-on, que le couchant garde ses plus lumineux rayons, ses caresses les plus ensorcelantes. Que de couples indifférents ont senti naître en eux une sympathie tendre et soudaine dans le prestige enveloppant de cette terrasse, inondée du regard des blanches étoiles et des flots d'harmonie d'une orchestre de premier choix, balayée par les robes frêles et précieuses des beautés cosmopolites les plus variées, qui babillent comme des oiseaux joyeux entre la valse et le flirt, sous les yeux complaisants des mères rajeunies elles-mêmes en ce cadre privilégié...

Ce soir-là, toute la belle société de Biarritz s'était donné rendez-vous au casino. A chaque instant débouchaient de quelque hôtel aux proportions de palais, ou descendaient d'une voiture de louage, devant la grille du long bâtiment blanc aux balcons dentelés, de sveltes misses, d'élégantes Russes et leurs irréprochables cavaliers. En bas du casino, et quoique le temps fût frais, de petites tables, dressées en plein air sur une deuxième terrasse, voyaient s'achever le souper de quelques couples auxquels les lampes multicolores donnaient des reflets de féerie. Bientôt remontaient les dîneurs. Roger les nommait au passage : M. le duc de Castille, Mme la marquise de Médina Coeli, Mlle Gortschakoff, lord Roberts... Dans leur ville de Bourges, Mmes de Récurdy n'avaient vu défilé pareil armorial. Elles ouvraient de grands yeux, et leur snobisme agaçait Roger.

L'orchestre, admirablement enlevé par le maestro Gradwohl, jouait une valse de Waldteufel. Roger invita Mlle de Récurdy, et le jeune couple se lança dans la grande salle de danse, aux gais

revêtements blancs et or, sur le parquet miroitant où se glissaient déjà quelques danseurs. Emma dansait bien, quoique un peu massive, mais Roger n'aimait pas la danse, il ne comprenait pas, disait-il, le plaisir stupide et barbare qu'on éprouve à prendre entre ses bras, et sans savoir pourquoi, un monsieur ou une dame qu'on n'aime ni ne connaît, et à tourner avec, quitte à ne plus se connaître cinq minutes après.

—Je trouve cela d'une inconvenance impardonnable, puisqu'elle n'a pas même l'excuse du naturel, disait-il.

On riait de son sophisme, et les jeunes personnes s'en indignaient. Une heure tout entière le jeune homme eut la patience filiale de figurer parmi les poupées mondaines dont la frivolité l'écoeurait, malgré son âge; il fit danser plusieurs fois Mlle de Récurdy.

Il n'avait d'autre désir pour le moment que d'échapper à l'atmosphère lourde du bal, de se rafraîchir l'âme dans la calme beauté lunaire de cette nuit de mai. Il s'accouda un instant à la terrasse : le doux clapotement de la mer; à droite, le phare Saint-Martin, oeil mobile, en une inquiétude toute pareille, lui sembla-t-il, à celle de son cœur. C'était par là, vers le Nord, qu'était le bois de Chassin; dès demain, il tâcherait d'apprendre le nom du propriétaire du vieux chalet habité par Louri, et saurait si ses locataires étaient partis de façon définitive. Mais fou que je suis, se dit-il; peut-être le médecin et sa fille sont-ils allés faire une excursion, tout simplement, et sont-ils de retour à l'heure qu'il est. Pourquoi pas? Puis n'en pouvant plus, las à crier de cette corvée mondaine que sa pensée, dès longtemps à Chassin, rendait intolérable, il s'esquiva subitement, et sans crier gare. Dix minutes plus tard, il était de retour aux Falaises.

—Joseph!

—Monsieur! Ah! Monsieur a quitté le bal? Monsieur le duc n'est pas souffrant?

—Non; selle mon cheval tout de suite.

—Monsieur va y monter à cette heure ?

—Tu le vois bien, pas d'observation. Allons va !

—Oui, Monsieur le duc ! Mais... Monsieur s'ennuyait donc là-bas ?

—Veux-tu bien !...

Déjà Roger se fâchait, et le bon Joseph-Auguste s'empressait vers l'écurie. Il remit sa tête hors de son domaine naturel :

—M'sieur !

—Quoi encore ?

—Elle danse donc pas bien ?

—Qui, elle ?

—Mais, pardi la demoiselle à la marquise Emma.

—Ma parole, je vais te tirer les oreilles si tu continues.

Joseph vit que c'était sérieux. Il revint un instant après, grave comme un pope, et faisant avancer le cheval sellé et bridé. C'était au tour de Roger d'être embarrassé. Il cherchait un biais, comme on dit.

—Ah ! dis donc, mon bon Joseph ?

—Mon duc ?

—Je ne suis pas ton duc, dis seulement monsieur.

—M'sieur !

—Hum ! hum !... si... si quelqu'un... ma mère par exemple, ne te questionne pas à mon retour... heu... inutile de raconter que je suis ressorti à cheval.

Le bon Joerisse prit un air important.

—Ah ! oui, Monsieur le duc... Monsieur. Mais si elle me questionne ?...

—Eh ! bien, tu diras que j'avais la migraine et que je me suis couché.

—Bien, M'sieur.

Et dès que Roger se fut éloigné : Ces maîtres d'aujourd'hui, c'est presque aussi menteurs que des domestiques ! Se consolant par le mépris, Joseph rentra dans l'antichambre où, en attendant ces dames, il reprit son somme interrompu.

XIII

Le lendemain personne ne descendit pour le premier déjeuner. Mme de Ré-

curdy prétextait une névralgie, et Mme d'Aigrillières reprit à cette occasion l'habitude ancienne, qu'elle avait avant l'arrivée de son amie, de déjeuner dans son lit, au petit jour. Malgré cette apparence d'éloignement entre les hôtes de la villa, il y eut plusieurs conciliabules secrets d'une chambre à l'autre et même de chambre à antichambre.

—Ma chère Alice, commença la comtesse en se glissant dans la chambre de son amie, dès qu'Emma fut descendue, je tiens à te parler, sérieusement et franchement.

—Qu'y a-t-il ? Et pourquoi ces préliminaires solennels entre nous, les vieilles amies, les inséparables du couvent.

—Bien, je prendrai donc le taureau par les cornes. Ici, le taureau représente le mariage, métaphore un peu exagérée, car le mariage n'est pas toujours si effrayant. Ainsi...

—Ainsi ?

Brusquement, la comtesse décida.

—Que dirais-tu d'une union entre nos enfants ?

—Mais... je ne demanderais pas mieux, si du moins nos enfants se plaisent.

—Ah ! oui, voilà le grand point,

—Et jusqu'à présent, mais... Roger ne pêche pas de... d'amabilité avec Emma.

—Je le vois. J'en suis consternée.

—Qu'y faire ?

—Persister. Ta fille est assez belle pour plaire à mon bébé gâté. Elle est assez accomplie pour que je désire de tout mon cœur, étant moi-même ta sœur par affection, qu'elle devienne la compagne de mon fils et ma propre fille.

—En attendant, ton bébé gâté, comme tu l'appelles, nous a fait une jolie fugue, hier soir. Vrai ! C'était même de l'impolitesse.

—J'en ai rougi.

—Je le sais. Pourtant comment pouvons-nous, devant cette attitude, nous immobiliser ici ? Ce n'est ni digne, ni... agréable.

—Calme-toi, Alice. Je vais parler à Roger, et je saurai ce qu'il y a là-des-

sous. Emma est de celles qu'on admire et non de celles qui font fuir.

—Je le pense!

—Tu en es sûre, et moi aussi. Donc, si le cher capricieux manifeste dans le sens de la retraite, c'est qu'il y a eu un malentendu ou... une diversion. Rien de grave, en tout cas.

—Chère et excellente amie! Ce que tu me dis me fait à la fois plaisir et peine. Je vais me prêter à ton essai puisque tu crois pouvoir modifier l'humeur peu encourageante de Roger. Mais cependant, si celle-ci devait persister, je dois te dire que j'abrègerais mon séjour à Biarritz.

—Espère!

Les deux amies s'embrassèrent cordialement et élaborèrent leurs plans de conspiration maternelle. Pendant ce temps, Roger, qui s'était levé un peu tard, après une nuit agitée: rêves où passaient des quartiers de lune chevauchant sur des pins et jouant des mazurkas de Chopin à des milliers d'étoiles qui avaient le visage de Louris; Roger, disons-nous, un peu inquiet de son escapade de la veille, avait rejoint Joseph, qui s'agitait, un plumeau complètement chaude en main.

—Joseph!

—Monsieur le duc!... Monsieur!

—Est-ce que ma mère t'a demandé si j'étais rentré hier au soir?

Joseph prit un air grave de diplomate.

—Oui, Monsieur.

—Que lui as-tu dit.

—Oh! Monsieur, on n'est pas un imbécile! J'ai dit à Mme la princesse que vous étiez rentré depuis neuf heures.

—Neuf heures! Mais, nigaud, à neuf heures, nous partions d'ici, elle, moi et les deux dames de Récurdy.

—C'est bien plus fort comme ça, Monsieur, croyez-moi.

—Enfin, que lui as-tu dit?

—Que Monsieur avait eu la migraine pour s'avoir trop promené dans le Pignadars.

—Mais, animal, tu n'avais pas à lui parler de Pignadars.

—Monsieur peut être tranquille. Je sais garder les secrets. C'était bien plus mieux avec cette explication. Madame a bien compris que je lui contais une blague.

—Idiot, va, murmura Roger.

—Autrement, Monsieur n'a pas fait de mauvaise rencontre?

—Mais non.

Joseph reprit sa figure à la Talleyrand.

—Ah! je croyais...

—Pourquoi croyais-tu?

—Parce que le bouquet de Monsieur a été arraché.

XIV

Partagée entre son émotion devant le lyrisme amoureux de son fils et sa crainte grandissante, la comtesse, maintenant, pleurait en silence. Roger ne put voir ces larmes, qu'il causait. Penché vers sa mère, il prit sa tête blanche et la couvrit de baisers pressés et fougueux. Il pleurait aussi maintenant; sur sa barbe d'or, en ses grands yeux bleus si sincères, des larmes, qu'il ne songeait pas à essuyer, mettaient des luisants de pluie d'été. Ces deux êtres excellents avaient jusqu'alors vécu l'un pour l'autre. Rien de profond n'avait menacé leur union, altéré leur entente. Maintenant c'était le brisement imprévu, irrémédiable.

Roger aimait vraiment. C'était indiscutable. Eût-il parlé en des termes d'une simple passionnette? Le désir peut vivre sans l'estime. Il meurt comme il est venu soudainement, et sans laisser de traces. Mais l'illusion des sens, ajoutant à son ivresse troublante, l'amitié, la confiance; l'amour, doublé de l'affection protectrice et apitoyée, celui-là est bien fort—et bien rare. Ni fierté, ni respect filial, si empreints de tendresse soient-ils, n'en peuvent avoir raison facilement. Mme d'Aigrillières se disait cela avec inquiétude.

—Mère, mère, continuait le jeune homme, que nous importent le monde

et ses préjugés? Le monde est faux et inconstant. Je me sens incapable de trouver le bonheur en lui. Et que désires-tu, si ce n'est de me voir heureux, dis? D'ailleurs, je suis d'une époque toute différente de la tienne. Nos aspirations comme nos jugements, s'en ressentent, c'est fatal.

Tu as vu l'ère de joie factice du second empire. Cette brillante façade—car ce ne fut qu'une façade—t'a caché toutes les vérités de la vie. La nature nous a ressaisis, nous, les nouveaux venus dans la douleur. Nous avons vu la vanité des guerres, l'hypocrisie des vieilles idoles aux pieds d'argile de nos civilisations incomplètes, nous avons été remués par les grandes pitiés, révoltés par les injustices séculaires et les oppressions injustifiées... Nous voulons aimer, aimer et vivre! Et dans notre désir d'un monde meilleur et plus heureux, le grand mot qui doit tout régir est celui-ci: Amour! Amour! bonté!... comprends-tu, maman, ce que serait la terre si c'étaient là les deux grands mobiles des hommes! Bonté! amour!... les dernières choses auxquelles on pense dans la course à l'argent et à la domination, qui rend l'humanité laide et mélancolique... Est-ce donc Dieu, ton Dieu et le mien, mère, qui veut ces unions sans amour, ces marchés atroces qu'on désigne sous le nom de mariages?

—Roger, ne blasphème pas.

—Je ne blasphème pas, maman. Au contraire, je veux glorifier Dieu dans son oeuvre. Ne peux-tu croire, mère chérie, que c'est par sa volonté qu'une jeune fille angélique s'est trouvée sur ma route pour troubler mes yeux, pour fixer mon rêve?...

—Tous les jeunes fous, en train de faire des sottises, ont de semblables raisonnements!...

—Mais enfin, que lui reproches-tu à cette délicieuse enfant?

—Tout et rien.

—C'est trop et trop peu; précise.

—Je te l'ai dit: son nom, ou plutôt son absence de nom, de fortune, de situation sociale. Ce sont des déclassés,

peut-être pis...

—Oh! je répons de leur honneur!

—Tu as tort d'en répondre.

—J'ai raison. Le vieux médecin est peut-être un héros... je mourrais plutôt que de le croire un malhonnête homme, un coquin!

—Les grands coquins ont parfois des mines de héros. Ce mystère...

—Non, cet homme a des accents qui ne trompent pas. Sa vie est exemplaire, d'ailleurs, toute au bien, au renoncement, à la charité. Ah! en voilà un qui, avec la petite fée voltigeant autour de lui, peut bien prendre pour devise ce mot dont on a méconnu le sens, et que je souhaitais tout à l'heure au monde pour règle: la bonté! Moi, quand je m'approche de l'humble toit où chante ma petite amie, je me sens comme imprégné d'une atmosphère de bien, le bien initial, celui que la décadence humaine n'aurait pas encore gâté, perverti, défiguré; le bien émanant directement du grand tout, où il rayonnait avec les autres forces.

—Mais enfin, Roger, dit Mme d'Aigrillières en retrouvant tout son calme, raisonnons un peu, je te prie. Laissons de côté toutes ces considérations très belles, j'en conviens, très philosophiques, auxquelles tu te livres à propos de tes amis, et qui n'ont, je crois, pas grand'chose à faire dans le sujet qui nous occupe. Arrivons à la réalité des faits. Comment, voyons, comment, dis-le moi, se nomme la jeune fille que tu aimes?

Roger ne répondit pas.

—Louri! me diras-tu, Louri, c'est fort bien, mais ensuite?... Alors, comme cela, tu prétends donner ton nom, un nom qui appartient à la meilleure, à la plus authentique noblesse de France, tu prétends le donner, ce nom, à la première venue, qui ne s'appelle même pas Dupont ou Dubois ou Durand, comme telle petite ouvrière qui, elle du moins, a un nom, pour si vulgaire qu'il soit, un nom honorable peut-être, quoique roturier; c'est fou, insensé, tu le comprends bien! Tu n'es qu'un enfant, qu'un grand enfant,

mon pauvre Roger, ajouta la comtesse en prenant dans ses deux mains le front de son fils; mais tu réfléchiras, tu ne seras pas la dupe de cette grisurie de jeunesse qui te monte au cerveau, comme un vin trop fort, et te fait perdre la raison.

—Ma mère, je saurai! et avant longtemps; quand je saurai, soyez sans crainte, je sais ce que je dois à l'honneur. Mais je suis sans inquiétude, je répond de mes amis. D'ailleurs, si Lourri ne pouvait être mienne, sachez-le, j'en mourrais.

—Cruel! cruel enfant! s'écria la comtesse. Et ta mère? qu'en fais-tu, de ta mère? tu n'y songes même pas.

Roger, les sourcils violemment froncés, ne dit rien, et ce silence, plus que de dures paroles, brisa le coeur de la mère et lui montra jusqu'à quel point elle était oubliée. Cependant le jeune comte réfléchissait. Malgré l'exaltation de son amour, il ne pouvait se dissimuler qu'il y avait une part de raison dans ce que sa mère lui disait. Jusqu'alors, il s'était laissé aller à la douceur d'aimer sans trop penser à autre chose, et surtout sans s'inquiéter de l'avenir.

Il avait trouvé Lourri belle et vibrant aux mêmes enthousiasmes que lui-même, il avait subi l'ascendant de celui qu'on appelait le sorcier, l'admirant autant pour sa réelle bonté que pour tout ce qu'il devinait en lui de grand et de beau; et ce mystère dans lequel ils s'enveloppaient l'un et l'autre était un charme, un attrait de plus.

Il n'avait point encore certes songé au mariage, mais maintenant que la comtesse avait, avec quelque maladresse, d'ailleurs, orienté son esprit vers cette voie, non seulement il en ressentait le désir, mais il lui apparaissait clairement qu'épouser la jeune fille, unir pour toujours, non seulement leurs coeurs, mais leurs deux existences était la conclusion logique, inéluçable d'un amour aussi profond et aussi pur que celui qu'il ressentait, où la tendresse et l'estime avaient une large part, et que son seul but, sa seule

aspiration serait telle désormais. Oui, mais il fallait bien, en effet, pour épouser Lourri, commencer par savoir son nom, celui de son père, qui ils étaient l'un et l'autre, et d'où ils venaient.

Eh bien il saurait et, quelques difficultés matérielles qu'il pût rencontrer et si longtemps qu'il fallût pour cela, il en viendrait à bout; et pourvu que rien n'entachât l'honneur de ses amis, —or, cela, il le tenait pour impossible— il épouserait celle qu'il aimait, quelque humble que fût sa position sociale.

—Roger, reprit tout à coup la comtesse, résolue à frapper un grand coup, et jugeant au silence du jeune homme qu'il était fort ébranlé, Roger, nous allons quitter Biarritz. Je ne puis d'ailleurs y demeurer davantage, ma santé y subit de trop graves atteintes.

—Malade, tu serais malade, mère chérie! s'écria Roger, tout à coup anxieux, et s'apercevant pour la première fois de l'altération des traits de la comtesse. Et tu n'en as rien dit?

—A quoi bon? dit Mme d'Aigrillières, avec amertume. M'aurais-tu entendue seulement? Les souffrances d'une vieille mère, est-ce que cela existe pour un amoureux aussi fervent?

—Mère, mère chérie, je te jure...

—Laissons cela; oui, je ne me sens pas bien; des malaises, une surexcitation, des troubles de l'estomac, enfin un état général mauvais, et qui ne peut qu'aller en empirant. Je pars donc et... tu me suis, dit-elle avec fermeté.

Roger baissa la tête. Que faire? La résolution de la comtesse était inébranlable, il le devinait. La laisser partir seule, demeurer? Non, de cet acte de révolte, il n'était point capable; puis quelle peine affreuse il lui causerait! et cette maladie dont elle se plaignait! Elle était bien changée, en effet, depuis quelques jours.

—Et nous allons? interrogea-t-il d'un ton morne.

—Ah! tu consens, s'écria la mère triomphante. Pardonne; cher, cher Roger. Je sais bien que personne au monde, non, pas même la fée des pins, ne changera ton coeur si bon, et que tu

seras toujours le meilleur, le plus aimant des fils.

—Et nous allons?

—Mais à Paris. Tu ne veux pas, je suppose, rompre définitivement.

—A Paris? Quoi faire? Traîner mon ennui et mon dégoût parmi les gloires des salons et les demoiselles à marier, étalées, comme à l'encan, sur les banquettes. Si tu comptes que j'oubierai. Non, je te préviens, de près ou de loin je vais faire tout ce qui est possible au monde pour connaître ceux que j'aime, et, dans un an, comme dans deux, comme dans dix, je serai prêt, ainsi qu'aujourd'hui à épouser la délicieuse fille du Pignadars.

—Bon, bon, dit la comtesse, conciliante et tout bas, ravie d'avoir vaincu les résistances de son fils. Eloignons-nous d'abord, mettons quelques longueurs de rails entre le jeune comte et sa jolie sorcière. Nous verrons bien dans quelques mois ce qui restera de cette toquade.

Et toute rassérénée, elle se dirigea vers le rez-de-chaussée pour donner des ordres en vue du prompt départ, tandis que Roger vivement prenait la route de Chassin. Joseph, encore à l'antichambre, époussetait avec rage et soupirait sur le départ de ses maîtres; les ingrats! ils n'avaient même pas parlé de lui. L'emmèneraient-ils seulement à Paris?

XV

Il était dix heures du matin. Un pâle soleil blanchissait les côtes et alanguissait l'horizon. Roger marchait, tête basse, une ombre triste sur le visage. Bon Dieu! qu'il était donc pénible d'aller annoncer ce départ à la petite amie qui chantait sans doute là-bas, dans sa solitude embaumée des pins! Comment lui expliquer? Ne devinerait-elle pas, en ce voyage, une manoeuvre maternelle pour séparer d'elle Roger? Qui sait? Pis encore: l'abandon de son ami!

A cette pensée, le jeune homme de-

meurait perplexe. Cependant la vérité a des accents qui ne trompent pas; il saurait calmer les craintes de sa petite amie, il lui communiquerait son courage et son espoir. La joie du revoir, la félicité de la réunion future, à jamais alors, ne serait que plus intense. Ce serait le ciel, le retour! Il hâta le pas. Il lui semblait maintenant qu'il n'arriverait jamais. Comme il approchait de la maison, la silhouette de Louri lui apparut au travers des aiguilles vertes des pins. Elle était assise à terre, sur le sable fin, parmi les herbes légères qui font une si étrange et si exquise dentelle à ces bois sévères, de sa main fluette, elle remuait le sable fluide et blanc qui coulait comme de l'eau entre ses doigts minces. Son autre main, inerte, pendait à ses côtés. Elle baissait la tête, comme en une songerie profonde et sans joie. Roger s'arrêta pour la mieux regarder; comme elle était jolie ainsi, dans l'abandon de sa pose naïve! Comme elle dévoilait aux yeux charmés de son ami le contraste de son âme frêle d'enfant solitaire et sensible et de sa robustesse de plante saine librement développée!...

Mignon... la Mignon de Goethe... c'était tout à fait ainsi que Roger se l'était représentée, brune et triste, mélange d'enfantillage et de maturité précoce due au malheur, de grâce sauvage et de pudeur angélique... Tout à coup, il vit deux perles, deux larmes couler des paupières dorées que la jeune fille tenait mi-closes, tomber sur la laine blanche de sa robe quasi monacale.

—Louri! cria-t-il.

Elle fut surprise. Vivement, elle se leva, passa la main sur ses yeux, et, se jetant au-devant de son ami:

—Quoi! vous étiez là?...

—Oui... et je vous ai vu pleurer! amie! Pourquoi donc ces larmes?... Hélas! hélas!... avez-vous déjà du chagrin?

Louri tressaillit.

—Pourquoi me dites-vous "déjà", Roger!...

—Je ne sais pas...

—Comment vous ne savez pas?

—Non, je vous jure! Je ne sais pas: je pleure sous une impression vague, mais qui me remplit depuis hier le coeur d'une immense mélancolie, d'une peur, d'une attente...

—C'est étrange!

—J'ai déjà ressenti cette impression une fois.

—Quand?

—Oh! ce serait toute une histoire à vous conter. Mon père avait reçu une mauvaise nouvelle: j'étais encore au couvent. Je ne savais rien. Eh bien! j'eus, ainsi que ce matin, un malaise atroce, inexplicable. Mes larmes coulaient malgré moi!... Je sentais le malheur, absolument comme un chien qui hurle à la mort...

Louri s'arrêta, toute à ses souvenirs.

—Alors? fit Roger.

—Alors, le lendemain même, je vis arriver mon père, pâle et changé, avec ce léger égarement, cette sorte d'absence que vous lui voyez parfois. Il m'embrassa convulsivement, longtemps. Pauvre Louri, pauvre Louri, pauvre enfant, un grand malheur pour la patrie, disait-il... Et il vous eût fait pitié avec son grand corps de géant, ses bons yeux de vieux soldat, que des pleurs noyaient comme ceux d'une femme.

—Qu'avait-il appris?

—Je vous l'ai dit: j'ignore tout. Mais ce qui est certain, c'est qu'il avait été frappé dans un de ses sentiments les plus chers.

—Louri, c'est vrai! vous avez, vous aussi, comme lui, une sorte de double vue, un sixième sens qui touche au surnaturel! Louri, ma Louri, une peine vous attend, soyez brave!

Elle bondit.

—Ah! vous partez!... fit-elle, le visage exsangue soudain, la voix rauque et le regard fixe.

Roger ne répondit pas.

—Vous partez, reprit-elle égarée... Je, l'ai rêvé cette nuit, je vous ai vu passer triste et poursuivi par une femme méchante qui me regardait avec un air menaçant.

—Taisez-vous, Louri, vous me faites mal. Oui, je pars, mais pour peu de temps. Je reviendrai, je reviendrai; ou plutôt mon corps seul s'éloigne de vous, mon âme reste. Elle va flotter parmi les pins, autour de vos concerts solitaires; vous l'entendrez, Louri! Elle vous parlera de patience et d'espoir.

Louri pleurait silencieusement. Ce silence navrait son ami, plus que ne l'eussent fait de virulents reproches. Il prit les petites mains, qui se tenaient croisées, sur le tablier de la fillette tombée à terre, ces petites mains crispées qui disaient, comme les yeux brouillés, la désespérance, la révolte...

—Louri, ma Louri, ma petite amie adorée! pourquoi ne pas me croire? Je reviendrai. J'accourrai vous chercher dans le nid mystérieux qui vit éclore notre bonne tendresse. Vous serez la compagne de toute ma vie, ma femme! Oh ma mie que nous serons heureux! Nous aurons, nous aussi, un chalet discret, sous les arbres verts, nous cachons notre bonheur et nos chansons. Nous irons demander à la mer, aux montagnes, aux forêts leurs hymnes et leurs épithalames. Nous fuirons les hommes et le monde. Le monde! Je le hais. Je n'aime que vous, Louri. Vous seule m'êtes bonne, chère et délicieuse, parce que vous êtes vraie; et puis aussi, Louri... parce que vous êtes, vous, une adorable petite créature sortie des mains de Dieu pour aimer et chanter.

—Ah! je ne chanterai plus, maintenant, fit l'enfant redoublant ses sanglots.

—Si, si, vous chanterez, je le veux, il le faut. Moi aussi, j'en vais être malheureux, loin de mon amie, loin de mes plus grandes félicités. Et votre petite âme viendra aussi flotter autour de moi, dans mon exil, dans sa misère morale... Vous voudrez bien, dites! puisque vous êtes un peu sorcière aussi, comme votre père?

—Ah! que puis-je, puisque vous me quittez?

—Vous pouvez me rendre moins malheureux, en étant courageuse et confiante...

—Confiante! Puis-je l'être? La méchante femme de mon rêve vous éloignera plus encore!

—Louri, Louri, ne dites pas cela. C'est vrai, il y a une femme dans ce projet qui nous désole.

—Ah! je savais bien.

—Oui, mais pas une femme méchante comme vous l'imaginez, folle petite tête! Une bonne et sainte femme, qui m'aime et vous aimera un jour.

—Alors, pourquoi nous fait-elle souffrir, en attendant?

—Pourquoi, pourquoi... Ce serait trop long et surtout trop malaisé à vous faire comprendre. Elle m'aime, vous dis-je; et elle est bonne et sainte.

—C'est votre mère?

—Oui, ma mère.

—Elle est fière, elle aura honte de moi. Nous sommes pauvres, étrangers, délaissés!...

—Vous serez sa fille, elle vous aimera; laissez faire le temps, laissez-moi faire. Je l'aime, Louri, je l'aime et la vénère; vous comprenez cela, vous petit ange gardien du vieux sorcier!... Eh bien, si je heurtais de front ses sentiments, ses préjugés, je la tuerais, je la désespérerais tout au moins! Je suis sa vie; mais son orgueil, elle l'a reçu avant la vie, avec le sang même d'une race aveuglée sur le mérite humain par des siècles d'oppression et d'ignorance. Laissez-moi refaire sa pensée à la chaleur de ma tendresse pour elle, de ma passion pour vous, ma petite Louri!

Louri séchait ses yeux naïfs et tendres. Ses mains s'amollissaient dans celles de son ami. Elle était faite pour la confiance. Pourquoi donc aurait-elle douté de cette voix chaude et sincère qui parlait si bien d'espérer? Ah! que l'avenir était beau, au contraire, avec un coeur comme ce généreux coeur d'ami, pour s'y abriter des tempêtes, avec deux yeux comme les yeux de Roger pour y plonger ses yeux, toujours! Elle reprit sa gaieté d'oiseau des heures ensoleillées:

—Roger, fit-elle, en se dégageant en

un de ces mouvements brusques qui lui étaient familiers, il faut nous fiancer, voulez-vous?

—Nous fiancer? où?

—Ici. Quel beau temple pour y prononcer des paroles sacrées!

—Je veux bien.

—Et je veux une bague de vous, comme cela se fait, Roger; vous entendez?

—Vous l'aurez, ma chérie.

—Oh! pas une bague en métal, une vulgaire bague de bijoutier. Non, une bague du bon Dieu, aussi, mais qui ait une âme, une bague de fleurs.

—Qui ait votre âme, mon amie.

—Oui, qui ait mon coeur, avec du soleil et des larmes, et qu'un contact brutal ferme et que le froid tue; le froid pour moi serait votre oubli, Roger.

—Ce sera toujours l'été, ma chérie. Laissez fleurir votre coeur et gardez-le moi tout frais, tout fleuri! Mais la bague, votre fameuse bague, de quoi la ferez-vous? le Pignadars est encore pauvre.

—Le Pignadars? me refuser un lien pour me garder celui que j'aime? Oh! vous le jugez mal! Tenez, voyez donc cette rose bruyère, elle est pâle ainsi que mon visage, depuis hier, mais elle est droite et ferme en sa fragilité comme l'espérance que vous m'avez communiquée, Roger; elle a aussi au coeur une perle humide... une larme qu'elle a versée en me voyant pleurer! C'est elle, c'est de son corps souple, de sa tête alanguie que vous allez enlacer le doigt de votre fiancée!

—De ma femme!

—Oh! Roger! oh! mon ami!

L'émotion terrassa les deux pauvres enfants. Ils se prirent en une étreinte fraternelle et silencieuse. La tête de Louri s'abandonnait sur l'épaule de son fiancé. Elle eut souhaité mourir ainsi, car sa confiance n'empêchait pas une crainte mortellement triste de serrer son coeur. Elle fermait ses yeux aux paupières lasses, aux cils mouillés, et de sa bouche entr'ouverte montait à Roger un souffle faible comme si c'eût été le dernier de la robuste fillette. Ro-

ger aussi se sentait mourir de douleur. Jamais il n'avait tant aimé cette enfant chaste et passionnée. Il se croyait plus qu'un homme, presque un dieu, en serrant dans ses bras, comme un dépôt sacré, la jeune fille abandonnée dans sa douleur. Il éleva ses yeux vers la voûte bleue aux nuages d'argent, où tous, croyants ou sceptiques, nous cherchons la force et l'appui quand notre âme déborde d'une émotion trop violente, peine ou joie.

Dès le lendemain matin, Roger vint retrouver son amie ; il voulait la voir, encore s'enivrer de cette joie le plus possible, maintenant que la séparation était tout proche avec ses navrantes tristesses. Il voulait aussi s'entendre avec elle sur les moyens à prendre pour arriver le plus promptement possible au but ardemment souhaité, à la réunion définitive, lui demander tout ce qu'elle savait d'elle-même et de son père. Ce qu'elle savait était peu de chose, sans doute, elle ne lui avait presque rien appris, elle, si confiante, et qui avait plaisir à lui faire connaître ses plus intimes pensées.

XVI

Ce n'était pas sans appréhension que le jeune comte songeait à ce nouvel entretien. Ne verrait-elle pas dans ses questions une intention blessante ? Ne soupçonnerait-elle pas chez son ami des préoccupations de rang, de fortune, de convenances, choses étrangères à leur amour. Mais Louri, avec une pénétration et un tact qu'on eût été loin d'attendre d'une jeune fille sans expérience, élevée dans la solitude, alla au devant de ses craintes.

Je comprends, dit-elle à Roger, dès les premiers mots, vous ne pouvez, n'est-il pas vrai ? épouser Mademoiselle Louri tout court ? Il y a des... comment appelez-vous cela ?... des préliminaires...

—Oui, chère amie, des formalités,

pour employer le barbare langage des lois.

—Quand j'étais au couvent, en effet, reprit-elle, une des anciennes élèves se maria, j'entendis parler de consentement des parents, de publications... que sais-je encore. Donc la première chose à faire c'est de savoir qui je suis, qui est mon père.

— Pour moi, personnellement, ma Louri, peu m'importe, vous êtes vous, cela me suffit et je n'en voudrais pas connaître davantage.

—Oui, mais vos lois françaises, j'en suis sûre, sont plus exigeantes, reprit Louri, en souriant.

Elle lui dit le peu qu'elle savait : son séjour de plusieurs années à Génost, ce village perdu en vallée montagnaise des Basses-Alpes, son père exerçant alors déjà la médecine et jouissait dans la contrée, plus encore qu'ici, d'une grande réputation ; puis son enfance, son éducation chez les soeurs de Saint-Joseph. Vraiment elle ne portait d'autre nom que celui de Louri. Au père, elle n'en connaissait aucun ; on le nommait, dans les Basses-Alpes, le médecin, comme ici le sorcier, et quant à Marsa, la servante qui sans doute était de leur nationalité, elle appelait son maître du mot qui, en leur langue, signifie : "Votre Seigneurie".

Le père n'était pas riche sans doute, cependant il devait avoir des ressources suffisantes pour vivre, ainsi que sa fille, selon leurs goûts modestes, puisqu'il n'acceptait d'argent d'aucun de ses malades, pas plus des riches que des pauvres.

Elle lui parlait aussi du singulier costume qu'elle portait, qu'elle avait brodé elle-même et que, pour obéir à son père, elle faisait toujours faire d'après le même modèle. Il ne lui eût pas permis d'en changer la forme. Une fois, en effet que, sans penser à mal, elle lui avait demandé s'il ne lui serait pas permis un jour de quitter sa robe de bure blanche pour se vêtir comme les autres jeunes filles :

—Tes aïeules la portèrent, cette robe, lui avait-il répondu, sévèrement.

Celui qui méprise le costume des ancêtres n'aime point sa patrie, il a le cœur lâche, l'âme vile. Si tu ne veux m'attrister, Louri, garde-toi de me renouveler une telle demande.

Roger, à son tour, lui communiquait ses réflexions. Ces broderies aux dessins toujours les mêmes, qui ornaient les coussins et les étoffes drapées, ces vieilles soies, ces tapis, ces armes damasquinées, enfin cette guzla, dont elle jouait, tout cela avait un confus cachet d'Orient. Oui, mais c'est un mot bien vague... l'Orient... et cette remarque de Roger, quoique juste, ne leur apprenait pas grand'chose.

Quant à la langue étrangère, Roger s'en faisait dire des mots, des phrases entières, mais il n'y trouvait aucune analogie avec l'anglais ou l'allemand, les deux seules qu'il connût.

Le père, lui, savait tout, et pouvait tout dire. Il avait semblé, il est vrai, ne pas vouloir entendre les questions indirectes que sa fille s'était aventurée à lui faire dans ces derniers mois. Mais maintenant, elle préciserait, elle lui dirait qu'une vaine curiosité ne la poussait point, que son bonheur, sa vie tout entière étaient en jeu; lui qui l'aimait ne refuserait pas de répondre. Il faudrait parler du jeune comte, il faudrait que Louri avouât son amour. Mais comment, comment oser?

—Je ne saurais vous dire, mon ami, ce que j'éprouve devant mon père. C'est une sorte de respect, de crainte, je dirais presque de crainte religieuse qui ne va pas sans quelque vague souffrance. Je pressens en lui—mais la ferveur de ma tendresse m'égare sans doute—quelque chose de plus grand, de plus fort que chez le commun des hommes; il me semble, à moi, n'être point fait à leur mesure, les surpasser tous; et malgré moi, je sens alors le désir de lui cacher, de lui dérober ma propre faiblesse. Je l'admire plus qu'il ne me console, et je ne sens pas en lui, malgré sa tendresse, dont il m'a tant donné de preuves, une véritable protection. En outre, il n'est presque pas d'idées qui nous soient commune;

depuis quelques mois surtout, il paraît s'éloigner davantage de moi, s'enfoncer plus profondément en un rêve que j'ignore sur lequel il ne m'ouvrit jamais la moindre échappée. Et malgré cela je l'aime tant! sa plus légère désapprobation m'inquiète! son blâme me rendrait si malheureuse! Combien il va m'être difficile de parler! N'importe, cher Roger, j'aurai tous les courages.

Ils demeurèrent donc convenus que la jeune fille saisirait la première occasion favorable pour sa démarche et qu'elle en écrirait aussitôt à son ami l'issue heureuse ou défavorable. On s'entendrait ensuite sur ce qui resterait à faire.

Le lendemain, la comtesse et son fils quittaient Biarritz par le rapide de 10 heures 50. En passant le long des bois de la Nègresse, Roger mit la tête à la portière. A la lisière, une silhouette blanche se dressait sur le fond sombre des pins. Il ne douta pas: c'était Louri. De son mouchoir éploré, elle faisait de grands gestes d'adieu. A peine eut-il le temps d'y répondre.

Le train s'engageait avec fracas dans une profonde tranchée, où l'on ne voyait que la succession confuse des moellons revêtant les talus élevés, puis filait rapidement à travers la plaine.

C'était fini maintenant. Là-bas, dans le soleil méridional de cette plage dorée, parmi les saines et vivifiantes senteurs de la mer et des pins, c'avait été l'amour pur et sain comme la naïve enfant qui le lui inspirait, comme cette nature forte et grandiose. Finies —et jusques à quand?—la joie entière, la bonne ivresse du cœur, qu'il avait goûtées durant ces mois inoubliables, enfuis avec une rapidité de rêve. Au loin, Paris, sous le triste ciel du Nord, avec son agitation vaine et dont il était las d'avance, avec son atmosphère saturée, lui semblait-il, d'orgueil et de fausseté, son monde aux idées étroites, aux préjugés mesquins, et l'ennui, la tristesse morne qui l'accablerait loin de la belle chanson d'amour vécus dans le Pignadars.

XVII

—Enfin, ça y est! Nous y sommes, nous y sommes! s'écriait le spirituel Joseph-Auguste, en se laissant tomber avec satisfaction sur la banquette de l'antichambre. N'importe, j'ai eu une belle peur qu'on ne m'amenât pas et c'eût été dommage, Paris! que ça doit être beau, Paris! Dire que j'en avais une envie, oh! mais une envie d'y venir.

Puis passant au salon, il demeura le plumeau immobile, comme enchanté, à la main.

—Mâtin, c'est-il chic, ici! bien plus qu'à la villa des Falaises! dix fois plus chic! Madame la comtesse, dès hier soir, a donné des ordres pour nettoyer, épousseter, sortir les plantes de la serre. N'empêche toujours que Monsieur le comte n'a pas encore repris sa figure des dimanches; il a un grain, vrai! se toquer d'une fille qui vit dans les bois, une sans-le-sou, je suppose: Madame la comtesse a raison. Ce n'est certes pas Joseph... oh! non! et il n'est pas comte! Mais ces gens de la haute! Sans vanterie, nous sommes plus intelligents qu'eux.

Mme d'Aigrillières, comme l'avait deviné le bon Joseph, se disposait à recevoir. Elle voulait essayer par tous les moyens possibles de distraire Roger de ses pensées d'amour, et il ne lui en paraissait pas de meilleur que de reprendre leurs relations mondaines. Avant ce malencontreux voyage à Biarritz, en effet, le jeune comte était loin de se montrer sauvage; il semblait goûter tous les charmes de ce milieu poli et délicat où il était né. Comme il allait oublier son agreste aventure du Pignardars! Et comme il serait étonné lui-même, dans quelques mois, quand il aurait de nouveau pris contact avec les élégances, avec le raffinement avec lequel il était accoutumé, comme il serait étonné que cette fille sauvage, jolie peut-être, mais sans prestige mondain, sans usage en somme, lui eût tenu si fort au cœur! Il fallait se hâter. On

était au 15 mai; avant la fin juin, tout le monde serait parti; celui-ci à la montagne, celui-là à Vichy, cet autre dans son château de la Normandie ou de la Touraine.

—Roger, nous commençons cette semaine nos visites.

—Comme tu voudras, mère...

Il avait dit cela d'un air si lassé que Mme d'Aigrillières eût préféré une résistance, tout au moins l'expression d'un mécontentement. Le jeune comte accompagna docilement sa mère dans ses nombreuses visites, et l'on ne fut pas sans remarquer dans le faubourg, son air triste et ennuyé, ce fut tout. Quand la comtesse lui demanda d'aller à une matinée où ils étaient invités l'un et l'autre et à un bal, le dernier de la saison, donné par la baronne de Tournèves, il refusa nettement.

—Non, vois-tu, lui dit-il, ce que tu me demandes-là est au-dessus de mes forces.

Il demeurait d'ailleurs des heures enfermés dans sa chambre. Qu'y faisait-il? La comtesse devinait: il écrivait de longues lettres à son amie; et, quand il était au dehors, il rentrait parfois précipitamment afin d'être là aux heures où Joseph montait les lettres, ne pouvant souffrir d'être privé, un instant de plus, des nouvelles qu'il attendait.

Les lettres de la jeune fille étaient exquises; elle s'y montrait tout entière avec sa simplicité d'enfant naïve, mais aussi avec son cœur passionné, avec sa tristesse où se voyait la profondeur de son amour, avec du courage aussi, de la confiance en l'avenir. Toutefois, chacune apportait une déception au jeune comte. Louri n'avait pu encore entretenir son père. Les premiers jours, le vieux médecin avait été souffrant; puis la jeune fille, craignant de tout compromettre par la brusquerie d'une démarche ouverte, avait attendu une occasion favorable; et cette occasion ne s'était pas présentée. Enfin, devant l'impatience de Roger, et n'y tenant plus elle-même, elle avait

fait appel à tout son courage pour dire au père qu'elle désirait l'entretenir d'un sujet sérieux, d'où dépendait son bonheur. Le père l'avait regardée longtemps en silence, de son oeil profond, et, comme s'il devinait :

—Pas ce soir, toujours, lui avait-il dit; il se fait tard; il me reste là au front une grande pesanteur depuis ces derniers jours où j'ai été malade.

Louri n'osa insister. Le surlendemain matin, la jeune fille se hasarda encore :

—Père, me permettez-vous... bientôt?

—Quoi donc?

—De vous parler?...

Il fit de son long bras un geste qui repousse.

—A plus tard, dit-il, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Ces nouvelles désolaient le jeune comte. Il avait quitté Biarritz avec l'espoir que cinq ou six jours ne se passeraient pas sans qu'il apprit le mot de l'énigme; plus de trois semaines s'étaient écoulées; il ne savait encore rien. Ah! les angoisses de l'attente, l'incertitude, pire que la certitude mauvaise, contre laquelle du moins on peut lutter, qu'on peut espérer vaincre!

Comme Roger passait sur le boulevard :

—Tiens, d'Aigrillières.

—De Mauboef!

Les deux amis se serraient cordialement la main.

—Enchanté de vous retrouver. Depuis le temps. Qu'étiez-vous donc devenu?

Roger disait qu'il avait passé l'hiver dans le Midi, à Biarritz.

—Et vous êtes ici pour longtemps?

Le jeune homme haussa les épaules, voulant dire qu'il l'ignorait, mais que cela lui était indifférent. L'autre, le jeune baron Jacques de Mauboef, racontait aussi qu'il était de retour, depuis un mois à peine, de Russie ni plus ni moins.

—Curieux, oui, tant que vous vou-

rez, bien curieux, mais pas gai du tout, l'empire des tsars, avec ses journées de deux heures, ses lunes trop claires, son linceul de neige.

Il comptait demeurer quelques mois bien que l'on fût en été, car il voulait en jouir à nouveau de son Paris, après un long exil.

—Et en ce moment, interrogea-t-il, vous allez?... Mais pardon, je suis indiscret, peut-être?

—Pas le moins du monde..., dit Roger., Un peu à l'aventure... flâner comme tout bon Parisien qui n'a pas grand'chose à faire.

—Alors, si vous veniez avec moi? Nous renouvellerions amitié chemin faisant.

Déjà il avait passé son bras sous celui de Roger.

—Mais où me menez-vous, d'abord? fit le jeune comte en souriant.

—Pas très loin... à la Société de géographie. Ce sera très intéressant, vous verrez. Une conférence... Revoilà, vous savez bien? Retour d'Afrique, il y a une quinzaine; tous les journaux en ont parlé.

Roger confessa sa totale ignorance. De Mauboef reprenait.

—Une exploration des plus curieuses, des plus mouvementées. Au reste, vous allez l'entendre et vous ne serez pas fâché de m'avoir accompagné. Quant à moi, je suis particulièrement intéressé; c'est mon ancien camarade, Révoil. Oui, nous avons fait notre rhétorique et notre philosophie ensemble, à Sainte-Barbe. Un garçon pacifique, qui savait à merveille éviter les querelles, un peu froid et taciturne, excellent cœur au demeurant, mais chez qui nous eussions été loin de soupçonner un futur coureur d'aventures. Je l'ai revu avec bien du plaisir et j'ai déjeuné hier encore avec lui. Après la séance, je vous présenterai, si cela peut vous être agréable.

—Certainement, dit Roger.

La conférence de Révoil fut comme l'avait fait pressentir de Mauboef, des plus intéressantes. Le jeune explorateur revenait d'un long voyage dans

l'Afrique orientale. Parti de la côte en face de l'île de Zanzibar, et remontant le cour du rio Vouma, il avait longé assez longtemps la rive septentrionale pour explorer ensuite la région totalement inconnue comprise entre le lac et les sources du Nil. Le conférencier était un jeune homme de trente à trente-cinq ans environ, d'un physique peu caractérisé, taille moyenne, teint pâle, presque imberbe, cheveux presque bruns, yeux clairs; sa voix, un peu éteinte au début, n'avait pas tardé à s'animer et à remplir la salle toute entière. L'auditoire avait été bientôt conquis, Roger autant, sinon plus que tout autre.

XVIII

Révoil, en effet, n'était pas seulement un homme d'action; mais encore, comme la plupart de ceux qui tentent des entreprises de ce genre, un homme d'imagination, épris d'horizons grandioses, de tableaux jamais vus, et chez qui l'austère curiosité, le désir ardent de savoir, ne va pas sans la passion de voir, de contempler, de s'enivrer l'âme de visions de beauté. Sa parole, malgré quelque rudesse et quelque gaucherie, était puissamment évocatrice. Roger avait tout oublié pour l'heure, tout, jusqu'à son souci d'amour.

Il n'était pas à Paris, à quelques minutes du boulevard, mais sous le ciel africain, par ces nuits aux splendeurs inconnues, incomparablement plus profondes que les nôtres et plus étoilées, devant ces horizons démesurés, aux fleuves immenses, à la flore bizarre, en ces solitudes où la mort se cache à chaque pas parmi la splendeur des formes, de la lumière et des couleurs; — fauves, reptiles, ombres vénéneuses — et où son approche, son frôlement continu, trempe vigoureusement les âmes. Il se disait combien cette vie de lutte et de périls devait être bonne pour certains; combien délicieusement s'y devaient épanouir, en une exquise

liberté, les âmes qu'opprime l'étroit réseau des convenances mondaines, des stupides conventions sociales. Et il l'enviait ce jeune homme, heureux, oui vraiment heureux, dans la satisfaction du labeur accompli, du but atteint, et en qui passait la vision de nouvelles terres à conquérir, de nouveaux espaces à sonder.

Révoil repartait à la fin d'août pour Madagascar; de là il regagnerait la côte orientale de l'Afrique, longerait l'océan Indien, entre la Ronfidji et le rio Vouma, contrée où se rencontrent les tribus particulièrement sauvages des Pokomos et où se fait encore le trafic de la chair humaine. Enfin, il se proposait de remonter le Fulgos, fleuve très peu connu, que l'on croit venir du pays de Kaffa et des plateaux de l'Abyssinie avec un cours de plus de 2000 kilomètres. Il disait les difficultés qu'il s'attendait à rencontrer et comment il comptait les vaincre; cela sans emphase ni vanité, comme la chose la plus simple du monde.

Après la séance, Roger rappela à son ami la promesse qu'il lui avait faite. De Mauboeuf ne se fit pas prier; il présenta le jeune comte à Révoil. Celui-ci l'accueillit avec une parfaite cordialité. Il fut frappé de sa physionomie intelligente et énergique, de la décision et de la fermeté qui se révélaient dans son langage, dans ses gestes, dans sa mâle assurance. Il disait que l'un de ses compagnons ne repartirait pas, et qu'il y avait quelques places libres dans sa petite troupe.

— Cela ne vous séduirait pas d'être des nôtres? ajouta-t-il, avec un sourire, en s'adressant à Roger.

— Mon Dieu! répondit d'Aigrillières, c'est une bien belle vie que celle-là, et faite pour tenter, en l'écoeürante banalité où nous vivons.

Les deux jeunes hommes se quittèrent en éprouvant l'un pour l'autre une réelle sympathie. En s'en retournant le long des rues, à travers la foule, Roger ressentait, de cette heure passée en évocation africaine, un allègement à sa peine d'amour. Il avait été

distrainait un moment. Quand nous passons par la pensée du cercle étroit où nous vivons en un plus large, quand nous nous élevons à des idées générales, à des considérations qui intéressent la science ou l'humanité, notre personnalité s'efface, en quelque manière, et nos peines semblent perdre de leur importance, en être diminuées. Le soir, Roger parla longuement, et avec enthousiasme, à sa mère, de la conférence ainsi que du conférencier. La comtesse l'écoutait avec bonheur.

— Enfin, se disait-elle, le cher enfant ! Il s'intéresse à quelque chose autre que sa sauvageonne du Pignadars ; ce n'est pas trop tôt ! Un premier pas dans la voie de guérison. Patience ! nous en ferons d'autres si le bon Dieu le veut.

Et pour lui plaire, mais surtout pour retenir son esprit sur le sujet nouveau, qu'il semblait aimer, elle s'enthousiasmait aussi.

De grands coeurs ! il n'y a pas à dire faisait-elle ; des caractères d'une trempe peu commune.

— Oui, bien belle et bien tentante cette vie-là, soupira Roger.

— Comment, tentante ? interrogea Mme d'Aigrillières, subitement inquiète.

— Oui, affirma-t-il, bien tentante.

— Mon Dieu... peut-être..., quand on n'a pas de famille... personne pour aimer..., alors je ne dis pas...

— Ou que l'on a grand chagrin, quelque rêve de destinée impossible... ; oui, mère, dit Roger, plus bas, quelque amour sans espoir, par exemple.

— Roger, que signifie?...

— Rien... absolument rien..., mère, se hâta de dire le jeune homme..., pour l'heure, tout au moins, ajouta-t-il, si bas que sa mère ne put l'entendre.

XIX

Mon bien-aimé fiancé,

La lande est triste... le ciel est muet..., ma guzla ne chante plus, et

mon coeur me semble glacé... Vous n'êtes plus là, et qui pis est, vous vous détachez peut-être déjà de votre petite amie... Mais non, je blasphème, et c'est horrible, et je vous supplie de me pardonner : la douleur de vous savoir si loin (oh ! si loin de toute manière !...) ma douleur m'égare. Pourtant vos lettres, comme les hirondelles avec le gai soleil, m'arrivent et me redonnent la vie avec l'espoir. Alors, pourquoi ce deuil qui m'étreint l'âme, la voile comme un crêpe funèbre ? C'est que votre Louri est née sous une étoile tremblante, pleine de mélancolie et de vagues terreurs ; c'est qu'elle eut pour compagnon fidèle, dès son berceau, un chagrin mystérieux, dont l'aile sombre a plané sur tous ses jours.

Sur tous ! Oh ! que non ! Le beau chevalier est venu, le chevalier Printemps de mes rêves mélodiques. Il n'avait pas un habit de satin vert ; mais il m'a paru d'un dieu, sous les mornes vêtements parisiens ; il n'avait peut-être pas non plus des aubépines blanches au front, mais son front m'a paru plus blanc que l'aubépine et le lis, lorsqu'une pitié et sa tendresse l'ont incliné sur la pauvre fille étrangère... Ah ! qui me rendra mon chevalier Printemps ? Sans lui, l'hiver de mon coeur serait éternel ; et le tombeau me paraîtrait moins froid que le Pignadars, rose de bruyères, si mon Roger ne devait plus y passer. Roger, mon aimé, mon unique ami ? dites-vous, si le monde vous charme un instant, qu'il n'est digne ni de votre coeur, ni de votre intelligence, dites-vous, surtout, vous si bon, si pitoyable à tous, que s'il vous prend à votre petite sauvage des pins, elle en mourra, maudissant le bonheur que vous lui avez donné, pour la replonger ensuite plus avant dans sa misère d'amour !

Tenez, je vous envoie mes baisers et mes larmes ; mes soupirs, mes appels ; l'agonie de mon coeur en peine de vous, je vous envoie mes mains qui languissent sans la pression de vos mains et tombent découragées sur le sable où les feuilles attendent la cueillette...

La œillette... vous souvenez-vous, Roger? c'est elle qui nous rapprocha, nous unit!... Puis après, ce fut la musique. La musique, les fleurs... divines messagères d'amour! Je glisse en ces feuillets quelques œillets roses du Pignadars. Vous retrouverez leur fine odeur poivrée. Et pieusement je pose mes lèvres sur ces tout petits yeux de fleurs que je sens amis, qui me sont familiers... Regardez-les longtemps, puisque vous me trouvez des yeux de fleurs, Pleurez-vous, Roger, sur ma douleur, et la vôtre l'égalé-t-elle? Alors, revenez-moi, dites, revenez, vite, vite, et pour toujours!

Votre Lourï.

J'ai encore essayé d'interroger le père. Rien, toujours rien! Et c'est incroyable comme il me fait peur, lui si bon, si doux... Je suis avec lui comme une craintive fillette! Cependant je veux savoir, et je m'arme de courage, car je vais revenir à la charge. Oh! c'est dur, je vous jure. Mais il le faut.

XX

Ma Lourï, mon aimée,

Avant que je vous gronde,— pour mieux vous consoler ensuite, pour bercer sur mon âme l'âme de mon amie, comme celle d'un petit enfant. Comment, vous doutez de moi? Vous redoutez Paris, le monde, l'oubli, que sais-je encore? Cela est mal, cela est méchant, cela est impie, ah! petite fée aux fleurs! Et je me croyais vraiment mieux connu de mon amie.

Le monde! Jamais je ne le jugeai si vide, si inepte. Paris! que son clinquant m'énerve, ce qu'il a peu de prise sur moi! Sa beauté n'est pas la beauté. Que voulez-vous? J'ai une âme d'artiste, mais surtout de sauvage; et c'est pour cela, qu'au-dessus de tout, je sens que me tiennent les yeux bruns de ma chère sauvage du Pignadars. Aussi,

plus que jamais, Paris, et sa beauté artificielle et trop peignée me donnent-ils une sorte d'oppression, qui touche à la nausée. La fleur et la lumière, l'art et la vie même, m'y semblent le fruit de l'effort, du travail acharné vers le Divin; mais sans que l'étincelle divine daigne animer le labeur gigantesque de la grande cité!

C'est encore la pierre, dans son immatérialité silencieuse, qui m'y impressionne le plus. Derrière ses dômes et ses dentelures, je sens battre le cœur de la France; j'entends la voix lente des siècles à travers Notre-Dame et l'antique cité; ce Paris, qui va du Louvre à Saint-Germain-l'Auxerrois, redit encore pour moi les pages naïves ou terribles de ma race. Et c'est l'histoire éternelle de l'éternelle humanité, ce récit des pierres noires, des gargouilles et des colonnades. Gloire, idéal, crime, orgueil et domination... pauvre, pauvre poème sous la forme pourtant splendide de ces monuments que je contemple volontiers sous la blancheur lunaire.

Nous irons voir cela ensemble, Lourï. Il faut que vous voyez cela. L'âme glorieuse ou folle de mon pays doit être comprise de vous. Moi aussi, je veux, je dois connaître votre patrie d'origine. Nous irons tous les deux, serrés l'un contre l'autre comme deux pauvres oiseaux qui s'aiment et qui fuient la tempête. Mais nous reviendrons, vers nos vieux aimés. Ma mère vous ouvrira ses bras. Le père, comme vous l'appellez si noblement, le père descellera ses lèvres, qu'un grand malheur fit sans doute muettes. Il est fier, il est bon. Ma Lourï est une fleur, une fleur dont mon cœur est embaumé à jamais. Qu'elle lève sa tête adorable vers le vieux chêne touché de la foudre.

Il ne résistera pas à sa prière. Pourrait-il voir pleurer sa Lourï? Pour moi, je ne puis croire que ce soit insensible à un tel spectacle. Il faut oser, ma chérie. Notre bonheur, est à ce prix. Que craignez-vous? Votre père n'est-il pas l'honneur même? Sa fierté, comme la largeur de ses idées, laissent-elles pla-

ce à d'inconcevables inquiétudes! Non, n'est-ce pas? Vous comme moi, moi comme vous, nous savons qu'il est presque un saint et sans doute tout à fait un héros? Alors, au loin ces craintes enfantines, indignes de vous, meutrières de notre bonheur!— Votre prochaine lettre m'apportera le mot de l'énigme. Il le faut. Et c'est à genoux que je me fais pardonner ces trois vilains mots impératifs. A genoux sur le bord de votre robe de laine blanche, mes mains pressant vos menottes brunes, moites de mes baisers, et encore... de mes larmes. Eh! oui, pourquoi ne pas vous l'avouer? Je pleure aussi, moi, malgré ma grande barbe et mon air sévère... Je pleure même comme un grand enfant quand je suis enfermé dans ma chambre, en rentrant le soir, de quelque salon où les heures m'ont semblé mortelles... Je ferme les yeux sur une vision verte: le bois... L'Océan gronde auprès... Des voix mystiques passent dans les branches... Une odeur d'encens ajoute à l'illusion sacrée. Tout à coup une ombre blanche émerge des longs fûts blessés et sanglants... Figure chère! idéale vision! O ma Lourri! Sois courageuse et rapproche nos cœurs.

Je souffre. Je t'aime.

Roger.

XXI

Lourri à Roger :

Oh! mon ami, quelle désespérance ! Vous qu'en mon cœur je nommais déjà mon Roger, il va falloir que vous m'oubliez, il va falloir que nous renoncions l'un à l'autre. Mon Dieu! Mon Dieu! Que l'avenir est noir, que le présent me glace Il n'a rien voulu dire!... "Il", vous savez qui, n'est-ce pas ? C'est l'homme vénérable et cher qui semblé ne m'avoir aimée jusqu'à ce jour que pour mieux faire mon malheur par la suite, alors que mon cœur

s'ouvre à l'amour, à la vie. Mais j'arrive au récit de ma tentative et vous verrez, si c'est sans raison que le découragement s'est emparé de moi. Hier soir—il y a seulement quelques heures de cela, et mes larmes n'ont pas tari depuis,—hier soir, dis-je, après une journée entière d'hésitations et de craintes subites, je me décidai à parler. Mon père allait regagner sa chambre, je me précipitai.

—Père! père! fis-je d'une voix que l'émotion assourdissait.

Mes mains tremblaient, froides; et dans l'une, votre lettre, ami, que je serrais convulsivement, donnait seule à votre pauvre Lourri la force de tenter cette partie suprême. Le père se retourna surpris.

—Qu'as-tu, enfant? serais-tu malade?

—Oh! non, père, et pourtant...

—Qu'y a-t-il? Parle.

Pauvre grand vieux, si savant et si simple qui me croit toujours l'enfant insouciant de Génost et du pays lointain... Oh! ce pays...! ce nom!... Enfin, j'allais savoir!

—Père, repris-je, mon cœur est inquiet, affligé, vous seul vous pouvez lui donner le calme, et mieux encore, sans doute. Le voudrez-vous?

Le père sourit, de ce sourire vague, et comme ultra terrestre, que vous connaissez bien. Sans doute, croyait-il à quelque demande charitable pour de nouveaux protégés. Je lui pris la main et la menai vers le grand fauteuil de cuir. Là je me pelotonnai à ses pieds, sur ce lourd tapis d'Orient que vous admiriez, Roger, et que, hélas! vous ne foulerez plus. Prenant alors entre mes mains sa grande main pâle:

—Père, repris-je, faisant ma voix humble et câline, il faut que vous me disiez tout.

Le visage du père s'embrunit, se ferma:

— Comment, tout? interrogea-t-il, sans me regarder.

Tout! votre nom, notre pays, notre histoire!

Le père fit mine de se lever. Mais

cette fois j'étais lancée, je devenais hardie. Il fallait en finir; et mon bonheur, le nôtre était l'enjeu de notre entreprise. Me soulevant vivement, je me jetai au cou du cher vieillard.

—Père, père, ne désespérez pas votre Louri. Ne suis-je pas votre fille, votre âme, votre chair? Père, père, je veux... je dois savoir!

—Tu veux... tu veux... s'écria-t-il...

—Pardonnez, père, pardonnez mon audace. Je ne suis rien devant vous, je le sais; je sais que je n'ai aucun droit, mais je vous supplie. Pourquoi me faire un secret de notre nom, de notre origine, de ce que je souhaite tant savoir? Que se passe-t-il? Notre honneur... Pourquoi me cacher... Qu'y a-t-il fait? Une faute? Un crime?...

—Ah! s'écria-t-il, suffoqué d'indignation, un soupçon?... Tu oses soupçonner ton père!

—Non, mille fois non; je ne sais ce que je dis; Dieu me garde de douter de vous; je sais que vous êtes l'honneur, la bonté mêmes.

J'essayai de prendre sa tête blanche, de la couvrir de baiser. Il me repoussa avec colère.

—Je vous en supplie, continuai-je, ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait agir, mon père, il y va de mon bonheur; comprenez-moi, j'aime et je suis aimée; il faut que je fasse connaître qui nous sommes, et d'où nous venons, sinon on ne veut pas de votre fille!

J'avais dit cela avec une violence dont je frémisais moi-même. Je n'étais plus une enfant soumise, la petite Louri, la fée des pins, la Louri que vous avez connue. J'étais la femme à qui l'on veut arracher son amour.

—Déclarez-moi, poursuivis-je, déclarez à Roger d'Aigrillières, car c'est lui qui veut me faire sienne, quel est votre nom, le mien, notre patrie, et le monde entier ignorera le reste, si vous le désirez.

—Et cela pour?...

—Pour être à lui, je vous l'ai dit, père, pour devenir sa femme.

—Et tu oses... tu as osé... disposer ainsi. Inutile d'ailleurs, j'ai d'autres

vues pour toi, là-bas.

—Peu m'importe! m'écriai-je, je ne veux pas!... non jamais! jamais je ne serai à un autre qu'à Roger.

Il se leva tout d'une pièce; et, me repoussant de son long bras, rigide comme le fer.

—Fille audacieuse, cria-t-il, fille révoltée, loin de moi!

Et il rentra dans sa chambre, me laissant brisée, anéantie de douleur. Que vous disais-je, ami! tout est fini, tout. Adieu! Adieu! Prenez mes baisers et mes larmes. Ces baisers seront les derniers et ces larmes éternelles.

Votre... toujours et malgré tout, mon âme sera vôtre.

La triste Louri,

La lettre de Louri avait laissé Roger dans une douloureuse stupeur. Il avait espéré auparavant, oui, espéré, si fou que cela pût être. Il avait vu en idée le jour prochain où les résistances de sa mère vaincues, il reprendrait le train de Biarritz, et où il rejoindrait son amie, avec la perspective prochaine de la réunion définitive. Et il avait cru à cette chimère, il en avait joui comme d'une réalité. Comment avait-il pu se faire illusion? Ce vieillard, ce sorcier ainsi qu'on l'appelait, lui avait toujours paru si singulier: mélange de nobles paroles et de phrases obscures, d'admirable charité et de profonde inertie, d'amour pour sa fille et d'indifférence pour les chagrins qu'elle ressentait: riche et belle nature à l'origine, c'était évident, mais ruinée en partie par des causes violentes: maladies, chagrins, grandes infortunes sans doute.

Louri lui avait déclaré qu'il s'agissait de son bonheur, qu'elle aimait et qu'elle était aimée. Cela l'avait-il touché? Non. Il n'avait paru ajouter à cette particularité aucune importance. Ainsi, avait-il accueilli Roger chez lui; il n'avait jamais témoigné à sa fille qu'elle eût du déplaisir à ce qu'elle le vit. Cela pouvait et devait faire supposer qu'il serait heureux de leur

union. Oui logiquement, mais combien peu logique en nombre de cerveaux humains! Combien mystérieux, combien inexplicable l'homme est à l'homme.

Le sorcier eût-il parlé d'ailleurs, la comtesse n'eût point davantage consenti, d'autant plus forte en sa résistance qu'elle avait la conviction d'agir pour le bonheur de son fils, de le défendre contre une illusion, un entraînement qu'il regretterait fatalement un jour.

Il fallait se résigner, comme le disait Louri, renoncer au bonheur impossible, et poursuivre son chemin avec courage, remplir la tâche assignée à chacun par la Providence. Seulement Roger se sentait sans forces depuis qu'il ne lui était plus permis de faire le rêve suprême, le rêve d'un amour heureux. Pourquoi donc agir? Pourquoi prévoir, préparer un avenir qu'il savait d'avance irrémédiablement triste et manqué? Il écrivit à Louri pour lui exprimer sa douleur, lui jurer que de près ou de loin il ne cesserait de l'aimer qu'il comptait aussi sur elle et la supplier d'espérer quand même. Mais qu'espérer? Il eût été bien en peine de le dire. Au fond, une tristesse sans bornes était en lui.

Un mois se passa ainsi. Mme d'Aigrillières, inquiète de la pâleur et de l'air morne de son fils, l'avait adroitement interrogé, et avait fini par lui faire raconter les démarches de Louri auprès de son père et leur insuccès.

—Tu le vois bien, mon pauvre enfant, il n'y faut plus songer, le vieil original lui-même s'opposerait.

Roger ne répondit rien. Au fond, elle était fort surprise. Quoi! cette sorte de rebouteux, de déclassé, avait pu croire à la possibilité d'une telle alliance; il avait pu espérer un instant que sa fille deviendrait comtesse d'Aigrillières, et il ne s'était pas empressé de faire les révélations qu'on lui demandait!

Mais j'y suis, se dit-elle tout à coup. S'il n'a pas voulu parler, le bonhomme, c'est qu'il ne peut pas; c'est que son nom a quelque tache; c'est qu'il est dans son passé quelque tare, quelque

infamie. On ne me tirera pas de là!

Elle fit part à son fils de sa remarque. Roger protesta de toute la force de sa conviction; il avait la même foi dans l'honorabilité de ses amis, mais il était bien obligé de convenir en lui-même que pour tout indifférent, pour toute personne, qui ne serait pas comme lui, mue par une instinctive sympathie, la comtesse avait raison. Mme d'Aigrillières proposa à son fils de partir dans les premiers jours de juillet pour Vichy; de là, on irait à Ostende; mais il déclara qu'il désirait demeurer encore quelque temps à Paris. Elle n'insista pas, à demi contente, d'ailleurs, car s'il était toujours aussi profondément triste, il semblait moins las, moins découragé; il sortait davantage, voyait ses amis plus souvent qu'autrefois; si bien qu'un jour le nom de Louri vint par extraordinaire sur ses lèvres:

—Oubliée, enfin, n'est-ce pas? fit la comtesse avec un sourire.

—C'est bien ce qui te trompe, mère.

—Quoi! tu y penserais encore?

—Toujours, répondit Roger, avec exaltation, et plus que jamais!

Mme d'Aigrillières laissa tomber les bras de découragement.

XXII

—Mère, je viens te parler, dit un matin Roger à la comtesse.

—Qu'est-ce donc? interrogea-t-elle.

—Il s'agit d'une chose grave, d'une résolution extrême et qui, je le crains fort, va t'affliger.

Elle le regarda avec inquiétude. Il semblait vieilli de dix ans; ses traits étaient fatigués, il était triste, mais sans abattement, et sur son visage pâle se lisait la virilité d'une ferme résolution.

—Allons, qu'est-ce qu'il y a encore?

—Tu sais, mère, tu sais que j'ai aimé, que j'aime toujours.

—Oui, je sais aussi que cette folie a une durée qui dépasse vraiment les bornes.

—Soit, dit Roger, avec quelque brusquerie. Je constate, voilà tout. Eh bien! j'ai essayé d'oublier. Quand un sentiment, un amour vraiment noble et beau, emplit le coeur, n'est-ce pas une profanation que de chercher à l'en arracher?

—Pauvre illuminé, va! murmura la comtesse,

—Enfin, une fois encore, je me contente de constater, j'aime toujours. Or, je ne puis plus vivre de la vie que je mène avec cet amour-là dans le coeur.

—Bon, pensa la comtesse, autre turlutaine; il la veut tout de même sa Louri, dût-il l'enlever ou faire quelque sottise du même genre. Il trouvera le moyen de savoir quand même, et le bonhomme fût-il le roi des montagnes en personne, — toute plaisanterie à part, ce peut bien être quelque ancien chef de bandits,—il ne m'en imposera pas moins son aventurière de fille pour bru.

Et tout haut:

—Mais enfin, où veux-tu en venir?

—A vous dire ceci, ma mère, c'est que ma vie telle qu'elle est désormais, sans but, sans espoir, ma vie est intolérable, et que j'en veux choisir une autre, où je trouve sinon l'oubli—cela est impossible—tout au moins un emploi plus complet de mes forces, une vie qui me procure quelque apaisement, des sensations assez fortes, assez puissantes pour absorber ma douleur d'aimer, des dangers, enfin.

—Des dangers? Qu'est-ce que tu veux dire?

—Ma mère, il y a un mois, j'assistai à une conférence à la Société de géographie. Un jeune explorateur, Révoil...

—Et après? Est-ce que tu songerais, par hasard?...

—Oui, à partir avec lui, tu l'as deviné, ma mère. Oh? pardonne, pardonne-moi, le chagrin que je te cause, mais je souffre, je souffre d'une façon intolérable; je mourrais d'ennui ici, d'écoëurement, de douleur, oui, de douleur, crois-le.

—Mais tu veux donc te perdre, te perdre à tout jamais?

—Non vraiment, on en revient; Révoil en est revenu.

—A moins que l'on y reste, s'écria la comtesse avec violence... Flatters, Casemajou... Faut-il te réciter le long martyrologe?

—A la garde de Dieu! dit Roger, avec un triste sourire.

—Je comprends, tu es ton maître, n'est-il pas vrai? Alors, je fais appel à ton coeur, mon enfant. Aie pitié de moi, voyons, mon Roger, il est impossible que tu veuilles me faire un tel chagrin.

Le jeune comte baissait la tête.

—Crois-m'en, mon fils, crois en ma vieille expérience; tu es en un moment de crise, tu ne juges pas sainement.. Qui dit coeur amoureux dit cerveau troublé. Ceci est la suite de cette folie qui t'a pris là-bas, à Biarritz: elle demeure plus longtemps que je ne l'avais prévu; voilà tout; mais tu en guériras, tu en guériras, te dis-je; et alors tu regretteras avec amertume d'avoir sacrifié une existence pleine de charme, en somme; car enfin, que te manque-t-il? tu es riche, tu es jeune, bien portant, d'un esprit cultivé qui te permet de jouir des innombrables manifestations littéraires et artistiques d'une époque incomparable. Que te manque-t-il? encore une fois. Crois-tu donc, mon pauvre enfant, qu'il n'y ait rien au monde que l'amour, que lui seul vaille la peine qu'on vive?

—Mais oui, ma mère, tu l'as dit.

La comtesse haussa les épaules.

—Et d'ailleurs, fit-elle quand tu voudras..., crois en ce vieux proverbe, mon fils: "Amour se guérit par amour".

Le jeune comte fit un geste de dénégation énergique.

—Non, ce n'est pas sérieux, reprenait la comtesse, en cherchant à attirer son fils sur son coeur; non, mon Roger, mon cher Roger, tu ne me ferais pas cette peine-là; non, tu n'en es pas capable. Regarde-moi, dis, regarde-moi; je veux voir dans tes yeux si confiants,

si bons ; je veux y lire que la tendresse pour moi n'est pas morte.

Mais Roger essayait d'échapper à l'étreinte maternelle.

—Ah ! méchant enfant, tu détournes ton regard, je le vois bien, tu es sans pitié.

Et la comtesse éclata en sanglots.

Roger mêla ses larmes à celles de sa mère.

—Il le faut cependant, murmurait-il, je ne puis faire autrement.

XXIII

Depuis une semaine, depuis que son fils lui avait fait part de sa résolution, Mme d'Aigrillières ne vivait pas.

Roger ferait comme il l'avait décidé ; il suivrait l'explorateur Révoil dans son voyage de découvertes à travers l'Afrique. Là-bas c'étaient les fièvres, les peuplades sauvages, les dangers de toutes sortes ; c'était la mort, la mort probable. Le départ de Révoil n'avait lieu que fin septembre, mais le jeune comte, d'après ce qu'il avait dit, devait signer son engagement dans quelques jours : d'ailleurs, une fois sa parole donnée, ce serait tout comme.

—Que faire ? comment détourner Roger de son projet, se demandait la comtesse avec désespoir. Il y aurait peut-être moyen, se dit-elle tout à coup : la lui donner, sa Louri ; oui, la lui donner ! Qu'elle soit la fille du Grand Turc, après tout, ou du Grand Mogol... mais non, impossible, jamais !

Les d'Aigrillières s'allier à qui !... voyons, encore si on savait. Jamais ! Et cependant il est perdu, perdu ce malheureux enfant, perdu s'il part, et il partira ; il n'y a pas à dire, il partira ! Tout plutôt que cela. Mais si nous l'acceptons cette Louri, il faudrait nous cacher dans quelque solitude où personne ne nous connaîtra, rompre avec tous nos amis, que sais-je ? le chagrin me rend folle. Si encore, il était honnête ce bonhomme, mais ! bast, n'y comptons pas ; il n'a voulu rien dire :

suspect ; j'ai toujours eu cette idée : quand on n'a pas de reproches à se faire, on n'a pas besoin de se cacher. Si l'on cherchait à savoir tout de même, mais comment faire ? aller droit au but, prendre le taureau par les cornes, aller le trouver, ce vieux fou. Pour cette démarche il faudrait se rendre à Biarritz, prévenir Roger, lui promettre de lui donner sa Louri.

L'orgueil de la comtesse ne pouvait cependant se résoudre tout de suite à ce parti. La pensée de l'humiliation qu'elle allait subir, du discrédit qui les couvrirait l'un et l'autre aux yeux du monde, de l'avenir de son fils qu'elle regardait comme irrémédiablement gâché par cette alliance, la jetait en un trouble, en une agitation que rien ne pouvait calmer. Elle attendit plusieurs jours pour se décider ; elle tenta vingt fois, par tous les moyens possibles, d'ébranler la résolution de son fils, lui proposant d'entreprendre un voyage à l'étranger, mais en Europe, dans des pays civilisés, bien entendu. Elle chercha à l'attendrir, en lui montrant sa profonde douleur. Le jeune homme y compatissait sincèrement, mais persista dans son dessein.

—Je dois te prévenir, mère, dit Roger, que c'est demain que je signe mon engagement avec Révoil.

Ces mots terrifièrent la comtesse... ; ainsi le moment était venu. Sa résolution fut prise soudain.

—Ecoute, Roger, mon cher enfant...

—Inutile...

—Non, ce n'est pas ce que tu penses. Tu veux partir, c'est bien ! mais si..., si l'on te donnait Louri ?

—Quoi ! mère, tu voudrais..., tu consentirais...

—Oui, je consens, tout, vois-tu ! tout ; une mère est capable de tous les sacrifices pour son fils, même ingrat, même cruel ; tout plutôt que de te perdre, que de te laisser partir pour cette Afrique d'où tu ne reviendrais pas.

—Oh ! ma mère, que tu es bonne ! Faire ainsi le sacrifice de tes vœux les plus chères ! Oh ! que je t'aime ! s'écriait-il, en se jetant dans les bras de la com-

tesse. Mais il se relevait déjà et, aussi morne qu'auparavant :

—Mais qu'importe! est-ce que cela dépend de nous? de toi?

—Plus que tu ne penses, peut-être. En tout cas, je veux essayer.

—Pauvre chère maman, c'est inutile.

—Tu n'en sais rien. Es-tu oui ou non, convaincu de l'honorabilité de tes amis?

—Oh! pour cela, j'en réponds comme de la mienne.

—Eh! bien! cet entêtement que met le vieux médecin à ne point se faire connaître me paraît ne pouvoir durer indéfiniment. Sa fille, c'est une enfant pour lui, une enfant qu'il aime sans doute, mais qu'il a coutume de dominer. Ne penses-tu pas que mon âge, mes cheveux blancs, le nom que je porte me donneront quelque autorité?

Roger, encouragé par ces paroles énergiques, se reprenait presque à espérer.

—Promets-moi d'ajourner ta décision, de ne pas donner ta parole encore. Je te demande huit jours, il me les faut pour aller jusqu'à Biarritz, voir le sorcier et revenir. Après, si j'échoue, après tu seras libre.

Roger expliquait qu'un jeune officier d'artillerie, le capitaine Desbordes, n'eût pas été éloigné de prendre sa place; mais Révoil lui avait tout d'abord donné sa parole; il fallait donc éluder adroitement le moment de la signature du traité. Il y parviendrait.

—Si, par impossible, tu réussissais, mère, quelle joie! murmurait Roger, extasié à nouveau par la radieuse perspective, si incertaine cependant.

XXIV

Il était environ trois heures de l'après-midi quand le landeau de louage de Mme d'Aigrillières s'arrêta devant le chalet du sorcier. Elle se présenterait, de même que la première fois, comme une malade ordinaire; mais afin que le bonhomme fût moins tenté d'a-

bréger l'entretien, elle laisserait passer les autres clients. Lourï, prévenue par Roger, l'accueillit à sa descente de voiture et la conduisit sur un banc de la cour, où elles pourraient causer en toute liberté. Elle était vraiment changée, Lourï; amaigrie, avec ses yeux plus grands, semblait-il, et fiévreux, dans le cerne bleuâtre de paupières. Sa tristesse rendait délicieusement bon son bon sourire. La comtesse fit de louables efforts pour être aimable et y parvint à peu près. Au fond, elle ne pouvait s'empêcher de la détester, cette jeune fille, qui était la cause de son chagrin. Et, cependant, sa démarche, elle n'allait pas la faire à demi, avec le désir sincère de réussir; elle savait bien que, étant donnés le caractère ferme de son fils et sa folle passion, gagner du temps n'aboutirait à rien; Lourï, c'est-à-dire le mariage—et quel mariage!—ou bien l'Afrique et tous les dangers, des dangers mortels. Aucun moyen de sortir de ce dilemme.

Le soleil chauffait à blanc au-dessus des pins, immobiles dans la chaleur, tandis qu'à l'ombre les cigales faisaient entendre leur éternel cri, plainte inlassable, qui emplissait l'âme. Mme d'Aigrillières était émue au point d'être à peine maîtresse d'elle. Quoi! son sort, celui de son fils, étaient entre les mains de ce personnage haïssable qu'on appelait le sorcier! Cette pensée révoltait son orgueil; mais devant les faits il n'y avait plus à discuter. Une jeune femme infirme, appuyée sur deux béquilles et accompagnée de son mari, sortit de la maison; un quart d'heure après, un homme, les yeux couverts d'un bandeau de toile cirée verte. Mme d'Aigrillières gagna l'antichambre afin d'entrer dans le cabinet de consultation quand le dernier client en serait sorti.

Dès qu'elle fut assise sur le fauteuil de paille que le médecin lui avait courtoisement offert :

—J'ai eu déjà le plaisir de venir vous consulter, Monsieur, fit-elle, il y a quelques mois à peine.

—Je me souviens, murmura le sorcier.

—Je suis souffrante encore, troublée.

—A cette époque déjà, interrompit-il, vous vous plaignez de malaises généraux, d'insomnies...

—Qui n'ont pas disparu, au contraire.

—Et dont la cause me paraissait plutôt... morale.

—C'est qu'il n'est pas du tout toqué, le bonhomme, pensait la comtesse, il se souvient à merveille; c'est donc ce que je sentais, plus coquin qu'autre chose, un simulateur, assurément. Et, sans en savoir long, j'irais "ex abrupto", lui déclarer que Roger aime sa fille et veut l'épouser! non, ce n'est pas possible; mais d'autre part, quel prétexte pour lui demander son secret?

L'attitude de Mme d'Aigrillières se ressentait des hésitations qui l'agitaient, plus fortes encore qu'auparavant. Elle était venue pour tout dire, pour demander la main de Louri, et elle n'en avait plus le courage.

—En quoi puis-je enfin vous être utile, Madame, questionnait enfin le sorcier. Mes conseils, je le crains, ne seraient guère efficaces, ils ne vous ont point servi une première fois; un autre médecin, mieux que moi sans doute...

—Non, monsieur, au contraire, reparait la comtesse, prenant soudain un parti, vous, et vous seul, pouvez quelque chose pour moi, vous seul me pouvez délivrer du souci qui me ronge, du souci qui me tue...

—Comment cela, Madame?... Veuillez bien vous expliquer, dit gravement le vieillard.

—Monsieur, vous ne me connaissez pas, n'est-il pas vrai? Moi, je ne vous connais guère davantage; je sais seulement que vous vivez dans la solitude, employant vos loisirs à soulager vos semblables et à les consoler, avec une charité en quelque sorte évangélique; je sais que vous êtes étranger, appartenant à une nationalité autre que la mienne, d'un pays sans doute fort éloigné. Or, il arrive que, par une suite de circonstance particulières, nos destinées se rencontrent, s'entrecroisent, et

qu'entre vos mains, se trouve bonheur ou le malheur de toute ma vie.

—J'avoue, Madame, que je suis loin de comprendre.

—Malheureusement, Monsieur, des circonstances que vous apprécierez un jour, j'en suis certaine, que vous apprécierez avec votre esprit droit et votre excellent cœur, me défendent de m'expliquer entièrement. Mais, je répète, j'affirme de nouveau: mon sort est entre vos mains.

—Mais enfin, Madame, pour vous venir en aide faut-il encore que je sache ce que vous attendez de moi.

—Eh bien, Monsieur, je viens vous demander... mais comment oser... Me pardonnerez-vous? Un intérêt puissant, un intérêt tout moral, croyez-le, me force à souhaiter vous connaître, à vous demander votre nom, celui de votre patrie, qui vous êtes enfin.

Le sorcier eut un grand geste de protestation.

—Je sais; vous allez me dire combien indiscret est ma démarche. Croyez bien, Monsieur, qu'une vaine curiosité ne me pousse point, mais que, ainsi que j'ai eu le plaisir de vous le dire, il s'agit d'un intérêt de premier ordre.

—Et à qui ferais-je des confidences? A mon tour, je vous demanderai quelle est celle qui les sollicite.

—Je dois me taire, dit la comtesse, en baissant la tête. Je comprends à quel point ceci est étrange; et je vous prie encore de m'excuser. D'ailleurs si je me suis hasardée à vous interroger ainsi c'est que les choses que je désire savoir ne sont point de celles que l'on cache d'ordinaire. Son nom, mais quel est celui qui ne le dit point, qui ne s'en glorifie même?

—Vous, Madame, dit le vieillard avec un malicieux sourire.

—Sa patrie? poursuivit la comtesse, sans paraître avoir entendu; mais qui n'aime à en avoir le nom sur les lèvres? Et je fais appel à votre bonté, Monsieur. Vous qui semblez n'avoir d'autre préoccupation que de soulager vos semblables, songez que jamais vous n'aurez occasion d'exercer une plus grande

charité, de faire un plus grand bien. Je vous en supplie, Monsieur.

Le sorcier se taisait, et son silence pesait lourdement sur la comtesse. Il ne la croyait point si sincère; cet intérêt moral, qu'elle ne faisait pas connaître, n'était sans doute qu'un prétexte; au reste il était outré, en sa fierté ombrageuse, de cette intrusion indiscreète dans ce qu'il avait de plus intime et de plus cher: son nom, celui de sa patrie, son passé.

—Je n'ai rien à répondre, Madame, dit-il froidement; ma vie, mes actions m'appartiennent, de même que mon nom. Je n'en dois rendre compte à qui que ce soit, hormis à Dieu.

Le vieux médecin s'était levé; la comtesse fut bien obligée de prendre congé de lui. Elle regagna son landau et donna au cocher l'ordre de reprendre le chemin de Biarritz, sans paraître apercevoir Louri qui se tenait sur le seuil, prête à accourir au moindre signe, et que cette sorte de fuite glaça jusqu'au fond de l'âme.

Qu'avais-je pensé, se disait Mme d'Aigrillières; il n'a rien voulu dire; encore une fois, s'il ne parle, c'est qu'il a de bonnes raisons pour se taire. Ma demande, je dois en convenir, était quelque peu saugrenue. Et cependant je n'ai su me décider à la formuler autrement. Lui dire mon nom? Il connaît celui de mon fils, il aurait tout deviné. Et pouvais-je, sans savoir qui il est, aller lui dire que Roger adore sa Louri, jeter le comte d'Aigrillières à la tête de ce vieux... coquin, très probablement. N'importe! on ne se tient pas pour battue; la comtesse d'Aigrillières est femme, donc tenace; elle ne désespère pas de vous arracher votre secret, Monsieur le sorcier.

De retour à l'hôtel, lasse de corps, mais point d'esprit, et nullement découragée, elle passa à son fils le télégramme suivant:

«Première entrevue, résultat insignifiant; espère tout de la deuxième. Te demande deux ou trois jours.

«Elvire d'Aigrillières».

Le lendemain, l'ardeur combative et l'espérance du succès étaient bien tombées chez Madame d'Aigrillières. Elle voyait les choses avec plus de sang-froid, donc avec plus de justesse. Revenir chez le sorcier? Serait-elle reçue seulement? Et si elle l'était, que lui dire? Pourtant il le fallait. Elle avait eu l'imprudence de donner par sa dépêche de l'espoir à Roger; et d'ailleurs la situation n'était changée en rien; elle désirait toujours autant que son fils pût épouser Louri, puisque c'était là le seul moyen de ne pas le perdre. Elle laissa s'écouler la journée, espérant qu'une inspiration nouvelle lui viendrait. Mais le soir elle ne fut pas plus avancée que le matin; cependant encore une fois, il fallait agir; son séjour à Biarritz ne pouvait se prolonger indéfiniment.

Je dois tout d'abord me faire connaître, finit-elle par dire; c'est la seule chose qui puisse expliquer et justifier ma nouvelle démarche. Puis comme il sait le nom de Roger, que Louri l'a instruit de son amour, il est inutile de faire le reste. Donnons-nous tout au moins le mérite de la franchise, allons jusqu'au bout, demandons la main de la belle; si plus tard elle n'est pas acceptable, pour une raison ou pour une autre, eh bien nous ferons machine en arrière. Ce ne sera pas très loyal, mais après tout, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Le surlendemain, la comtesse reprit donc le chemin du Pignadars.

—Monsieur, dit-elle au sorcier en l'abordant, je me hâte de vous expliquer ma nouvelle visite, qui doit vous surprendre.

—Je vous écoute, Madame.

—Ce que je n'ai pas cru devoir vous révéler avant-hier, je viens vous le faire connaître aujourd'hui. Je suis la comtesse d'Aigrillières, la mère du jeune comte que vous eûtes la bonté d'accueillir quelques fois chez vous.

Le sorcier s'inclina avec courtoisie,

mais ne témoigna nulle surprise.

—Et je vais droit au but, Monsieur, poursuivit madame d'Aigrillières, quelque peu interdite par ce silence; mon fils aime de toute son âme loyale et franche votre charmante jeune fille. Il croit avoir le bonheur de ne pas lui être tout à fait indifférent, et son souhait le plus cher est de lui offrir son nom, d'en faire la compagne de sa vie.

La comtesse poussa un grand soupir après cette tirade, qu'elle avait dit très vite, comme on avale une médecine amère.

—C'est tout ce que vous avez à me dire? Madame, interrogea le sorcier.

—Mais..., oui..., sans doute, balbutia la comtesse.

—Je comprends alors, oui, tout s'explique, poursuivit-il avec un sourire railleur, bien rare sur son grave visage. Et tout naturellement, avant-hier, vous veniez vous rendre compte, savoir, si, par hasard, on—c'est-à-dire le sorcier—serait digne d'une telle alliance?

—Monsieur, je vous le jure..., vous pourriez croire... murmura madame d'Aigrillières, rougissant d'avoir été ainsi devinée.

Le sorcier fit un geste qui voulait dire: "Il importe peu."

—Je savais, d'ailleurs, ajouta-t-il.

Un silence se fit.

—Monsieur, reprit la comtesse, le ton aussi aimable que possible, je comprends votre hésitation; vous ne pouvez en une question aussi grave et sans être plus amplement informé... Aussi est-il de mon devoir de vous dire qui nous sommes, mon fils et moi.

Mme d'Aigrillières, en quelques mots rapides, mais avec une immense satisfaction d'orgueil, parlait de sa famille, de ses alliances: du côté paternel, les de Rohan, les de Vibray; du côté maternel aussi, les noms les plus illustres de l'armorial. Le sorcier fit un geste d'indifférence.

—C'est par sa valeur propre, prononça-t-il sententieusement que l'homme est estimable, et point par ses aïeux ou ses alliances.

La comtesse se mordit la lèvre de dépit.

—Vieux Diogène, va, pensa-t-elle en elle-même, comme on aurait plaisir à vous envoyer pendre ailleurs, toi et ta péronnelle de fille!

Mais elle dissimula sous son plus aimable sourire.

—Et j'ai raison de croire, n'est-ce pas, cher monsieur, continua-t-elle, que ma proposition ne vous choque point, que vous voudrez bien examiner?...

—Inutile, Madame, dit brusquement le sorcier, les moeurs et les usages de ma patrie ne sont point ceux de la vôtre. Chez nous ce sont les pères qui choisissent les fiancés, les maris de leurs filles et aucune ne murmure contre la volonté sacrée; or, Monsieur le comte d'Aigrillières n'est pas celui...

—Mais votre fille l'aime, Monsieur.

—Elle a pu, Madame, égarée par les coutumes perverses du milieu où elle vit, et qui, même à distance, ont pu s'insinuer en elle, oublier un instant le premier des devoirs, et elle n'en sortira plus.

—Monsieur, vous ne sauriez croire à quel point votre réponse me désole. Comme je vous le disais avant-hier, c'est mon bonheur, c'est ma vie tout entière, qui est attachée à ce mariage. Roger, mon Roger, aime votre fille à en mourir; s'il ne peut l'épouser il veut me quitter, quitter la France, entreprendre un voyage à travers les contrées les plus sauvages de l'Afrique, un voyage plein de périls, Monsieur, et ont il a mille chances contre une de ne pas revenir!

—Cela est d'un grand coeur, Madame, exclama le vieillard, et vous devez vous en réjouir: mener une vie oisive est indigne d'un homme!

—Mais, Monsieur, je n'ai que lui, lui seul au monde veuve, sans autre enfant, n'ayant que des parents éloignés, il est ma joie, ma seule raison de vivre.

—Son propre honneur, sa réputation, sa grandeur morale doivent vous toucher davantage.

—Si j'avais comme vous l'âme d'un héros, c'est possible; mais je ne suis

qu'une pauvre femme, Monsieur, avec toutes les tendresses, tous les dévouements, je crois pouvoir l'affirmer, mais aussi toutes les faiblesses d'une mère...

La comtesse ne put retenir ses larmes.

—Madame, je prends une part très large à votre peine, dit le sorcier, visiblement touché; et je voudrais vous en alléger. Malheureusement, je ne le puis; le sort de ma fille ne peut être tel que vous le souhaitez; il est dans mes vues de disposer d'elle autrement. Tous mes regrets, Madame.

La comtesse se leva et quitta le vieux médecin avec tristesse, mais avec dignité.

—Tout est fini, maintenant, se dit-elle, en se laissant tomber découragée dans le fond de son landau.

XXVI

Chauds et lourds, ces premiers jours de septembre, cette fin d'été à Paris, et tout particulièrement mornes pour les quelques riches oisifs que les circonstances contraignaient à y demeurer. La rue, cette rue Bellechasse, relativement tranquille, mais gardant emprisonnée entre les deux files de ses maisons aux volets clos presque tous, aux mines maussades, les rayons de tout l'été, l'atmosphère écoeurante qui semblait planer depuis un mois sur la ville.

Roger, une grande carte étalée devant lui sur la table, travaillait consciencieusement, feuilletant un livre, prenant des notes, piquant la carte de signes caractéristiques. Il étudiait depuis un mois, avec tout le soin, toute l'application souhaitables, la partie de l'Afrique qu'il devait explorer en compagnie de Révoil. Il s'était procuré, outre les géographies les plus détaillées, —Reclus compris,—tous les documents parus sur le Niger, surtout les pays qui entourent le delta du rio Vouma, qu'il devait d'abord traverser. Il avait le journal manuscrit de Soler, un explorateur venu de l'Afrique orientale un

an auparavant et mort des fièvres contractées là-bas, ainsi que de nombreuses notes, cartes et photographies communiquées par Révoil. Quinze jours à peine le séparaient du moment du départ. Il devait, avec Revoil, un ancien sous-officier de la légion étrangère et un certain Burdot, qui avait déjà fait partie d'une expédition du même genre, embarquer à Marseille pour Madagascar.

La petite troupe séjournerait un mois environ dans l'île et s'y compléterait avant de partir pour la côte orientale de l'Afrique, d'où elle devait s'enfoncer dans l'intérieur, conduite par quelques nègres du pays. Combien durerait le voyage? Dix-huit mois à deux ans, selon les prévisions de Révoil; mais tant de circonstances pouvaient différer le retour, et faire aussi qu'il n'eût jamais lieu! Cette dernière réflexion, Roger la gardait pour lui seul, trompant de son mieux la comtesse sur les difficultés et les périls de l'entreprise; elle n'en était pas moins désolée.

—Et dire, répétait-elle souvent en son naïf égoïsme, dire que nous aurions pu vivre si heureux! Que nous manquait-il? Je te le demande, que nous manquait-il?

—Il est des nécessités morales, ma mère, aussi inéluctables, et plus encore peut-être, que les nécessités matérielles.

—Enfin, le bon Dieu te garde et te ramène, murmurait-elle avec un profond soupir.

Cette tristesse de sa mère, qui ne protestait plus, ne se révoltait plus, mais se montrait à lui navrante, allait jusqu'au fond du cœur de Roger.

Pendant ses heures d'études, il se laissait absorber par sa tâche, parfois même emporter par l'enthousiasme, par l'impatience d'une vie d'action et de luttes; mais le passé si doux, les heures adorables vécues en la poétique solitude du Pignadars, lui revenaient sans cesse. Louri montait dans son souvenir, plus délicate, plus aimée que jamais, et tout son être éperdu criait vers elle!

Oh! Louri! elle, et elle seulement !
Mais il chassait la vision aimée.

A quoi bon ? se disait-il, puisque cela ne se peut pas, puisqu'une fatalité inéluctable nous sépare.

Mme d'Aigrillières entra doucement dans le cabinet où travaillait Roger ; elle venait ainsi souvent, sous le moindre prétexte, le voir, le voir encore, ce fils adoré qu'elle allait perdre peut-être pour toujours.

As-tu trouvé cet affluent de gauche que tu cherchais ? lui demandait-elle.

Maintenant qu'elle avait dû se résigner, elle s'intéressait au voyage autant que Roger lui-même, et avait étudié elle aussi toute la contrée. Elle voulait pouvoir suivre un peu par la pensée son bien unique, son cher trésor ; il écrirait de chaque escale, puis de Madagascar ; il écrirait encore de Quiola, la dernière ville du littoral ; ensuite plus rien ! De longs mois se passeraient sans nouvelles, à moins que quelqu'un des membres de la petite caravane ne la quittât, par hasard, pour regagner la côte, et c'était dans quinze jours la séparation ! Elle avait aussi songé à pourvoir son fils d'un équipement approprié et confortable, surtout d'une pharmacie complète ; l'avait lesté de mille recommandations de prudence, entrecoupées de soupirs et de lamentations ; et maintenant encore elle revenait sur ce sujet, se faisait rassurer, pour la centième fois, que la contrée n'est point trop malsaine, que les naturels sont vraisemblablement moins féroces que bien d'autres, et elle répétait, ainsi qu'elle le faisait vingt fois le jour, ce mot navré :

—Le bon Dieu te garde et te ramène, mon pauvre, mon cher enfant !

On frappa à la porte.

—Un télégramme pour Madame la comtesse, dit Joseph-Auguste.

Elle prit sur le plateau le papier bleu, l'ouvrit, le parcourut rapidement.

—Louri, commença-t-elle.

—Louri ? Qu'est-ce donc ? s'écria vivement le jeune comte.

—Lis toi-même.

“Père au plus mal, suis désolée.

Louri”.

XXVII

Tous les jours avaient été pareils pour Louri après l'inutile démarche de Mme d'Aigrillières, tous empreints de la même tristesse. Elle savait que Roger avait décidé de partir pour un long voyage d'exploration. Bien qu'elle n'eût aucun désir précis, songer qu'il était encore en France, c'est-à-dire relativement assez près d'elle, lui faisait les jours moins sombres. Quand il serait au loin, en cette mystérieuse et dévorante Afrique, il lui semblerait plus irrévocablement perdu. Et alors que deviendrait-elle ? Il fallait vivre cependant, vivre pour le père qu'elle aimait toujours, bien qu'il fût la cause de sa poignante souffrance. Il lui était peut-être défendu de parler, ou peut-être simplement avait-il de la vie et de la destinée une conception autre que celle du commun des hommes. Que faire à cela ?

Un matin, tandis qu'auprès du piano, toujours fermé maintenant, elle rêvait aux mêmes choses, au passé, à ce passé d'amour si exquis en sa brièveté, et que Dominica, la servante basquaise, engagée depuis peu, allait et venait dans la maison, elle entendit soudain un grand coup, comme la chute d'un meuble, à l'étage supérieur. Rapidement, elle monta l'escalier. Le père, dans sa chambre, gisait inanimée sur le parquet, tenant dans sa main crispée une lettre que Dominica était allée chercher à la poste de Biarritz et lui avait remise quelques instants auparavant. La jeune fille appela à grands cris ; la servante accourut. Tous deux donnèrent les premiers soins, dégrafèrent le col du vieillard, placèrent un oreiller sous sa tête.

Louri lui fit respirer longuement un flacon pris dans la pharmacie du rez-de-chaussée. Enfin ! le malade aspira for-

tement, ses paupières battirent.

—Dieu soit loué! Il vit, s'écria-t-elle.

Au bout d'un quart d'heure environ, le vieux médecin avait repris connaissance, mais il ne pouvait parler, malgré ses visibles efforts; il se redressa un peu cependant, et indiqua le lit qu'il finit par gagner, aidé de Louri et de Dominica.

—Un médecin! dit la jeune fille, je vais envoyer chercher un médecin. Vous voulez?

Il dit non de la tête, puis il posa plusieurs fois la main sur son cœur.

—Mais dites-moi tout, au moins, disait Louri, dites-moi, je vous en conjure père, que dois-je vous donner pour vous guérir?

Le malade agita doucement la tête en signe de dénégation, puis d'un geste las, il fit comprendre qu'il voulait reposer. Louri, au plus fort de son angoisse, avait crié tout haut le nom qui remplissait son cœur: Roger! et maintenant sa pensée allait encore vers lui: dans nos douleurs, dans nos transes, c'est en ceux que nous aimons que d'instinct, nous cherchons consolation et refuge.

Lui faire savoir, oui. Vite, elle prit un bout de papier, y écrivit une dépêche et la fit aussitôt porter par Dominica au bureau de Biarritz. La servante aurait pu ramener un médecin, mais le père n'en voulait pas; son désir était un ordre. Il était savant lui-même, et mieux que tout autre, il saurait se guérir s'il y avait quelque moyen. Ah! l'affreuse crise! Que signifiait ce refus de tous soins. Était-ce la mort qui planait sur ce lit où il reposait sans un pli au front, sans une contraction aux traits, dans la calme beauté de son calme visage! Pauvre père! Si vénéré et si aimé à la fois! Quand il rouvrit les papiers, elle accourut:

—N'est-ce pas que vous sentez mieux? interrogea-t-elle, anxieuse.

Le vieillard, avec un triste sourire, agita silencieusement la tête.

—Quoi donc? Non, vous n'êtes pas si malade. Vous guérirez, père, dites-le moi, dites que vous guérirez.

Mais le même sourire de résignation triste reposait sur le visage du vieillard.

—Oh! mon Dieu! mon Dieu! que vous m'effrayez! s'écria Louri en tordant ses mains pâles.

Au bout d'un grand quart d'heure:

—Approche, Louri, murmura le sorcier.

Elle se pencha vers lui. Alors, coupant ses phrases de longs repos, il lui parla. Elle devait aller à Biarritz demander à la poste restante une lettre à l'adresse: K. O. V. 1012. Dominica n'en avait apporté qu'une. Il devait y en avoir une autre. Elle y était sûrement. La jeune fille sortit en toute hâte. Elle prendrait le tramway électrique de Bayonne-Biarritz, qui passe non loin du bois de Chassin.

Avec quel soin elle serra dans son corsage la précieuse lettre qu'on lui remit à la poste. Elle en avait examiné les timbres. Deux étaient indéchiffrables, mais l'un portait: Toulouse à Cette; l'autre: Marseille; enfin un troisième: Trieste. C'était à Trieste qu'elle avait pris la mer. Trieste, l'Adriatique, l'Orient, l'Albanie! Tous ces mots s'agitaient dans l'esprit de la jeune fille. L'énigme s'éclaircirait-elle enfin? Mais cette préoccupation l'effleurait à peine. Le père, le cher grand vieillard était étendu sur son lit, dans le bois de pins, si faible, l'air brisé, paraissant, lui si robuste la veille encore, ne tenir plus à la vie que par un fil. Dès son retour, elle lui remit la lettre et attendit anxieuse; il en déchira l'enveloppe, mais à peine l'avait-il lue:

—Fini... perdu! Tout... Mélokia! pauvre Mélokia! s'écria-t-il, en laissant échapper la feuille de ses mains.

Cette fois l'évanouissement du malade dura quelques minutes à peine, mais quand il rouvrit les yeux, il les laissa errer vagues autour de lui.

—Me voyez-vous, père? Reconnaissez-vous votre Louri?

Il dit oui de la tête.

—Père, reprit la jeune fille suppliante, que dois-je vous donner pour vous guérir?

De nouveau le vieillard porta la main à son cœur.

— Quelque chose... brisé... là...

Puis, avec un long effort :

— Je te... dirai..., tu sauras..., tout...

— Ne vous tourmentez pas, père, guérissez seulement.

XXVIII

Quelques instants plus tard, le malade fermait encore les paupières, et Louri ne quittait pas des yeux son cher visage, pâli, mais calme et beau toujours. L'heure douloureuse ! Au rez-de-chaussée, le va-et-vient des clients, venus comme de coutume pour la consultation et que la servante renvoyait ; autour de la maison, la rumeur lente des arbres qu'agitait la brise de la mer, et, dans la chambre du malade, emplie d'une ombre chaude et lourde, où les cuivres et les aciers de la panoplie appendue au mur avaient seuls quelque clarté, une sensation de détresse planait. Louri avait peur ; la mort lui semblait rôder autour d'elle ; elle croyait parfois voir passer sur le visage du malade la pâleur dernière, le reflet sinistre de la tombe déjà entr'ouverte. Alors une sueur d'angoisse lui perlait aux tempes.

En même temps, un besoin éperdu de crier sa douleur à l'ami à Roger, qui lui manquait plus que jamais à cette heure. Qu'il eût été bon de sangloter toute sa peine sur son cœur. Dominica entra sans frapper.

— Une dépêche !

Louri la déchira bien vite malgré l'ombre.

— Nos cœurs avec le vôtre. Puis-je me rendre auprès de vous ?

“Comtesse d'Aigrillières”.

Roger, en lisant le télégramme de Louri, avait voulu tout d'abord prendre le premier train pour Biarritz. Sa mère n'eut pas de peine à lui faire comprendre combien une telle démar-

che serait inopportune, et inutile sans doute.

— Nous ne pouvons cependant, reprit-il avec énergie, la laisser seule en un pareil moment.

— Aussi, répondit la comtesse, suis-je toute disposée à y aller moi-même ; c'est ma place plus que la tienne, tu en conviendras ; toutefois je dois, avant de partir m'assurer que le vieux Diogène—s'il vit encore—est disposé à me tolérer. Et elle envoya immédiatement sa dépêche à Louri.

— Le père, voudra-t-il ? se demandait celle-ci. Que ce serait consolant d'avoir près de soi la mère de Roger ! Oui, Roger avait raison ; elle était bonne la comtesse ; son dévouement en témoignait, et d'ailleurs, elle avait consenti au mariage, plus que cela, elle avait souhaité venir tout exprès de Paris faire une démarche auprès du père.

Dès que le malade s'éveilla, Louri accourut. Il la regardait en souriant, et ce sourire fut pour Louri un rayon de radieux espoir.

— Vous êtes mieux, dit-elle avec joie. Sauvé.

— Non, dit-il..., quelque chose... là, répéta-t-il, en portant la main à son cœur.

Il la regardait toujours. Son air habituel, hautain, un peu sévère, s'était fondu en une inexprimable tendresse, si bien que tout à coup la jeune fille osa dire ce qui lui brûlait les lèvres.

— Père, des amis voudraient être auprès de votre fille pour l'aider.

Des amis ?

— Les seuls qu'elle ait au monde, après vous ; les seuls qui l'aiment, hormis votre père.

— Roger ? sa mère ?

— Vous permettriez ?

— Oui, je veux, dit le malade.

— Merci, père, oh ! merci !

Vite, elle courut à une table, écrivit une nouvelle dépêche que Dominica porta aussitôt à Biarritz.

Tandis que le train emportait Mme d'Aigrillières vers le Golfe de Gascogne :

— Si le sorcier venait à mourir, ce se-

rait—Dieu me pardonne—un fier débarras. Ce n'est pas que je lui veuille du mal, au contraire; hier soir encore, j'ai dit, après ma prière, une dizaine pour sa guérison. Mais, enfin... Louri a vingt ans, je crois; elle serait bientôt maîtresse de sa personne: on finirait par établir son identité, et notre amoureux, recouvrant l'espoir de l'épouser, ne partirait pas pour l'Afrique, cela est certain. Or, c'est tout ce que je veux pour le moment. Ensuite... ensuite, on verra. Il ne trouvera pas tous les jours un Revoil pour l'emmener à la recherche d'un Rio Vouma ou d'un Fuegos quelconque. Tâchons de gagner du temps. Si le succès est aux plus audacieux il est aux patients aussi, et peut-être plus souvent encore.

La comtesse, tout en se promettant de consoler Louri et de l'aider autant qu'il serait en elle, ne pouvait donc se défendre d'une secrète satisfaction. Elle arriva au Pignadars le lendemain, vers midi. Depuis que Louri avait passé sa dernière dépêche, l'état du vieux médecin semblait n'avoir guère changé: de longs moments de veille, où il demeurait immobile et silencieux, le regard vague, de longs sommeils aussi, mais son souffle était court, oppressé, il souffrait sans doute; parfois, en effet, une contraction du visage, un soupir profond, et comme contenu, le laissait deviner, navrant Louri autant que l'eussent pu faire des gémissements. Elle le suppliait encore de lui indiquer les soins à prendre, de lui permettre tout au moins d'appeler un médecin; il agitait la tête et semblait dire: "C'est inutile!" Parfois, elle priaît avec toute la ferveur de son âme, et ensuite elle se reprenait à espérer, mais toutes les fois qu'elle cherchait dans le regard du père un encouragement à son espoir, le même triste sourire lui répondait: "Non!"

Ponia, lui, suivait sa maîtresse, ne la quittant que pour aller se coucher au pied du lit, où il demeurait ses gros yeux attachés au malade avec une sorte d'interrogation anxieuse. Celui-ci avait demandé à voir Mme d'Aigrillières

res dès qu'elle serait arrivée; aussi Louri, après avoir conté en quelques mots à la comtesse ce qui s'était passé, s'était-elle empressée de la conduire auprès de lui.

—Merci d'être venue, Madame, dit le malade, d'une voix affaiblie, mais ferme.

... Ah! ah! pensa la comtesse, on s'est humanisé à ce qu'il paraît.

—J'aurais, poursuivit-il, d'importantes choses à dire à ma fille, à vous aussi, Madame, ajouta-t-il avec peine, puisque vous voulez bien l'honorer de votre amitié.

—Oh! mais charmant, tout à fait charmant, notre sorcier, se disait la comtesse; et tout haut:

—Je suis à votre disposition, Monsieur.

—Demain... seulement, je suis trop las aujourd'hui...

XXIX

Le lendemain, vers les dix heures du matin, la comtesse était de retour au Pignadars, fort impatiente et fort curieuse des révélations qui allaient, sans doute, lui être faites, un peu sceptique encore. Le vieux médecin avait passé une nuit tranquille, veillé une partie du temps par sa fille, l'autre par la garde, que le soir même, Mme d'Aigrillières avait envoyée de Biarritz.

—Madame, vous me faites l'honneur, il y a quelque temps de m'interroger; ma fille, dans le même but que vous, m'avait questionné déjà. Je crus alors devoir refuser de me rendre à vos désirs. Aujourd'hui des faits nouveaux se sont produits, des obligations strictes s'imposent à moi, en qualité de père, de père prêt à quitter sa fille, son unique enfant.

—Père, soupira Louri.

De la main il lui ordonna le silence.

—J'appartiens, poursuivit-il, à la noble nation des Skitpars ou Albanais et je me nomme Apostola Vlassinova, baïraktar, c'est-à-dire comte ou chef de

baïrak d'Ipek, de la tribu des Mirdites, lesquels font eux-même partie des Guègues catholiques de l'Albanie septentrionale.

Le moyen de s'y reconnaître ! pensait la comtesse. Enfin, un grand seigneur toujours, un comte aussi, rien que cela, voyons la suite.

Le malade poursuivait :

—La Lkipéria ou Albanie, quoique abattue sous le cimenterre, était irréductible, aussi dure, aussi farouche que les rochers dont elle est hérissée. Elle avait maintes fois cherché à secouer le joug et le jour viendrait, le jour béni ou la Croix mettrait en fuite le Croissant, où le tyran détesté, le Turc, serait jeté hors des frontières.

Il disait cela d'une voix redevenue vibrante et forte, mais par phrases coupées de longs repos ; ses forces se consumaient visiblement.

—Père, de grâce, calmez-vous, suppliait Louri.

—Tu as raison, ma fille. Pour toi, je dois avoir le temps de tout dire.

Et, calme, désormais, comme si son récit n'eût plus suscité en lui aucune émotion, il parla encore. D'une race d'ardents patriotes appartenant à la famille des Bib-Doda, depuis longtemps protégée par la France,—il descendait de Scanderberg, qui, durant un demi-siècle (1414-1467), avait arrêté l'invasion ottomane,—il n'avait eu qu'un but, qu'une passion ; l'affranchissement de sa patrie. Vers 1875, il était entré dans une vaste conspiration, comprenant la plupart des chefs ou baïraktars albanais. Son château d'Ipek, perché sur un roc inaccessible, était la plus forte place de l'Albanie septentrionale.

En 1878, quand la Turquie avait par son traité de San-Stefano, cédé quelques cantons nord dupays au Monténégro et à la Serbie, l'occasion avait semblé favorable ; on avait pris les armes. La lutte avait été acharnée, sanglante. Les Skitpars n'avaient pas fait mentir leur vieux renom de bravoure ; mais l'heure n'avait pas sonné sans doute. Mitraillé par les canons tures dans son château, où il s'était réfugié,

il avait dû bientôt s'enfuir. Désespéré, il eût été certes, au-devant de la mort, mais Louri était là, âgée de trois ans à peine, et n'ayant que lui seul au monde. Il l'avait cachée en un couvent, à Saint-Jean-de-Médira, sur les bords de l'Adriatique. Il put à peine, après mille dangers, gagner un petit port de la mer Ionienne où Louri le rejoignit, conduite par Marsa, une dévouée Albanaise qui voulut partager leur exil. Son évaison avait été favorisée par un Français un officier de marine.

—Brave Français ! murmura le malade, une larme aux paupières. Brave... brave commandant Mousset !

—Mousset ! s'écria la comtesse, vous dites... le commandant Mousset !

Les sentiments les plus divers, tous ardents, tous tumultueux, agitaient Louri. Quelques souvenirs confus se dressaient en elle : horizons de montagnes singuliers, tels que ceux aperçus parfois en rêve ; kiosques de bois ajourés comme des dentelles, perdus dans des verdure, à l'abri derrière de hautes murailles ; écoin du château paternel, sans doute, où elle se revoyait auprès de Marsa. Un amour intense et une pitié profonde pour la patrie, pour cette patrie qu'elle ne connaissait cependant que de nom, lui remuait le coeur. Enfin le père était là, épuisé par le long récit étendu en une immobilité proche sans doute de l'immobilité dernière. A travers ces images mutilées, le visage adoré de Roger surgissait, l'amour, l'amour le plus vivace, plus puissant encore que les autres sentiments qui l'agitaient. De toutes ces choses, résultait une confusion qui la privait à demi de la faculté de penser, mais lui emplissait l'âme de douleur.

La comtesse elle aussi était agitée. Quelle singulière coïncidence ! Ce vieillard, cet Apostolo Vlassinova avait connu son beau-frère le commandant Mousset ! De cela, il eut été insensé de douter.

Il ne pouvait avoir ni imaginé son nom, ni deviné toutes les particularités qu'il lui avait dites sur son compte. Ainsi, Roger, dans son enthousiasme

juvénile, avait vu mieux qu'elle avait avec sa légitime défiance, que l'expérience de la vie justifiait certes.

Ce sorcier, ce prétendu rebouteux, celui qu'elle avait été tentée de croire un coquin, presque un chef de bandits, était un héros, tout simplement, et de plus appartenait à la meilleure noblesse de son pays; c'était un grand seigneur albanais, ayant gouverné, avec une autorité à peu près pareille à celle des barons du moyen âge, un petit pays.

Ce qu'elle avait cru être un rôle, une simulation charlatanesque, cette noblesse d'attitude et de langage allant presque jusqu'au dédain, jusqu'à la hauteur tout au moins, n'était que l'expression naturelle d'une âme particulièrement haute et fière, reflétant une race neuve, en gardant la grandeur un peu sauvage.

Puisqu'il en était ainsi, se disait Mme d'Agrillières, elle ne nous échappera point, notre chère petite Louri, notre noble petite Albanaise. Toutefois pour suivre-elle après réflexion, qu'il ait connu mon beau-frère, cela ne prouve pas de façon absolue qu'il soit précisément tout ce qu'il dit être, et il pourrait bien s'être quelque peu vanté.

Mais elle ne tardait pas à regretter son scepticisme.

—Non, vrai, je n'y pense pas. A force de vouloir être avisé et circonspect, on finit par ne plus y voir clair. Une idée me vient cependant qui n'est pas mauvaise: peut-être...

Elle ne monologua pas davantage pour l'heure mais elle devint pour Louri d'une extraordinaire tendresse, la pressant sur son cœur, l'appelant: "Ma chère fille". Pour le malade, elle eut mille attentions qui se teintaient d'une sorte de respect. Vers le soir, Vlassinova déclara qu'il désirait voir le comte d'Agrillières.

La comtesse télégraphia aussitôt à son fils:

"Viens", et elle ajouta: "Apporte coffret bleu; est dans le tiroir commode empire".

Puis elle se dit: Peut-être... Qui sait?

On attendait Roger; personne avec plus d'impatience que le mourant. Dans la matinée il avait reçu les derniers sacrements avec sa foi d'ardent catholique, avec un calme, une sérénité admirables. De temps à autre, il disait ce mot—Roger—avec une expression de désir. Il sentait la vie se retirer de lui rapidement, et sans doute craignait-il de ne point revoir le jeune comte.

Louri ne quittait guère le chevet du malade, épiant la moindre nuance fugitive sur son visage, tantôt y lisant quelques motifs d'espoir, le plus souvent de désespérance. Elle allait pleurer dans les bras de la comtesse, qui tendre et compatissante la choyait avec de doux mots de mère apaisant son enfant désolée. Puis encore elle regardait la pendule, cette pendule dont chaque oscillation éloignait d'elle, emportait vers la sombre mort le grand vieillard adoré qui reposait encore là, le père, cet être doux et bon, dont l'amour avait, jusqu'à la venue de Roger, rempli exclusivement son cœur, et y tenait encore une si large place.

Elle écoutait, comptant aussi les minutes qui la séparaient encore de l'arrivée du comte. Il serait là vers les cinq heures; il avait télégraphié au moment de prendre le rapide qui arrive à Biarritz à 4 h. 40: une voiture l'attendait à la gare; en moins d'une demi-heure elle le conduirait au Pignadars.

Le malade reposait quand le jeune comte arriva; dix minutes après il rouvrit les paupières, et à Louri qui était accourue:

—Roger? demanda-t-il.

Elle alla prévenir le jeune homme, qui la suivit, ainsi que Mme d'Agrillières.

—Comte, murmura le malade d'une voix à peine intelligible; puis, de la main, il montra ses lèvres closes, voulant exprimer ainsi qu'il ne pouvait parler.

Enveloppant alors Roger et Louri d'un même regard, empreint d'une

ineffable tendresse, il prit la main de sa fille et la plaça dans celle du jeune comte, puis, se soulevant par un effort suprême, il étendit sur leurs fronts son grand bras, en un geste de bénédiction. Peu après, il parut n'avoir plus conscience de ce qui se passait autour de lui, puis il fut pris de délire. Il parlait en sa langue, s'animait, chantant des fragments des chants de guerre, de ce Tcher-Dagh, que Roger lui avait entendu déclamer, il y avait quelques mois à peine, avec une mimique si extraordinairement expressive, en toute l'énergie de sa robuste vieillesse. Enfin, au milieu de la nuit, se dressant sur son séant, et levant les bras au ciel, il jeta un grand cri : "Skipéria !" puis re tomba mort, sur son lit.

Les sanglots de Louri, qui ne quittaient ni la comtesse, ni Roger, emplirent la veillée funèbre, tandis qu'au dehors, à travers la rumeur des arbres, agités par le vent, Ponia clamait de longs hurlements de détresse vers l'invisible horizon.

XXXI

Le mariage de Roger et de Louri eut lieu six mois après la mort du père, dans les premiers jours de février, un an tout juste après leur première rencontre dans le Pignadars.

Roger avait rompu sans peine son engagement avec Révoil, le capitaine Desbordes ayant été enchanté de prendre sa place. Quant à la comtesse, le lendemain même des funérailles du vieux chef albanais, elle s'était empressée de fouiller le coffret d'email bleu apporté par son fils de Paris. Il renfermait un grand nombre de lettres ayant appartenu à sa soeur Jacqueline. Elle ne tarda pas à y découvrir celles que le commandant Mousset avait adressées à sa femme durant les années 1877, 78, 79, et où il lui parlait longuement d'Apóstolat Vlassinova, celui que la comtesse se surprenait encore parfois à appeler le sorcier. Dans les premières,

il racontait l'hospitalité qu'il avait reçue au château d'Ipek et l'amitié qui n'avait pas tardé à l'unir au chef albanais. Dans les dernières, l'évasion à laquelle il avait en effet aidé. Il donnait les détails les plus curieux sur les péripéties de cette fuite; enfin, sur Vlassinova lui-même. Vlassinova était le plus puissant bairaktar de la tribu des Mirdites, et jouissait auprès de ses compatriotes d'une influence justifiée par sa haute intelligence, son courage, son patriotisme.

Enfin il appartenait à la première noblesse du pays, descendait vraiment de Scandeberg, le héros albanais du quinzième siècle, et il était regardé par les skitars comme le futur libérateur de sa patrie. Ayant perdu deux fils, déjà grands, et sa femme, il ne lui restait qu'une toute petite fille de trois ans environ. La comtesse logea tous ces détails dans son souvenir, et se promit, quand elle écrirait à ses amis, pour leur annoncer le romanesque mariage de Roger, de n'omettre aucun de ceux qui devaient rehausser l'éclat du nom de sa future belle-fille.

Quant à Louri, elle avait quitté la solitude du Pignadars pour venir demeurer, en attendant le grand jour, chez les religieuses de la Villa Pia, à Biarritz. La comtesse et Roger venaient souvent l'y voir et la prendre pour l'emmener en excursion à travers l'admirable pays. Le deuil se mêlait certes, dans le coeur de la jeune fille, à la joie de ses longues fiançailles. Un regret poignant d'abord du père, de l'ami de sa vie entière, regret peu à peu atténué; il lui paraissait maintenant être devenu le protecteur invisible, mais présent à tout heure, entré dans la grande sérénité de la mort.

Le moyen, d'ailleurs, de penser longtemps au passé, quand l'avenir, avec l'amour, tout l'amour, vous sollicite, vous appelle vers la vie?

A cause du deuil de Louri, le mariage eut lieu dans la plus stricte intimité, mais ne passa pas inaperçu pour cela. L'aristocratique colonie étrangère s'intéressait à ces jeunes gens, dont on

avait appris le romanesque amour, et une élite discrète assista à la cérémonie religieuse. Pour cette cérémonie, la jeune mariée avait voulu porter le costume national albanais. Ne serait-il pas heureux le grand trépassé en voyant d'en haut sa fille ainsi fidèle au culte de la patrie lointaine? La robe, du plus pur satin blanc, avait été confectionnée à Pizrend, en pleine Albanie, et en venait directement. Les larges broderies qui ornaient la jupe, la ceinture et le corsage étaient faites de fils d'argent mêlés de perles. Un voile de dentelles précieuses, attaché au sommet de la brune chevelure de Louri par un bouquet de fleurs d'oranger—ainsi voulait-elle suivre les rues de sa nouvelle patrie—tombait en arrière avec grâce et noblesse.

La beauté fière de la jeune mariée soulevait un murmure d'admiration. C'était bien là la fille des Rib-Doda, la descendante des Scandeborg, le héros albanais du quinzième siècle. La comtesse avait peine à contenir la joie orgueilleuse qu'elle ressentait. Quant à Roger, il était tout à l'ivresse intime de ce jour béni. Au sortir de l'église, les jeunes époux partirent pour le bois de Chassin, où ils devaient passer leur lune de miel, dans le châlet, remeublé avec goût et confort, tandis que la comtesse les précéderait à Paris. Ensuite, ils feraient un voyage en Albanie, en ce pays dont Louri avait l'amour dans les veines, que Roger aimait de même, parce qu'il lui avait donné Louri.

A l'entrée du Pignadars, ils renvoyèrent leur voiture; ils voulaient re-

faire, appuyés l'un à l'autre, et, cette fois, avec une félicité entière, les mêmes chemins qu'autrefois, tout parfumés encore, leur semblait-il, de leur mutuelle tendresse. Le bois s'éclairait, sous les pins sombres, des rayonnantes lueurs de cette heure de soleil, et, comme au premier jour, déjà lointain, où ils s'étaient vus pour la première fois, l'arôme des mille plantes balsamiques, la puissante senteur des pins, s'exhalait vers eux comme un encens; les magnifiant dans l'ivresse de leur amour vainqueur, tandis que la mer chantait, ainsi qu'un épithalame, sa haute chanson des jours de fêtes, des jours où elle se livre aux radieux embrassements du soleil.

Ils arrivèrent à cette clairière où Louri, assis à terre sur le sable blanc, avait écouté avec désespoir son ami lui parler de séparation, et où, selon son désir, il avait passé à son doigt l'anneau des fiançailles, ce poétique anneau fait d'un brin de bruyère fleurie. Louri retira de son corsage un minuscule carnet d'ivoire, et montrant à Roger entre les feuillets une frêle chose desséchée et pâle, mais parfumée encore.

—Reconnaissez-vous ceci, mon aimé?

—La bague de nos fiançailles!

—Celle-là même, oui, celle que vous passâtes à mon doigt ici, en ce jour à la fois triste et teinté d'espérance où vous m'annonciez votre prochain départ. Vous le voyez, le Pignadars m'a donné un lien assez fort pour vous retenir, Roger; il m'a gardé mon ami.

—Et il nous gardera, mon adorée, oui, il nous gardera l'un à l'autre tous les jours.



CLOCHES ET LILAS DE PAQUES

CLOCHES de Pâques! Cloches de Pâques! Que vous sonnez mélancoliquement dans le ciel d'avril! Lilas étioles des faubourgs, pourquoi répandre, sur le passant solitaire, tant de regret et de nostalgie?

Il compte alors les années, où il vous entendit, cloches de Pâques, par un jour pareil à celui-ci aigre et clair par ce même azur éblouissant, sur lequel ne glisse pas encore une seule hirondelle. Il compte les années, les nombreuses années, où il vous respira, maigres lilas de Paris, en passant devant les grilles des jardins ou en longeant les murs dont vos grappes fleuries dépassent le faite.

Et cette lourde pensée lui tombe sur le cœur:

“Encore un printemps de vécu!” vous lui versiez la joie cloches et lilas, et quand à vous entendre et à vous respirer, il était inondé soudain d'une vague, mais délicieuse espérance.

Sa jeunesse! Que c'est loin et que ce fut court! Elle a duré, pour lui, tant il s'est réveillé chaque matin, en se disant: “Que va-t-il m'arriver d'heureux aujourd'hui?” Car c'est bien cela, la jeunesse: l'attente du bonheur,—et du bonheur absolu, complet, absurde. “Demain, je rencontrerai la femme dont le sourire m'ouvrira un éternel paradis... Demain, éclatera la guerre où je deviendrai le héros équestre et victorieux à qui des suppliants apporteront les clefs de la ville... Demain, j'imaginerai le plan et j'écrirai les premiers vers du drame ou du poème qui me doit rendre immortel.”

Amour, gloire, génie! Celui qui ne vous a pas rêvés, que dis-je? ardemment et follement espérés, peut-il prétendre qu'il a été jeune!

Le passant déjà vieux, que berce la voix des cloches et que caresse la fugitive odeur des lilas, se rappelle sa brève jeunesse. Elle a fini, voilà bien longtemps, le jour où il s'est aperçu que, seul le désir est bon, que toute jouissance est suivie d'amertume et de dégoût, que le but recule sans cesse devant l'effort. Elle a fini, quand elle s'est réveillée, un triste matin, sans plus rien attendre de sublime et d'extraordinaire, quand relisant la page, écrite par lui la veille, il l'a trouvée froide et par trop inférieure à son rêve, quand il a vu se tordre, dans le coin de tant de sourire, le petit lézard dont parle Henri Heine, l'inquiétant reptile de l'ironie et de la trahison.

Cependant, la vie lui semblait encore savoureuse, mais comme un fruit échauffé par le soleil de septembre. Elle était perdue, et pour toujours cette fraîcheur d'âme qui rend les sensations pareilles à des cerises cueillies sur la branche et mangées sous l'arbre, dès le matin, quand elles sont encore embuées de l'haleine des nuits.

Parfois, il se révoltait, il s'indignait que la puissance de l'espoir et de l'illusion s'affaiblit si vite; et comme pour le consoler un moment, à chaque printemps nouveau, un peu de jeunesse lui revenait, par accès inattendus, par soudaines bouffées.

C'était par des matins comme celui-ci, aux environs de Pâques, alors qu'au jardin, en même temps que les giroflées et les tulipes, s'épanouissaient suavement les lilas, et que, semblables à des monstres captifs dans les campanilles à jour, les lourdes cloches se balançaient et jetaient leurs appels graves au large du ciel.

Il reprenait alors courage à la vie;

il se remettait à croire un peu à la gloire et au bonheur. "Aime!" lui conseillaient les tendres fleurs; et l'héroïque airain lui disait: "Travaille!"

Il les évoque, parmi les meilleurs de son passé, ces vifs et frais matins de fêtes. N'étant pas frileux alors, il ne lui déplaisait point que le vent du nord-est, le vent du temps clair, lui fouettât le visage et tourmentât ces habits.

C'était surtout sur le large boulevard, devant l'église, que ce vent de joie faisait cent maisons, paraissant d'abord s'exercer de préférence sur les gens qui allaient à la messe ou qui en revenaient. Quand arrivait la bande de petites orphelines conduites par des religieuses, il faisait flotter les mantelets noirs et les rubans bleus des bonnets et s'amusa à transformer les cornettes des soeurs en grands papillons blancs. Sur la tête des élégantes paroissiennes, il secouait rudement les plumes et les fleurs. Puis il entortillait les maigres jambes d'un vieux prêtre dans les plis de sa soutane et forçait le pauvre homme à maintenir de la main son vieux chapeau; et il poussait même l'inconvenance jusqu'à taquiner les jupes d'une dévote en deuil, qui embarrassée par son parapluie, son ridicule et son eucologe gonflé d'images, tournait sur elle-même dans un affolement scandalisé.

Mais voilà que tout à coup ce farceur de vent s'apercevait que dans la maison en face, une persienne était mal attachée. Vite, il y courait et la faisait claquer contre la muraille. Ensuite c'étaient les casques d'une paire de dragons en promenade qui l'attiraient, et il se mettait à éparpiller les crinières noires et à les jeter dans les yeux des deux soldats. Enfin, remarquant dans la foule, sur la tête d'un bourgeois à bedaine, le premier chapeau de paille de la saison, v'lan! il découvrait brusquement la calvitie du gros papa et l'obligeait à courir, soufflant comme un phoque et aveuglé par la poussière, après sa coiffure qui roulait devant lui comme un cerceau.

Et, dans ces matins de Pâques jadis, il n'y avait pas que le vent qui fut de

si bonne humeur. Tout respirait l'allégresse. Le ciel était pur et les femmes avaient comme du bonheur dans le regard; c'était le même bleu au firmament et dans les yeux des blondes. Et la verdure; Oh! la fraîche verdure! Sur le squelette des arbres tardifs, elle commençait à paraître à peine, indécise, flottante, ainsi qu'une vague fumée. Sur d'autres, elle pointait déjà hors des bourgeons, en petites feuilles claires—si jeunes!—avec quelque chose d'étonné et de ravi comme la physionomie des enfants.

Mais, surtout, il y avait des lilas! Le lilas, l'arbuste qui, dans ce moment de l'année, n'a pour ainsi dire, pas de feuillage, mais qui éclate en gerbe, en feu d'artifice de fleurs. Des lilas il y en avait partout. Dans des vases, au bord des fenêtres; en bottés, à l'étalage de la fruitière ou dans la petite charrette de la marchande, le long du trottoir. Les femmes qui passaient en tenaient un gros bouquet avec leurs deux mains; et quelques chevaux de fiacre en avaient aussi une petite branche, piquée près de l'oreille. Quand on s'enfonçait un peu dans la banlieue, les grappes de fleurs débordaient et pendaient sur toutes les clôtures. Oh! ce lilas qui fleurit le premier et dure quinze jours à peine, voilà bien la fleur de l'emblème du paradisien, de l'habitant fiévreux de la grande ville, si impatient et si avide, poussé par la hâte de posséder et de jouir.

Le romeneur solitaire évoque ces printemps passés. Combien tout cela l'enivrait, ce vent taquin, ce jeune azur, ces fleurs précoces, cette verdure nouvelle, et là-haut l'harmonieux tumulte des cloches de Pâques sur la foule joyeuse et ensoleillée! Naguère encore comme tout cela lui donnait un revif de jeunesse!

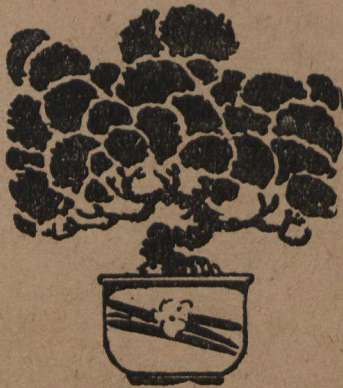
Hélas! Serait-ce décidément fini! Aujourd'hui, faible et maladif, frissonnant au moindre souffle un peu âpre du nord-est, les lilas ne les grisent plus, le concert aérien l'importune. Est-ce bien lui, l'amoureux et le poète—au fond, c'est tout un—lui de qui, jadis, toute

fleur avait le baiser, lui chez qui, tout rythme éveillait aussitôt mille chansons, est-ce bien lui qui peut rester indifférent à un parfum, à une harmonie? Oh! la cruelle pensée! Est-ce vraiment la fin et ne connaîtra-t-il plus jamais les enchantements de la nature et de la vie?

Et ce moment à quelques pas devant lui, dans la longue avenue où s'attarde sa flânerie, il aperçoit un jeune homme et une jeune femme, assis sur un banc, dans la tiédeur du soleil qui tamise le grêle feuillage. C'est un ménage d'ouvriers, parmi les plus pauvres; car bien que ce soit le jour de la grande fête, la femme est en cheveux et en taille et quelle robe! et l'homme a gardé son tricôt et sa cotte de travail. Sur la petite voiture d'osier, où repose un nouveau né, tout près d'elle, la femme a placé une gerbe de lilas, et le tout petit, qui vient de s'éveiller, ouvre des yeux devant cette merveille et porte instinctivement vers les fleurs ses mains potelées. L'homme, lui maintient debout, sur une de ses cuisses, son aîné—deux

ans tout au plus—et l'enfant, qui écoute sonner les cloches de l'église voisine, est charmé par la belle musique et incline la tête, en mesure, à chaque vibration de l'airain. Alors, les époux regardent tour à tour leurs deux enfants, du regard des pères et des mères, puis tournent la tête l'un vers l'autre, et sans rien dire, ils se sourient longuement—oh! du pâle sourire des malheureux, mais d'un sourire où il y a quand même, en ce moment, pour ces deux humbles, un peu de joie et d'amour.

Oh! comme il a honte à présent, le promeneur pensif, de son chagrin égoïste et mauvais de tout à l'heure! Qu'importe qu'il vieillisse et que le renouveau lui verse de moins en moins la force pour le travail! Epanouissez-vous, lilas d'avril! Sonnez à toutes volées, cloches des "Alleluia". Fleuris, printemps, richesse des pauvres! Et sois béni par tous les misérables et par cet homme sur le déclin, dont tu viens de réchauffer le coeur en l'attendrissant devant le bonheur d'autrui!



ÇA NE PREND PAS



—Tu veux la traite? Paye d'abord le \$5 que tu me dois depuis deux ans.

—Y a pas d'soin, bourgeois, vous pouvez m'continuer un p'tit crédit, j'ai maintenant une bonne job comme surveillant dans une plantation de macaroni...

—Veux-tu te sauver, espèce de "bum"!



PAQUES FLEURIES

—Allons, monsieur Poum, debout ! C'est fête, aujourd'hui. Vous allez mettre vos beaux habits pour aller à la messe.

Poum hocha la tête, d'un air pénétré. Oui, il est au courant. C'est la fête des Rameaux. Sa maman, l'autre jour, lui a expliqué. Et prolixement, à son tour, il raconte :

—Vous savez bien, Bertha?... la fête de Jésus, le roi des Hébreux, il y a longtemps, longtemps, quand il est entré dans une ville qui s'appelle..., vous savez bien..., Mathusalem?...
—Jérusalem, vous voulez dire!...

—C'est la même chose!... Il était sur son âne, un petit âne gris, à raies, bien propre, tout pareil à Mustapha, quand on vient de lui faire son pansage et qu'il a les sabots cirés. Et tout le monde de ce temps-là, les beaux messieurs, les belles dames, les capitaines, ils avaient tous cueilli des palmes : c'est des grandes feuilles, avec des rameaux, et ils criaient : "Oh! là! là! Oh! là! là!..."

—Hosanna! vous voulez dire.

—Oui... Alors, depuis, on a nommé ça la fête des Rameaux...

Poum s'arrêta et, modeste, attendit un compliment.

—Si vous gigotez de la sorte, vos bottines ne seront jamais boutonnées!

Poum sourit avec condescendance. Bertha n'a rien compris du tout!... C'est trop savant; elle est stupéfaite. Fier, il se tait; un doute, pourtant, lui travaille l'esprit.

—Dites, Bertha... Est-ce que c'est le même Jésus qui vient mettre des bonnes choses dans les souliers, à Noël?...

Est-ce que c'est le petit Jésus? •

—Bien sûr, monsieur Poum!

—Je le savais... Dites, Bertha, est-ce que c'est aussi le même qui va mourir à la fin de la semaine, et pour qui on chante à l'église, quand elle est toute tendue en violet?

—Oui, monsieur Poum, c'est le Bon Dieu qui est mort pour nous sur la croix et qui est ressuscité.

—Je le savais...

(Poum trépigne. Ça ne finira donc jamais, cette bottine!)

—Aujourd'hui, Pâques fleuries. Restez tranquille! Demain, lundi saint. Jeudi, les cloches s'en vont. Samedi, elles reviennent, et dimanche prochain, monsieur Poum...

—J'aurai un bel oeuf de Pâques!

Et Poum, enfin chaussé, stoppe par la chambre, en claquant des mains. Bertha le rattrape, au milieu d'un saut de cabri.

—Bravo, monsieur Poum! Voilà de la religion... Vous oubliez que Jésus, notre Seigneur, ne fait de cadeaux qu'aux enfants sages.

*

**

Et, tandis que Bertha lui passa le peigne fin dans les cheveux, il déclare, d'un ton tranchant :

—Le Bon Dieu ne peut pas faire tous les cadeaux lui-même. Alors, il donne ses commissions aux parents. Grand-papa Vernobre, par exemple, sait qu'il doit m'acheter un cheval mécanique.

—Comment! monsieur Poum! Mais vous n'y pensez pas! Dire des choses pareilles! Vous mériteriez de ne jamais plus trouver, à Noël, de chocolats dans la cheminée. Et vous pouvez être sûr qu'en fait d'oeuf de Pâques, les cloches, si elles vous ont entendu, ne vous rapporteront rien, rien, rien.

Qu'est-ce que Bertha raconte donc? Poum glisse, de son côté, un regard qui interroge. Vraiment, pour qui le prend-elle? Les cloches, c'est de l'histoire ancienne. C'était bon l'an dernier, quand il était petit. Mais il a huit ans, depuis six jours. Il sait bien ce qui en est.

Pourquoi? Poum n'est pas aussi rassuré qu'il en a l'air. On a vu des choses plus étranges, après tout.

—C'est-il bien vrai, Bertha? Est-ce que les cloches s'en vont?

—Si elles s'en vont, monsieur Poum! Jeudi, dans la matinée, faites attention. Vous n'avez qu'à lever le nez en l'air! Vous les verrez se mettre en route, par longues bandes, toutes, les petites, les moyennes, les grandes, dans leurs robes vertes, dans leurs robes jaunes, dans leurs robes noires. Elles s'en vont à Rome, à travers le ciel. Mais il faut joliment regarder, car elles s'envolent en silence et courent si vite qu'on les cherche à peine, crac! elles sont déjà loin!

Oui, c'est bien possible!... Poum se rappelle sa stupeur, l'an dernier. Sans doute, il est un esprit supérieur, maintenant; on ne l'attrape plus..., il se méfie!... N'importe, il y a tant de faits qu'on ne s'explique pas... Et puis, il a beau faire, dans son âme enfantine règnent tant de craintes superstitieuses! Tant de mystères l'enveloppent! Il paraît que des couteaux en croix, une salière qui se renverse sur la nappe, cela présage des aventures fatales. Une glace cassée, grand-papa l'a dit assez souvent, rien de plus terrible. La nuit, enfin, dans les pièces désertes, est-ce qu'on peut savoir ce qui se passe?

Poum réfléchit.

—Vous vous êtes encore rongé rongé les ongles, monsieur Poum, dit Bertha, qui profite de son silence. Certaine-

ment, au lieu d'un cheval mécanique, les cloches vous rapporteront, cette fois, un pot de moutarde dans lequel votre maman vous trempera le bout des doigts, pour vous apprendre!

—Et pourquoi s'en vont-elles, dites, les cloches?

—Parce qu'elles sont tristes à cause de la mort de Notre-Seigneur. A Rome, près du pape, elle s'agenouillent, elles prient... Mais, le samedi, quand elles savent que le Bon Dieu va ressusciter, elles s'en reviennent en chantant : "Bing! Bang!" Elles traversent l'air par milliers. Chacune reconnaît son clocher. Toutes, les petites, les moyennes, les grandes, dans leurs robes vertes, dans leurs robes jaunes, dans leurs robes noires, elles rapportent aussi des oeufs, des petits, des moyens, des grands; et, quand elles passent au-dessus des jardins, elles secouent leurs robes, en chantant toutes ensemble : "Bing! Bang! Bing! Bang!" Et les platesbandes sont jonchées d'oeufs, d'oeufs jaunes, rouges, verts, bleus, lilas. Il y en a dans les bordures. Il y en a dans les massifs... Vous en avez ramassé l'an dernier, monsieur Poum! plein le devant de votre blouse!

C'est vrai! Elle a raison, Bertha... Seulement, Poum n'a jamais pu les voir ces fameuses cloches. Pendant qu'il cherchait les oeufs dans l'herbe, entre les branches, parmi les feuilles, toujours elles en profitaient pour fuir... Elles volent si vite!

— Vous souvenez-vous, monsieur Poum? Vous avez même reçu, juste sous la fenêtre du grenier à foin, dans le potager, une volée de tout petits oeufs en sucre qui vous ont fait des rouges à la joue? Ils tombaient du ciel, évidemment. Mais le temps de vous relever, ah! ouiche! plus personne...

—Oui, concéda Poum, rêveur... Et sait-on pourquoi elles se dépêchent tant?

—Pour ça, dit Bertha, les avis sont partagés. Les uns prétendent qu'elles ont peur de s'enrhumer en route; d'autres, qu'elles ne veulent pas montrer leurs jambes.

Poum, cette fois, prit l'air grave d'un homme à qui l'on n'en conte pas!... Etait-ce croyable, voyons? Mais, visiblement, il demeurait perplexe.

—Là! nous voilà prêt. Neuf heures! Regardez-vous dans la glace.

Et, tandis que Bertha, d'un tour de main, ouvrait les croisées toutes grandes, M. Poum jeta un coup d'oeil satisfait à son col blanc, à son costume de

velours, à sa mine imposante. Puis, il courut à la fenêtre, et, penché sur la rue pleine de monde, sans plus penser à rien, il salua gaiement le clair soleil de Pâques fleuries. Un carillon joyeux sonnait là-bas, du côté de l'église, au-dessus des arbres dentelés de feuilles fraîches et des trottoirs avec leurs étalages de buis, dont l'odeur amère flotait dans le ciel bleu.

Graine Fugitive

Hier, en me parlant, ta voix
M'a semblé moins douce et moins ten-
[dre,

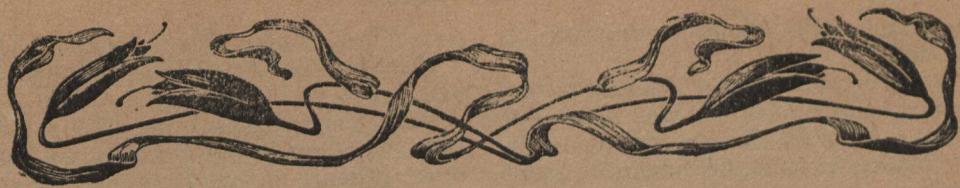
Et j'ai cru qu'encore une fois,
Chère, tu voulais te reprendre.

Cela n'a duré qu'un moment;
Mais, pendant la longue soirée,
J'ai retrouvé l'ancien tourment
Et ma poitrine s'est serrée.

Pardonne, ô mon amour chéri,
Si j'ai soupçonné ta tendresse!
A présent me voilà guéri,
Car il suffit d'une caresse,

Il suffit d'un regard plus doux,
D'un mot plus tendre de ta bouche,
Pour chasser le doute jaloux
De mon coeur aimant et farouche.

C'est fini, je ne crains plus rien,
J'ai la quiétude suprême...
J'étais fou!—Ne sais-je pas bien
Que tu m'aimes comme je t'aime?



RAVE ESPIEGLERIE

Souvenirs d'un Samedi-Saint

CERTES, le jour du vendredi saint, il pleut. On ne peut pas dire que le lendemain soit absolument beau, mais le temps fait ses préparatifs. Le ciel est couvert, parce que Notre Seigneur est mort, mais il ne tombe pas une seule goutte d'eau, et il fait très doux déjà, parce que Notre Seigneur est à la veille de sa résurrection.

Bien que nous fussions en vacances, nous n'avions organisé ni parties de barres, ni parties de cache-cache, ni parties de chasse. Nous jouions avec le beau temps.

Il nous avait entraînés, Gilardin et moi, jusque sous les beaux platanes, qui, plantés sur le parvis, sont si hauts qu'ils ombragent l'église. Il nous avait entraînés jusqu'au seuil de celle-ci. Dans notre froide église elle-même, le beau temps était entré.

Le jour du samedi saint, les églises contiennent un grand mystère, à cause de leurs cloches. Tous les ans, le mercredi de la semaine sainte, les cloches quittent leur clocher. Comme on jeûne dans nos villages, les cloches voyageuses les quittent et s'en vont à Rome, les cloches gourmandes, pour y manger du lard. On nous l'avait dit. Nous le savions. Elles ne revenaient que pour assister à la messe de Pâques.

Nous entrâmes dans l'église sans cloches. Les cordes auxquelles se suspendaient d'ordinaire le sacristain et les enfants de chœur pour sonner les offices n'avaient pas été retirées, puisqu'elles devaient servir le lendemain,

mais on en avait attaché l'extrémité à des clous placés si haut que nous ne pûmes les atteindre et tirer sur elles. Pour nous consoler, nous fîmes un tour nous arrêtant un peu dans toutes les chapelles. Celle de saint Roch est la plus belle, parce que celui-ci est accompagné d'un chien qui tire une grosse langue. Gilardin monta sur un banc pour la toucher.

Comme nous allions sortir, nous nous aperçûmes que nous n'avions pas remarqué la présence d'un grand baquet plein d'eau, qui, placé près de la porte d'entrée, la barrait pourtant tout entière.

—C'est l'eau bénite, dit Gilardin.

Le samedi saint, M. le curé bénissait sans doute un baquet d'eau auquel venaient puiser ensuite les gens du village, qui en faisaient provision pour toute une année.

Nous jouâmes avec l'eau bénite, comme nous avions joué avec le beau temps.

Le baquet qui la contenait était un beau baquet de bois cerclé de fer, au bas duquel un bouchon était enfoncé dans un trou. Nous jouâmes avec le baquet.

Je veux croire aujourd'hui encore que ce fut de Gilardin qu'émana la proposition suivante :

—Si nous enlevions le bouchon ?

Mais il est bien certain que nous y travaillâmes tous les deux. Le bouchon tenait solidement, ayant été enfoncé par le sacristain, qui était un homme

de grande taille. Nous eûmes beaucoup de mal.

Je nous vois encore, l'opération terminée, sautant les marches d'un seul coup et courant dans la rue de l'église. Nous n'avions plus besoin de jouer avec les choses pour trouver à la vie un grand goût. Nous ne regardions plus ni le beau temps ni rien de ce qui existe en ce moment. La joie en nous était si belle qu'elle nous aidait à courir.

Je ne sais pas ce qu'il advint de Gilardin.

J'arrivai chez mes parents, tout battant encore. J'atteignis ma mère. Je lui criai, comme cela se dit chez nous, dans notre langage :

—Maman Gilardin et moi, nous avons envoyé l'eau bénite.

Je lui donnai toutes les explications avant de respirer. Elle appela mon père qui travaillait dans la boutique :

—Il a envoyé l'eau bénite, avec Gilardin.

On ne sauta pas sur moi, comme cela se pratique d'ordinaire. J'expliquai davantage encore. Je pense que mon père eut des regrets et une certaine admiration, car il s'écria :

—Jamais je n'aurais imaginé ça !

Ce ne fut qu'un peu plus tard, lorsque son sérieux le reprit, qu'il put ajouter :

—Surtout, garnement, ne le dis à personne.

On me conseilla de rester assis sur ma chaise et de ne pas me montrer dans la rue. J'ai toujours cru que Dubuisson, le sacristain, fut averti de la chose par Dieu lui-même. Il habitait en face de chez nous. Sa porte était fermée, nous ne vîmes personne entrer dans sa maison. Il sortit soudain avec fracas. Certes, il avait les jambes longues et d'ordinaire marchait à grands pas, mais, cette fois-ci, nous eûmes à peine le temps de l'apercevoir ; il enfilait la rue pour se rendre à l'église. Il levait le bras et semblait tendre la main pour que le ciel l'aidât à marcher plus vite.

Ce fut cinq minutes plus tard que

nous vîmes monter Mlle Lerondeau. Elle s'arrêtait devant chaque porte pour dire :

—J'ai soixante-dix ans. Pour une fois que je quitte l'église pendant un quart d'heure, il faut bien que cela arrive pendant que je n'y suis pas.

Elle n'avait rien vu, mais elle avait tout appris, et elle disait ensuite :

—Je monte chez les dames Leboucher pour en parler avec elles.

Les dames Leboucher étaient deux soeurs qui avaient épousé les deux frères et qui, toutes deux, étaient veuves. On ne les voyait jamais, parce qu'elles étaient très riches et passaient tout leur temps dans leur château. Elles s'y étaient même fait aménager une chapelle pour prier Dieu chez elles et n'avoir qu'un pas à faire pour espérer revoir leurs maris au ciel. Elles n'étaient pas mêlées au nombre des vivants. La dernière fois qu'on était venu les arracher à leur solitude, c'était, trois ans plus tôt, quand le tonnerre était tombé sur la maison d'école des soeurs.

Elles ne mirent pas longtemps à descendre. Bien qu'elles eussent le moyen de faire confectionner leurs chapeaux à Paris, elles descendirent en cheveau. Mlle Lerondeau avait du mal à les rejoindre, chaque fois qu'elle s'était arrêtée pour dire :

—Nous allons en conférer avec M. le curé.

Boordeaux, le forgeron, lui-même, qui, ce jour-là, était en ripaille, s'arracha aux délices de l'auberge du Petit-Salé dans laquelle il buvait. On le vit dans la rue. Il en occupait toute la largeur pour que l'événement qui le faisait marcher tint plus de place. Il parlait latin, pour que son sentiment fût plus solennel. Il chantait :

“Eau benita renversare dans eglisia. Foutire campo !”

J'eus bien du malheur, au milieu du plaisir. Pour ceux qui ne descendirent pas jusqu'à l'église, la maison de Dubuisson, le sacristain, fut un centre d'attraction. Joséphine Dubuisson, la femme, se tenait en haut des marches

et présidait une importante assemblée, Annette Pétipaton, la femme de ce sabotier qui, un jour, pendant le sermon que faisait un père capucin, avait crié : "Le plus grand pécheur, c'est moi !" Annette Pétipaton, voyant approcher son mari, lui criait :

—Va-t'en ivrogne ! Comment faut-il que les enfants aient du respect pour l'église, pendant que les hommes n'en ont pas !

J'eus bien du malheur : il ne me fut pas permis de me mêler à ce groupe dont faisaient partie tous mes voisins. Mon père avait quitté son travail pour les rejoindre. Il riait à son aise, mais ma mère était restée à la maison pour me surveiller et me commander :

—Toi, je te défends de sortir !

J'appris même que l'on craignit un moment une dispute, parce que le gros Gignoux, le maçon, qui ne faisait jamais attention à rien, ayant par mégarde posé le pied sur la patte du chien de M. Olivier, le domestique de celui-ci lui cria :

—Enfin, vous n'allez pas estropier mon chien !

Je ne pus assister à aucun des événements de ce grand jour. Les enfants allaient au galop, leurs pieds légers les transportaient au lieu de leurs désirs. Les personnes qui revenaient de l'église nous annonçaient que, tous en bande, ils étaient réunis sur la place.

Ils eurent la chance d'assister à l'explication qui eut lieu entre le curé et le sacristain. Ils en entendirent toutes les paroles, sans que personne les fit écarter.

Le sacristain voulait être plus en colère que monsieur le curé. Il disait :

—Et il faut que je m'échine à aller pomper de l'eau. J'en ai pour une bonne heure. On n'en a jamais fini avec votre église.

Monsieur le curé disait :

—Voilà ce que c'est que d'être aimable avec les gens. Leurs enfants débouchent votre baquet d'eau bénite. Ils prennent toutes les familiarités avec leur curé et avec le Bon Dieu ensuite.

Le sacristain répondait :

—Pour le dérangement que ça vous cause ! Mais moi j'ai à tirer d'autre eau.

Avec tout autre que monsieur le curé Belligand, il eût perdu sa place. Il était tout rouge, il bégayait, il manqua ne pas arriver à trouver le mot "tirer". Mon camarade Bellot, qui assistait à la scène, m'a dit qu'ils avaient tous bien ri. Ils n'avaient jamais vu un curé en colère.

Tout le jour, je dus rester sur ma chaise. Il se passa bien des événements dont le récit n'est pas parvenu jusqu'à moi. Monsieur le curé bénit un baquet d'eau auprès duquel les dames qui étaient membres de la confrérie des mères chrétiennes organisèrent un service de surveillance. Tous les enfants de l'école venaient les voir. Jusqu'à M. Berger, l'instituteur, qui fit semblant de se promener pour les contempler en passant.

Je ne quittai ma chaise que pour aller au lit, après la soupe. Je ne quittai le lit le lendemain que pour aller à la messe, sous la conduite de ma mère. Je dus entendre et subir jusqu'au bout, sans broncher, le sermon de monsieur le curé. Il disait :

—La bénédiction de Dieu était venue jusqu'à vous. Vous l'avez chassée. Vous n'avez pas élevé vos enfants dans la crainte du Seigneur. L'eau qui lavait les péchés du monde s'est écoulée dans votre église. Le jour viendra où l'on vous en demandera compte :

Ma mère eut bien honte dans le fond de son cœur. J'eus beaucoup à rougir.





Nouvelle Canadienne

LE NOTAIRE AU VILLAGE

Par Geneviève

UN jour, il y a de cela vingt ans, un village naissait sur la rive sud du Saint-Laurent, juste à l'endroit où les Monts du Nord, en face, se sont à peu près perdus dans l'horizon et le grand fleuve bleu.

Grandissant à vue d'oeil, ce village eut bientôt acquis une importance que n'osaient lui disputer les villages voisins.

Ainsi, de longtemps déjà, on avait son église, à dimensions en rapport avec la population croissante, et le presbytère, spacieux et solide, abritait le plus indulgent des curés.

Bientôt, intervint le médecin des corps; et les malins de dire, qu'à son intention, il faudrait bientôt reculer les limites du cimetière!

Naturellement, puisqu'il y avait curé, il y avait bedeau. Et ce bedeau, c'était l'universalité.

Forgeron d'abord, puis savetier, un peu tailleur, un peu moins encore, il avait fini par gravir les degrés de pierre de l'église, en qualité unique de bedeau, c'est-à-dire, comme il le paraphrasait si bien, "le premier après M. le Curé!"

Comme dans tout village bien né, il y avait quelques commérages par-ci, par-là, le soir surtout, lorsque, après la journée faite, se réunissaient voisins et voisines. Mais pour tout cela, point n'était besoin d'avocat. Le progrès marche bien sans procès.

Cultivateurs pour la plupart, ces braves gens du village de M.— vivaient satisfaits du présent, sans rien demander à l'avenir.

On aimait, qui, sa fiancée, qui, sa femme et les enfants, et chacun payait religieusement sa dîme à M. le Curé.

Au temps de la moisson, lorsque, de sa terrasse en fleurs, M. le Curé contemplait, ouverts devant lui, ces immenses champs couverts de grains rebondis, on aurait pu l'entendre répéter doucement, avec ferveur, le "Nunc dimittis servum tuum Domine."

Cependant... Hélas! faut-il que, dans cet ensemble harmonieux il faille jeter aux quatre vents le cri strident du regret!

Mais, aussi, on était sans notaire, et on sait qu'un village sans notaire, c'est un village manqué, un corps sans âme, quoi!

Avant que de décider du dernier mot de la fin, il fut résolu que M. le Curé serait consulté.

—Nous aimerions un "bon" notaire, lui dit un jour Grégoire Gringalet, lequel, étant le marguillier le plus ancien, avait été choisi comme l'interprète des trois autres titulaires qui l'accompagnaient.

—Pour tout dire, continua Grégoire, la chose est pas mal plus difficile qu'on n' pense, allez! Les notaires, voyez-vous, ça ressemble aux avocats... J' voudrais pas dire qu'ils sont tous des

voleurs... Non! mais ces messieurs-là ont toujours rendu les gens prudents!

—Ça, c'est vrai, dirent en choeur les frères marguilliers, surpris, en même temps que charmés des talents oratoires de Gringalet.

—M. le Curé... reprit celui-ci avec un peu d'hésitation, M. le Curé, si vous n'y voyez pas d'objection... on l'aimerait mieux garçon... Il y a bien des filles à marier au village!

Et l'infortunée brebis tondue, à qui Dieu avait oublié de mesurer le vent, en songeant qu'il était le père d'une bonne grosse demi-douzaine de filles, laissa échapper quelques doubles soupirs nerveux.

Ses compagnons, tous plus jeunes, c'est-à-dire moins encombrés, confiants surtout dans un avenir miséricordieux, elignaient de l'oeil malicieusement.



Le village de M.— est sens dessus dessous. De l'est à l'ouest, du nord au sud, de tous les coins et recoins, c'est un va-et-vient, une remue-ménage, une excitation extraordinaires.

On se heurte, on se bouscule, on s'enfonce les côtés à coups de coude; les uns rient, les autres crient; enfin c'est un méli-mélo indescriptible...

Des voisines— et probablement des voisins!— qui ne s'étaient pas parlés depuis les Pâques dernières, avaient suspendu les armes, et de-ci, de-là, le long du chemin, on signait des traités de paix plus ou moins courts.

—Vous avez su la nouvelle, M'ame Petit?

—Quelle nouvelle, M'ame Nascal?

—Comment! Mais vous n'savez rien, rien! On n'vous a point dit qu'il nous arrivait... C'est facile de voir que les filles à marier ne sont pas communes par chez vous!

—Allons donc!

—Dites donc! fit M'ame Petit de sa voix la plus câline, dites donc, M'ame Nascal, voulez-vous me dire qu'est-ce

qui se passe à cette heure cite! Monseigneur l'Evêque doit-il arriver? Quoi! Vous m'avez mis la puce à l'oreille avec vos mystères...

Et M'ame Petit, les yeux dilatés par une curiosité qui menaçait d'aller jusqu'à la souffrance, attendait...

Entre autres dons, M'ame Nascal avait celui de mettre les curieux sur le gril; et plus on rôtiissait affolé, plus elle alimentait le feu.

Aussi son interlocutrice ne fut-elle pas trop surprise de la voir disparaître brusquement, son châle sur les épaules.

—Peste des pestes! murmura-t-elle, en la regardant s'éloigner. Tous les jours elle invente de nouveaux suppléments! Mais attendez, il y a un moyen d'être aussi savante que vous, M'ame Nascal!

Et M'ame Petit prit, elle aussi, la clef des champs.



À travers la haie humaine qui, en un instant, s'est élevée, sur son passage, le notaire, du fond d'un carrosse, l'orgueil du seul cocher de place, contemple avec stupéfaction cette foule qui, les yeux braqués sur lui, ne le quittent pas d'un instant.

—Qu'est-ce qu'il y a, hein, M. le Notaire? fit le cocher, répondant à une muette interrogation. Qu'est-ce qu'il y a? Eh bien! il y a, monsieur, qu'un notaire vient d'arriver au village de M...

La maison que devait occuper le nouveau venu trahissait assez les outrages du temps, et il était facile de voir qu'on avait voulu les pallier plutôt que les réparer.

Cependant, ce cachet d'ancienneté avait plu au notaire. Elevé au milieu d'antiquailles,— vieille maison, vieille église et vieilles gens—il retrouvait, ici, un peu de ce qu'il avait laissé là-bas.

M. le notaire Grillon, de son petit nom, Samuel—c'est ainsi qu'on s'était

appelé de père en fils, et jamais celui-ci n'en avait demandé compte à celui-là,—est un parfait notaire.

Tous les termes vermoulus, il les a tous sur le bout de ses doigts, il les rédige avec circonspection et les relit toujours distinctement, avec une emphase particulière, qui ne manque jamais de plaire aux clients.

Au physique, M. le Notaire n'est pas mal du tout. Taille beaucoup au-dessus de la moyenne, corps mince, air dégagé, et surtout une cordialité à toute épreuve.

M. Samuel Grillon, notaire au village de M.—, a donc mille chances de gagner à lui tous les coeurs; ai-je besoin d'ajouter—celui des mamans surtout?

Bientôt, partout où il y avait fille à marier, on invitait avec instances le notaire, dont le budget d'ailleurs—c'était connu—était si bien équilibré. Jusqu'à l'ami Gringalet, aujourd'hui marguillier démissionnaire, qui se mit un jour, de la partie, en le priant d'accepter un dîner, lequel était servi par les six filles qu'il possédait,—tout son bien.

Le notaire, qui n'avait pu refuser l'invitation, se mit en devoir d'être courtois envers ces demoiselles qui l'accablaient de prévenances.

Gringalet, au comble de la bonne humeur, crut le moment propice pour tenter un effort...

Brusquement, presque familièrement.—Notaire, dit-il, si par hasard on vous offrait, entre une demi-douzaine de bonnes filles, la meilleure et la plus belle? Approchez, mes filles! ricana Gringalet, Christiana, Claudiana, Rosemina, Mariéla, Stéphanita et Spontanéa! Allons! C'est l'temps d'vous montrer ou jamais! Laquelle...?

Mais le notaire, devenu tout à coup insensible, avait roulé sous la table.

—Vite! il étouffe! cria Gringalet, le vin, le whisky! Vite!

Ce fut un désordre général. Cependant et, après quelques minutes M. Gringalet et le notaire, qu'on avait aidé à monter en voiture, prenaient place, l'un à côté de Spontanéa, l'autre, en

avant, sur une boîte renversée qui lui servait de siège.

De retour à la maison, le notaire, lorsqu'il fut bien seul, laissa échapper un long rire sonore, bruyant, presque nerveux, qui secoua brusquement les échos poussiéreux de la maison.

Chez M. le Curé, le soir, en faisant la partie de cartes, l'hôte ingrat de M. Gringalet, ancien marguillier, riait encore...

* * *

Décembre est venu. C'est l'époque des soirées dansantes et autres, aussi à M— on s'amuse tant et plus.

Gai comme l'émerillon, sauteur aussi, comme il le prouvait dans les entrecats des nombreuses danses auxquelles il était invité, le notaire savait encore se rendre agréable à toute occasion. Ce qui fait que, sans le moindre effort, naturellement, c'est l'homme populaire entre tous. Les dames se plaisent en sa compagnie, et les jeunes filles l'adorent.

Cancans, potins, scandales, tout lui est fidèlement raconté par les premières, tandis que les autres n'ont pour thème que l'ingratitude et l'amour...

A son adresse, les demoiselles pianotistes ont composé des adagio à sarcophage, où on veut à tout prix renfermer le coeur de la victime.

Que de pièges, Seigneur, que de pièges!

On dit que, poursuivi par la belette, il arrive que le lapin haletant perde courage et s'arrête devant l'ennemi. Mais le notaire court toujours sans jamais s'arrêter...

Les fêtes de Noël et du jour de l'an ont donné au village un regain de gaieté.

Après les visites d'usage, sont venues celles des parents et amis des villages voisins, entre'autres celle de Mlle Antoinette Aurore, la blonde nièce de M. le Curé. Dix-huit ans, cheveux couleur épis mûr, dents blanches, avec le plus

Le Notaire au Village

joli sourire, Mlle Aurore est une perle, au dire de tout le monde.

Un soir, que, le vent soufflant avec violence, fait tourbillonner haut dans les airs une neige fine, le notaire, dans sa maison close, à demi perdu dans un fauteuil patriarcal, s'est approché de la cheminée.

Les mains inertes, les yeux fermés, le notaire s'en est allé au pays des rêves.

La lampe à abat-jour blanc et rose, cadeau d'une admiratrice sans doute, éclaire doucement, faiblement.

Tout à coup, est-ce souvenir? est-ce vision?

Maître Grillon voit venir droit à lui une fée mignonne, aux cheveux blonds, qui lui dit, en souriant: "Je t'aime, ô Samuel, oui! je t'aime, comme tu aimes la marguerite et la rose, le ciel

bleu et les teintes lumineuses qu'y laisse le jour mourant... Comme toi, je suis l'amante de la nature, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon... Nos cœurs battent à l'unisson... Nos âmes sont soeurs...

Sous l'abat-jour blanc et rose, la lampe clignote... clignote... puis s'éteint brusquement.

Le notaire en sursaut se réveille...

Huit jours après, M. Samuel Grillon, notaire au village de M—, déposait humblement, aux pieds de Mlle Antoinette Aurore, sa plume d'oie toute blanche, son cornet d'encre et son code, avec ses précieuses minutes. Celle-ci, en rougissant, les accueillit heureuse, et voulut bien, d'une voix tremblante, lui offrir en échange, et son cœur et sa main.

CLOCHES

Cloches pour les vivants et bourdons pour les morts,

—Fêtes, décès, mariages, anniversaires,—

Vous marquez, jour à jour, de sonnans commentaires,

Avec le timbre ardent ou las de vos accords,

Tout ce dont la province étroite et compassée,

Anime son cœur encor

Et sa pensée.

Les faits quotidiens, les gestes réguliers,

Et les motifs d'amour, et les causes de haine,

Et ce qu'on dit aux cabarets, chaque semaine,

Et ce dont les vieillards parlent à leurs foyers,

Vous le solennisez au soir et à l'aurore;

Et les alléluias du prêtre et du bedeau,

Tout se fond et grandit dans la forge sonore,

Dont vos battants d'airain sont les brusques marteaux.

O chants de bronze et d'or, qui éclatez sans nombre,

Sur les tracasseries mesquines et les dessins futiles,

Et les pauvres soucis et les soins infertiles,

Des minimes cités qui se meurent dans l'ombre,

Quand donc vos sons puissants et clairs publieront-ils

Quelle âme neuve et profonde

Émeut le monde?

Emile VERHAEREN.

EXCELLENTE RAISON



Le père.—Enfin, si tu continues tu ne te marieras jamais! Celui-ci est trop grand, celui-là trop petit! Et celui d'aujourd'hui, quel est son défaut?

Nellie.—Oh! papa, celui-ci est vraiment trop bête...

Le père.—Est-ce une raison cela? J'ai bien épousé ta mère.



Une Nuit de Pâques Sous Néron

C'ÉTAIT un soir d'avril, dans la campagne romaine. La nature, au déclin du jour, avait une sérénité et une grâce toutes divines. Là-bas, très loin, le cirque immense des montagnes sabinas fermait l'horizon comme par un collier de prodigieuses améthystes, que les rayons du soleil couchant baignaient de lueurs d'or et de pourpre. Ici, le long de la via Appia, des touffes de boutons-d'or et d'iris faisaient aux vieux tombeaux consulaires une parure riante. La brise de mer secouait la neige des amandiers et des cerisiers et les blancs flocons retombaient en pluie embaumée sur les fronts de marbre, les têtes augustes et mornes alignées le long de l'avenue funéraire.

Çà et là dans les buissons, entre les sombres panaches des cyprès, peu à peu s'endormait le gazouillement des nids ; de longues files d'hirondelles, venues du côté de Naples, couraient dans l'azur pâle et s'abattaient sur la crête des aqueducs antiques. Les tours, les coupoles et les hauts remparts de Rome semblaient vibrer sous un voile de vapeurs lumineuses. Une paix sacrée descendait du ciel sur la terre.

A cette heure, deux cavaliers s'acheminaient lentement vers Rome par la via Appia. L'un d'eux était un personnage de figure grave et triste, d'un âge déjà avancé, dont le costume et l'aspect dénonçaient un patricien de haut rang, proconsul ou légat de l'empereur, plutôt qu'un capitaine. L'autre, jeune, de tournure plus militaire, escortait, avec un air de familiarité respectueuse, le magistrat solennel.

Le visage de ce dernier, par le sillon creusé entre les sourcils, la lassitude habituelle du regard, le pli amer de la

bouche, témoignait d'une souffrance de l'âme, peut-être d'un remords ou d'un deuil que le temps avait pu affaiblir, mais ne devait jamais effacer.

Cinq ou six esclaves à cheval suivaient, à une courte distance, les deux cavaliers.

Comme ils apercevaient distinctement, ouverte dans le rempart séculaire, la porte Capène :

— Mon oncle, dit le jeune homme, voyez-vous tout ce monde qui rôde à travers champs, ces gens qui vont isolément et se dirigent vers le ravin creusé dans le désert, à notre gauche ? Conspire-t-on déjà contre César Néron, selon la coutume des empires sagement organisés ?

— Tais-toi, étourdi ! répliqua le patricien. Les esclaves qui chevauchent derrière nous ont des oreilles... et même les tombeaux qui bordent ce chemin.

Cependant, le noble cavalier observait attentivement les ombres errantes dans le clair crépuscule printanier. Une soudaine émotion passa sur sa face.

— Allons, nous aussi, vers ce mystérieux ravin, dit-il à son neveu.

A l'entrée d'un étroit corridor qui s'enfonçait profondément sous la terre, le vieillard descendit de cheval.

— Tu m'attendras à cet endroit, Sextus, avec mes serviteurs, et, si longue que soit mon absence, je te défends de pénétrer plus avant.

Il allait, d'un pas tranquille, guidé par la marche des promeneurs étranges qui le précédaient à travers les ténèbres. Bientôt, il entendait la rumeur vague d'une foule, parfois un chant de voix suppliantes, un cri d'allégresse, puis une parole solitaire qui résonnait dans le religieux silence de l'assemblée.

Tout à coup, des lueurs rougeâtres éclairèrent les parois du souterrain, une fraîche odeur de feuillages et de fleurs flotta sous la voûte, et le patricien toucha au seuil d'une vaste salle illuminée par des centaines de petites lampes d'argile, toute jonchée d'hyacinthes et de jasmins. Personne ne remarqua l'entrée de cet inconnu; personne, sinon l'homme qui, assis sur un escabeau élevé, paraissait le maître, le prêtre et le père, Pierre, prince des apôtres et chef de l'Eglise. Il pâlit et ferma les yeux, comme pour se recueillir en un souvenir douloureux. Puis, d'un geste presque impérieux, il omntra au visiteur imprévu une place vide au milieu d'un groupe d'artisans.

Le patricien s'assit entre un batelier du Tibre et un forgeron de l'Esquilin.

Et l'auguste liturgie se poursuivit.

Des hommes du peuple et des soldats, des dames au nom illustre dans l'histoire de Rome et des esclaves, des Gaulois et des Syriens écoutaient le récit d'un jeune diacre, l'Evangile populaire de la Passion et de la Résurrection, le drame sacrilège, le miracle triomphal dont Pierre célébrait, en cette soirée de printemps, la commémoration, au fond des catacombes. Le diacre rappelait la nuit au jardin des Oliviers, la trahison de Judas, la promenade tragique de Jésus à travers Jérusalem, le prétoire d'Annah, la maison de Caïffe, et tandis qu'en face des fidèles de Rome, Pierre, éploré, humilié, se frappait la poitrine, le renoncement du malheureux grand apôtre.

Alors, le diacre évoqua l'image du prétoire impérial, les hésitations et les défaillances de Pilate, le cri terrible de la multitude :

—Crucifie-le! Crucifie-le!

Puis, la flagellation et la couronne d'épines enfoncée sur la tête sanglante, le sceptre de roseau et le lambeau de pourpre, toute la férocité, toute la cruelle ironie d'Israël paricide.

—Ecoutez, disait le diacre, le témoignage de Jean le Bien-Aimé. Ils le saluaient roi des Juifs et lui donnaient des soufflets. Pilate sortit pour la se-

conde fois et leur dit: "Voici que je vous l'amène pour que vous reconnaissez que je ne trouve en lui aucun crime." Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate dit: "Voilà l'Homme!"

A ce moment, le noble Romain se couvrit le visage d'un repli de sa toge et baissa la tête presque jusqu'à ses genoux.

Il demeura ainsi immobile longtemps. Soudain, il se releva comme tiré d'un rêve au retentissement d'un chant de joie. L'Alléluia de Pâques roulait dans les catacombes, éclatant comme la trompette de cent archanges.

Alors, sur un signe de Pierre, un fidèle se leva dans l'assemblée et vint se placer, debout, à la droite du premier évêque de Rome.

—Parle, lui dit Pierre, et rends témoignage.

Cet homme était l'un des disciples d'Emmaüs. Et il conta la rencontre glorieuse de Jésus ressuscité, en une soirée pareille au soir de ce jour, sur un chemin désert de la Palestine. Il accompagnait les pèlerins, léger comme une vision, et ils ne le reconnaissaient point.

—Pourquoi êtes-vous si tristes? leur demanda-t-il.

Et ils lui avaient confessé la cause de leur tristesse, la mort de Jésus, le Nazaréen, de Jésus le grand prophète, que les prêtres avaient trahi et que les Romains avaient crucifié.

—Nous espérons qu'il rachèterait Israël, et maintenant, depuis trois jours, tout est fini. Des femmes nous ont effrayés, qui étaient allées avant le jour à son tombeau et n'avaient plus trouvé le corps, mais avaient vu des anges qui leur dirent: "Il est ressuscité." Et notre compagnon de pèlerinage, tout en nous expliquant les Ecritures, feignit de poursuivre sa route au-delà du château où nous devions passer la nuit. Il consentit à entrer dans Emmaüs et à souper avec nous. Et voilà qu'il bénit le pain, le rompit, et nous le présenta. Alors, nous reconnûmes le Sauveur et, tandis que nous nous pros-

ternions pour l'adorer, il s'évanouit à nos yeux.

De nouveau, l'alléluia pascal résonna dans les catacombes. A son tour, l'Apôtre se leva et parla :

—Prions, mes frères!

—Amen! répondirent les chrétiens.

—Prions pour les juifs aveugles, qui n'ont point compris la venue du Messie; prions pour nos pères de la vieille loi, la loi d'Abraham, de Moïse et de David. Prions pour les Gentils, afin qu'ils reçoivent la bonne nouvelle, prions pour l'empereur païen, pour Jérusalem, pour toute la postérité d'Adam. Priez pour moi, mes frères, afin que le Seigneur me pardonne. Priez pour vous-mêmes, afin qu'il vous donne la fermeté dans la foi, la constance dans la persécution, le courage en face du martyre!

—Amen! Amen! répondaient les fidèles.

—Et priez pour cet homme, cria d'une voix tonnante, le pêcheur de Galilée en se tournant vers l'inconnu dont la toge était bordée d'une bande de pourpre.

Alors, le disciple d'Emmaüs regarda l'étranger et, tout tremblant, proféra un nom qui fit tressaillir la communauté. Des femmes s'évanouirent, des enfants se jetèrent, éperdus, entre les bras de leur père. Et Ponce Pilate s'avança vers l'apôtre.

Il parla au milieu d'un silence sé-

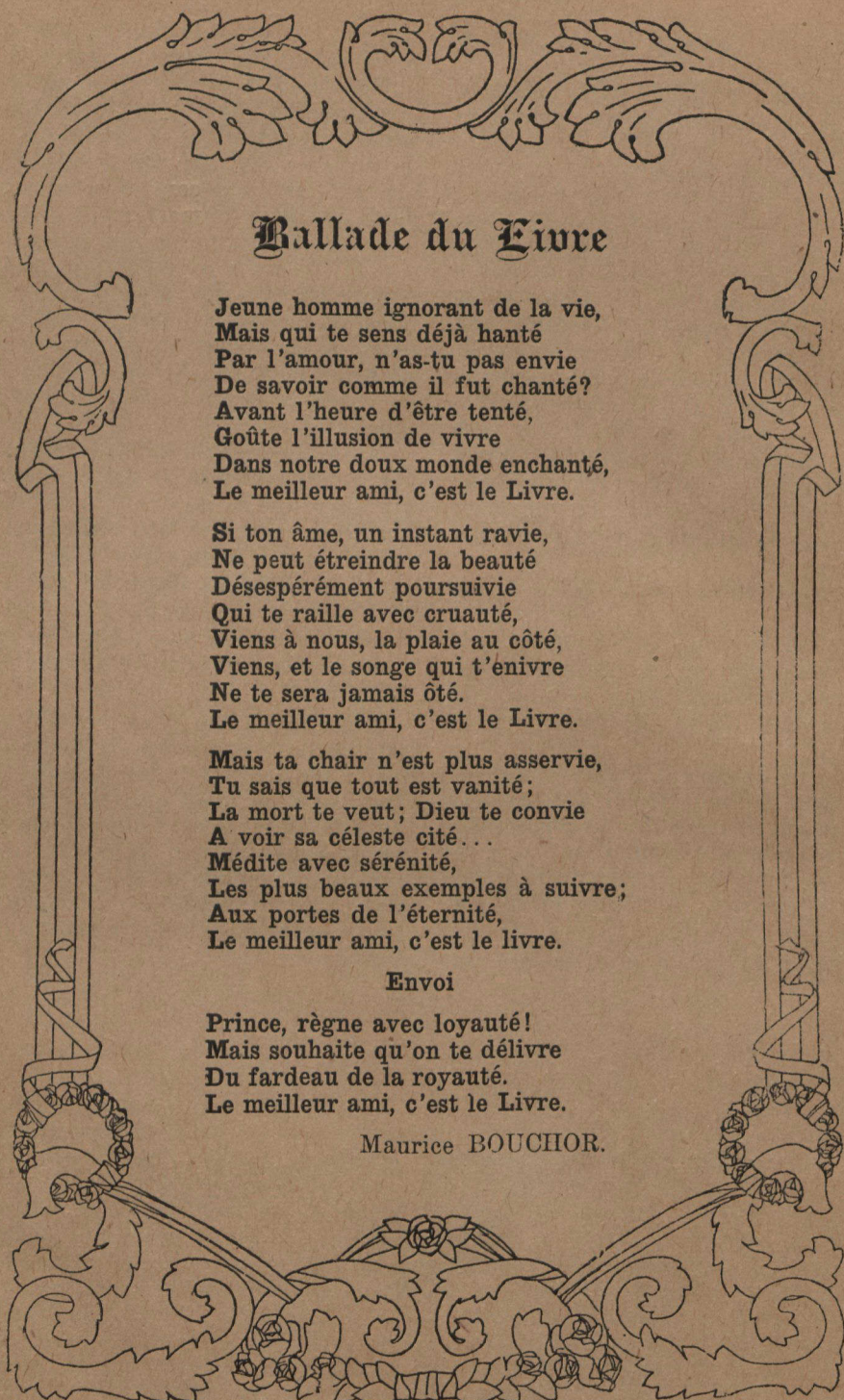
puleral. Il affirma le sincère désir qu'il avait eu de sauver le Nazaréen, l'impuissance où la fureur du peuple et de la synagogue l'avait mis d'arracher Jésus à l'étreinte de la loi judaïque; son devoir de magistrat romain de prévenir une rébellion contre Rome; enfin, depuis ce jour, l'amertume de ses souvenirs et le trouble de son cœur.

—Tu n'as pas à te défendre, lui répondit Pierre. Tu n'es point, parmi nous, un accusé, car le Seigneur a pardonné à ses bourreaux et nous venons de prier pour toi. Et puis, le mystère de miséricorde et d'amour va s'accomplir.

Deux adolescents présentèrent à l'évêque une corbeille de pains. Il les bénit, les rompi et les donna aux fidèles. Une fois encore, éclata l'alléluia! La communauté commençait à se disperser. Les chrétiens passaient aux côtés de Pilate sans colère, avec une sorte de respect. N'était-il pas, malgré sa faute, l'un des plus grands témoins de la Rédemption?

Il sortit, de son pas tranquille, des catacombes embaumées de fleurs. Sextus et les esclaves l'attendaient à l'endroit où il les avait quittés, il remonta sur son cheval, rentra dans Rome et regagna son palais sans répondre un seul mot aux questions de son neveu, l'œil plus chargé de tristesse, la bouche plus douloureuse et la tête penchée sur la poitrine.





Ballade du Fivre

Jeune homme ignorant de la vie,
Mais qui te sens déjà hanté
Par l'amour, n'as-tu pas envie
De savoir comme il fut chanté?
Avant l'heure d'être tenté,
Goûte l'illusion de vivre
Dans notre doux monde enchanté,
Le meilleur ami, c'est le Livre.

Si ton âme, un instant ravie,
Ne peut étreindre la beauté
Désespérément poursuivie
Qui te raille avec cruauté,
Viens à nous, la plaie au côté,
Viens, et le songe qui t'enivre
Ne te sera jamais ôté.
Le meilleur ami, c'est le Livre.

Mais ta chair n'est plus asservie,
Tu sais que tout est vanité;
La mort te veut; Dieu te convie
A voir sa céleste cité...
Médite avec sérénité,
Les plus beaux exemples à suivre;
Aux portes de l'éternité,
Le meilleur ami, c'est le livre.

Envoi

Prince, règne avec loyauté!
Mais souhaite qu'on te délivre
Du fardeau de la royauté.
Le meilleur ami, c'est le Livre.

Maurice BOUCHOR.



Une Piscine Lumineuse

CHICAGO possède un établissement de bains dans lequel un réel progrès a été réalisé. On y voit un bassin, construit pour l'Oak Park Y.M.C.A., et dans lequel tout danger de se noyer est écarté.

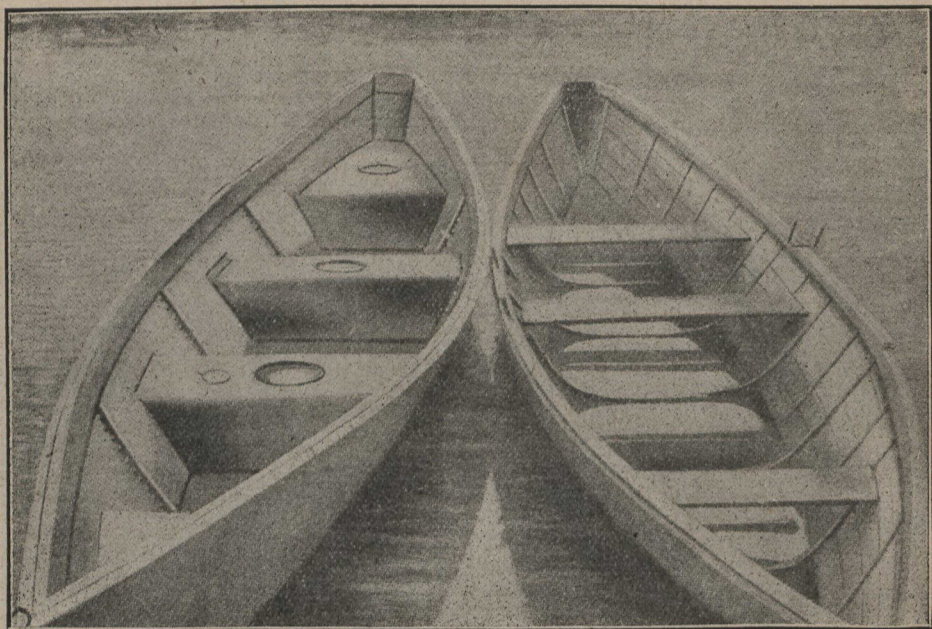
Au premier abord, ce bassin ne paraît pas différer des constructions similaires. Le perfectionnement consiste dans l'adjonction, au fond de trente-deux rangées de lampes électriques, à raison de six par rang. Lorsque l'éclairage fonctionne, toute la masse d'eau devient lumineuse, d'une clarté douce, mais suffisante pour permettre d'apercevoir les moindres détails jusqu'au fond.

On ne peut que féliciter hautement

de leur génieuse idée, les directeurs de l'établissement en question qui sont parvenus ainsi à écarter tout danger de la pratique d'un sport des plus utiles et des plus salutaires.

Il devient ainsi impossible qu'un nageur, venant à perdre connaissance pour une cause quelconque, soit laissé au fond de l'eau. On a eu souvent à noter des accidents de ce genre survenant à la suite d'une crampe ou de congestion. Une surveillance, même active ne parvenait pas toujours à les prévenir et ce n'était parfois que longtemps après qu'elle s'était produite que l'on remarquait la disparition d'un baigneur. On le retrouvait alors trop tard, la mort ayant déjà fait son oeuvre.





Dispositif des flotteurs ouverts et fermés

Une Barque Insubmersible

SUR les bancs de pêche de Terre-Neuve, on fait usage maintenant d'une barque appelée à rendre les plus grands services.

Deux perfectionnements importants la signalent à l'attention : son impossibilité de couler à fond et ses magasins à provisions. A chaque extrémité et au milieu se trouvent quatre réservoirs formant sièges et munis d'une porte à fermeture hermétique. Ceux des extrémités sont, à eux seuls, suffisants pour assurer le maintien de la barque à la surface de l'eau ; ils servent en même temps d'armoires pour une petite réserve de vêtements secs. Ceux du milieu contiennent, l'un des provisions de bouche, l'autre de l'eau douce.

Le cas où cette barque viendrait à se retourner sous l'effort de la tempête, a été prévu. Le fond est garni d'anneaux permettant aux naufragés de s'y accrocher comme à une bouée de sau-

vetage, tandis que des panneaux, pouvant s'ouvrir de l'extérieur, donnent accès aux armoires à vêtements et à vivres.

Cette barque est d'une utilité incontestable pour les pêcheurs exposés à tant de dangers dans l'exercice de leur périlleux métier.

— o —

Les propriétaires de maisons qui se trouvent sur le parcours de la procession du couronnement demandent des prix fous pour permettre aux curieux de s'asseoir à leurs fenêtres.

On dit que l'Américain John Hays Hammond a dû payer \$60,000 pour occuper pendant six semaines la maison Burdett Coutts, No 1, rue Stratton, à Picadilly, qui se trouve sur la route que suivra la procession.



Le bateau retourné sert de bouée de sauvetage

CHANSON D'AVRIL

C'était en avril un dimanche,
Oui, le dimanche!
J'étais heureux...
Vous aviez une robe blanche
Et deux gentils brins de pervenche,
Oui, de pervenche,
Dans les cheveux.

Nous étions assis sur la mousse,
Oui, sur la mousse,
Et, sans parler,
Nous regardions l'herbe qui pousse,
La feuille verte et l'ombre douce,
Oui, l'ombre douce
Et l'eau couler.

Un oiseau chantait sur la branche,
Oui, sur la branche,
Puis il s'est tu;
J'ai pris dans ma main ta main blanche,
C'était en avril, un dimanche,
Oui, le dimanche...
T'en souviens-tu?

Edouard **PAILLERON**.



LA MESSE EN MI BEMOL

Conte de Pâques

LE vieux Jacob Nervaise était l'organiste de Saint-Etienne dans la petite ville provinciale de Malbec-sur Rille.

C'était un grand vieillard à longue barbe blanche. Ses yeux, très doux, semblaient voir au-delà du monde de leurs prunelles bleu foncé.

Il était musicien jusqu'au fond de l'âme et, durant les belles années de sa jeunesse, studieux, il avait composé une messe en "mi bémol" qui devait lui assurer la gloire. Seulement, il était trop jeune alors, pour s'imposer au public, et trop peu fortuné pour faire imprimer son oeuvre. Il fallait attendre.

Puis il s'était marié. Les charges avaient augmenté. Il économisait pour tant, sou par sou, pour faire imprimer. Mais plusieurs fois il fallut briser la tirelire. C'était une naissance, une maladie, un deuil. L'argent qui devait assurer sa gloire servit plus d'une fois à payer des dettes, et chaque fois, devant une tirelire neuve, Jacob se sentait pris d'un regain de courage.

Il ne composait plus. Il avait l'héroïsme, quand l'inspiration venait le visiter, de chasser la divine hantise et de poursuivre l'ingrat travail de copiste dont il avait ajouté le profit à son faible gain d'organiste, depuis que, pauvres oisillons tombés du nid, les deux filles de son fils étaient venues, doublement orphelines, se réfugier au vieux foyer de Jacob.

Blanche, l'aînée, entra en religion. Etiennette, la seconde, se maria. Ce fut encore la "Tirelire de la messe",

comme disait un peu tristement le vieux Nervaise, qui paya la robe et la cérémonie.

*
* *

Pourtant, la tirelire s'était de nouveau remplie. Il l'avait brisée d'une main tremblante, et maintenant, tenant dans son bras les rouleaux manuscrits, et caressant de sa main sa lourde bourse, dans la poche de sa lévite, le vieux Jacob allait à l'imprimerie.

Sur son chemin, il passa devant une maison dont les fenêtres et les portes béaient, tristes.

La vue de quelques curieux sur des bancs, d'un commissaire-priseur devant la porte, renseigna le vieil organiste : c'était une vente qui s'opérait là.

Deux femmes en deuil, une vieille aux cheveux blancs, une jeune aux cheveux d'or, pleuraient serrées l'une contre l'autre.

A chaque objet qui passait de main en main, elles tressaillaient ; un sanglot plus violent ébranlait l'enfant, pendant que la mère, plus habituée, hélas ! à la douleur, laissait sans violence couler les larmes sur son visage labouré de rides.

Un gros homme vint leur parler d'un air bourru. Jacob Nervaise écouta :

—Que voulez-vous ? j'en suis aussi fâché que vous, Madame Thomas. Mais chacun a besoin de son argent. Ce n'est pas ma faute, si votre fils était un voleur !

L'enfant se redressa, toute pâle et vibrante :

—Taisez-vous, dit-elle. Si Georges a joué, c'est que votre fils l'a entraîné. C'était un imprudent, ce n'était pas un misérable.

—Alors, il aurait mieux fait de rester en ce monde pour vous aider, plutôt que de se tuer !

...Le vieil organiste comprit rapidement tout le drame. D'un mouvement brusque, il se rapprocha des deux femmes et, sortant de sa poche la bourse de cuir dans la quelle était versé le contenu de la "Tirelire de la messe",

—Prenez ceci, Madame !

Et comme la femme, interdite, le regardait, il insista :

—Prenez, vous dis-je ; je suis un vieil avare. J'ai économisé cet argent, dont je ne sais que faire.

*
* *

Mais le bon Dieu devait le récompenser de sa généreuse action. Le curé de Saint-Etienne s'en vint le trouver le lendemain. On était à la fin du carême.

— Qu'allez-vous nous jouer à la grand'messe de Pâques, mon cher Nervaise ?

—Monsieur le curé, dit le vieux Jacob, tout tremblant, si vous le voulez, je vous jouerai ma messe, ma messe en mi bémol.

M. le curé hésita un peu. C'était la première fois que Jacob se présentait à lui comme compositeur.

—Je veux bien, dit-il au bout d'un instant. Seulement, le samedi saint, après la prière, vous m'en donnerez une première audition.

Jacob se mit à l'oeuvre. Il s'agissait de réduire pour orgue seul sa messe écrite pour tout un orchestre. Il passa deux jours et deux nuits sans sortir, sans dormir, sans quitter presque sa table étroite.

Enfin, le samedi saint arriva.

*
* *

Par les rues enténébrées, piquées seulement des lucioles des rares réverbères, le vieux Jacob se glissa. Là-haut, par exemple, c'était grande fête chez les étoiles. Toute la grande âme de la nuit paraissait attendre la Résurrection promise, et le ciel se pavisait et s'illuminait pour la fête du lendemain.

Dans l'église, le feu nouveau brillait devant le Tabernacle, le vieux Jacob, touchant son front de sa main pieuse, eut un vague sourire en sentant la fraîcheur de l'eau bénite, l'eau nouvelle aussi...

Le curé l'attendait avec un de ses amis, un petit homme brun et vif, musicographe et journaliste parisien.

Le vieux Nervaise monta l'étroit escalier de la tribune, sérieux et pâle avec une flamme étrange dans les yeux.

*
* *

Au bout d'un instant, la mélodie monta vers les voûtes enténébrées. La voix de l'orgue semblait vivre.

Elle implorait magnifiquement au "Kyrie"; elle jubilait au "Gloria", et les échos de la chapelle semblaient s'éveiller de leur longue attente, secouer le souvenir des jours funèbres précédents et répéter avec la musique : "Gloria in excelsis Deo, Alleluia !"

Le "Credo" était superbe de foi tranquille, et le vieillard avait mis dans le "Sanctus" des accords d'une richesse incomparable célébrant le Saint des saints, le Dieu des Armées.

Enfin, l'"Agnus Dei" était un délice d'onction et de suavité ; la mélodie qui suivait et terminait la messe était le résumé et le couronnement de toutes ces merveilles.

Le prêtre et le profane, cachés dans une stalle du chœur obscur étaient agenouillés, la tête dans leurs mains,

laissant sans honte couler leurs larmes émues.

Quand la voix sublime cessa de se faire entendre, ils montèrent tous deux à la tribune.

Le vieux Jacob était là, les mains posées sur son clavier muet, la tête un peu renversée en arrière.

Une clarté surnaturelle semblait illuminer le vaste front pâle, et les yeux extasiés du vieillard étaient fixés vers la voûte où planaient encore des lambeaux d'harmonie.

Il ne parut pas entendre les pas ni les voix des deux hommes.

—Ah! que c'est beau, Monsieur, di-

sait le musicographe. Faites jouer cela à un concert spirituel de Saint-Eustache, et vous serez célèbre le lendemain:

—Mon cher Nervaise, c'est sublime!

Puis, comme l'organiste ne bougeait pas, le curé lui toucha l'épaule. Le corps inerte retomba dans les bras du prêtre.

Le bon Dieu avait eu pitié de son bon serviteur. Dans l'enivrement du rêve sublime réalisé, Il avait pris le vieux Jacob, et c'est au Paradis que, le lendemain, en la grande fête de la Résurrection, le vieil organiste avait joué pour la seconde fois sa messe en mi bémol.

Le Forgeron

(Pour la "Revue Populaire")

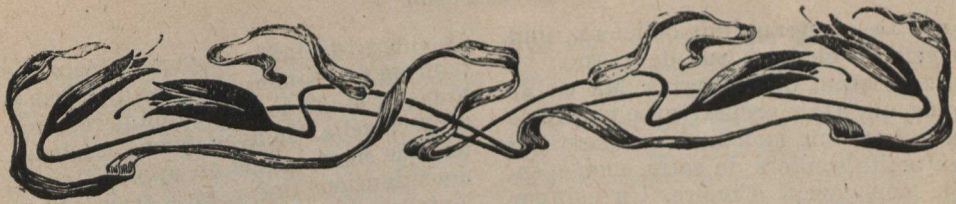
Rouge, parmi les feux ardents des clairs de forge,
Sous le tricot de laine ou le noir bourgeron,
Frappant le fer à bras tendus, le forgeron
Ahane dans l'odeur qui vient brûler sa gorge.

L'enclume retentit, mystérieux clairon,
Dans l'usine qui vibre aux brises des champs d'orge,
Et les métaux domptés croulent comme un salorge
Sous le heurt des marteaux qui tonnent sur leur front.

Frère Tubalcaïn, que de gloire en ta force! . . .
Mais, quand, les yeux rougis, coeur brûlant, fièvre au torse,
Tous les deux nous forgeons nos airains familiers.

Je songe, qu'oubliant un jour nos vains Sésames,
Nous nous reposerons de l'oeuvre aux ateliers
Du Forgeron divin qui nous forgea des âmes.

Arthur de BUSSIERES.



PREMIER BAL

C E fut un grand événement dans ma vie, quand le 15 février 1880, ma mère trouva, dans le courrier du soir, un carton de Mme de Malvégourt, qui m'invitait à son premier bal; ce fut aussi un grand événement dans la vie de la famille. J'avais un peu plus de quinze ans, et l'on ne me permettait encore de danser que l'été, à la campagne, ou à des matinées blanches. Même je n'accompagnais mes parents chez mon oncle Gonneville, qui donnait un dîner intime tous les samedis, que depuis quelques mois, — et pourtant ces dîners étaient bien simples. Les jeunes filles d'alors ne ressemblaient pas beaucoup aux jeunes filles d'aujourd'hui. A table, par exemple, je ne parlais que si l'on m'adressait la parole; après dîner, je m'installais au piano; je jouais la "Marche turque" de Mozart, ou des valse de Beethoven; on m'écoutait avec plaisir, on ne m'accablait pas de compliments, et, pour me remercier, mon oncle Gonneville me versait tout bonnement, de sa main, un petit verre de guignolet d'Angers. Ma mère, mes tantes, mes cousines tricotaient autour d'une table éclairée par une haute lampe à huile qu'un domestique venait remonter de temps en temps. Je m'asseyais auprès d'elles, on causait de beaucoup de choses littéraires et politiques où je n'entendais rien, — ce qui m'irritait secrètement; et toujours il régnait, même si l'on discutait, une politesse exquise... Mais qu'était cela en comparaison d'un bal, d'un vrai bal, auquel je rêvais si souvent.

Ma mère, cependant, tournait et re-

tournait entre ses doigts l'invitation; elle était très sévère, et je redoutais qu'elle me jugeât trop inclinée à aimer le monde. Mon père et sa soeur la pressaient d'accepter; sans dire un mot, le coeur battant à grands coups, j'attendais; elle renvoyait sa décision au lendemain. Quelle nuit j'ai passée! Je me considérais comme la plus malheureuse des enfants; enfin, elle consentit. Ce jour-là, tout me parut plus beau, le ciel gris, les arbres sans feuilles, la Seine jaune, tant il y avait de joie dans mon coeur. Tout aussitôt une grave question, la plus grave de toutes, se posa à mon esprit: quelle robe mettrais-je? Après avoir visité mon armoire, j'étais convaincue qu'une robe neuve était nécessaire; mais je n'osais interroger personne là-dessus, craignant qu'on m'accusât de coquetterie, quand, un après-midi, mon institutrice m'annonce que nous devons rejoindre ma mère chez une grande couturière — une couturière dont je connaissais la renommée. Des vendeuses s'agitaient autour de nous et drapaient sur des chaises des étoffes claires et soyeuses. Ma mère préféra une gaze de Chambéry; la première proposait des modèles; sagement, mais toute fiévreuse, j'écoutais, je regardais: le choix s'arrêta sur une tunique garnie de valenciennes qui, boutonnée par des boutons en perle blanche et décolletant en carré le cou et la naissance de la poitrine, tombait sur une jupe à volants. J'avais, à cette époque, la passion des traînes, et je m'amusais parfois, à la maison, à m'en fabriquer avec du papier: ma mère recommanda avec autorité que la robe rasât à peine

le sol. Le manteau était délicieux, tout en velours blanc, bordé de cygne.

Le soir tant désiré arriva. Ma vieille bonne, qui avait préparé avec tendresse ma toilette sur mon lit, s'extasiait sur mes petits souliers de satin, mon éventail, mon carnet d'ivoire. Un coiffeur était là : à l'ordinaire, mes cheveux, simplement, descendaient, bouclés, sur mes épaules ; pour la première fois, une partie en fut ramassée au sommet de ma tête, et deux boucles seulement pendirent au milieu du dos. Je portais un léger bouquet de muguet dans les cheveux et un autre au corsage.

Nous voici devant l'hôtel de Mme de Malvégourt ; nous entrons ; un escalier majestueux, des domestiques en livrée, de la lumière, des bruits, des rires. Tout contre papa, qui tenait ses gants à la main, je montais les marches, baisant un peu la tête, intimidée et frémissante aussi ; maman nous précédait ; on entendait les violons. Nous pénétrâmes dans une vaste galerie, sur laquelle s'ouvraient les portes des salons ; immobiles, beaucoup d'hommes, en habit noir, obstruaient le passage ; ils se retournaient à notre approche et nous regardaient ; je baissais davantage la tête. Enfin, nous avions salué la maîtresse de maison, et j'étais à peine assise devant maman, sur une chaise dorée et capitonnée de soie cerise, comme toutes les autres jeunes filles, que Mme de Malvégourt nous présente des danseurs. Ils saluaient, je saluais, les joues roses d'émotion ; ils me demandaient une danse, je la notais sur mon carnet ; ils prononçaient leur nom, il m'échappait, je les priais de répéter, et je l'inscrivais en lettres minuscules, car j'avais peur qu'ils pussent distinguer que j'en ignorais l'orthographe.

Bien vite, sans doute, mon trouble et mes craintes s'évanouirent ; j'adorais la danse ; il n'y eut plus pour moi que le plaisir de la danse. Il me faut confesser que je discernais rapidement ceux qui dansaient bien et que je refusais de danser avec les autres ; c'était très mal. Mais comment valser avec un mauvais danseur ? J'en eus, par bonheur, un

excellent, de taille moyenne, brun, ie teint un peu sombre, la mine à la fois si brave et si solide, la boutonnière ornée d'un camélia. On avait formé cercle autour de nous, même on applaudissait ; nous dansions une valse à trois temps, lente, glissée ; à certains moments, nous dansions presque sur place. Ce fut encore avec lui que je dansai le cotillon. Je ne savais où ranger toutes les menues choses sans valeur et charmantes que l'on offrait à cette époque : je les déposait sur les genoux de ma tante, sur ma chaise, sous ma chaise ; finalement, le jeune homme ouvrit son étui et y enfouit pêle-mêle rubans, tambourins, mirlitons.

Tout de même, il fallut partir ; mon danseur m'accompagna jusqu'en bas ; nous montons en voiture ; le cocher fouette sa bête ; le coup était plein d'objets de cotillon.

—Tu as été la reine du bal, dit mon père.

—Parce qu'elle danse assez bien, corrigea ma mère.

Et soudain, une voix crie, éperdue : « Arrêtez, cocher, arrêtez ! » Et c'est sans chapeau, sans pardessus, un peu rouge d'avoir couru, mon valseur qui passe le visage à la portière, salue, s'excuse.

—C'est votre bouquet, mademoiselle, votre bouquet de muguet... vous l'avez laissé tomber... alors, je vous le rapporte.

Je glisse la main sous mon manteau ; en effet, le bouquet n'était plus au corsage. Je remercie le jeune homme, et lui demeure là, tout drôle, à balbutier des mots vagues, si bien que maman lui ordonne, un peu sèchement :

—Voulez-vous dire au cocher de continuer ? et relève le carreau de la portière.

—Pauvre garçon ! murmura papa.

Et il ajouta d'une bonne voix gaie :

—Avait-il l'air amoureux !

Maman s'indignait :

—Etienne, je ne vous comprends pas ! De telles expressions, devant cette enfant !

Et papa, grondé, se taisait.

Amoureux! Amoureux! Quel mot nouveau pour moi!... Il y a quelqu'un qui est amoureux de moi... Alors il pense à moi, il se souvient de moi... Et ma petite tête travaille. En rentrant, j'ai rangé précieusement dans un cofret le bouquet.

Et c'était vrai qu'il était amoureux de moi... Trois ans se sont écoulés depuis ce bal; j'ai souvent encore dansé

avec lui, et puis, un jour, il a parlé mystérieusement à maman: "Je suis le jeune homme au bouquet de muguet, vous vous rappelez, madame... et j'aime votre fille... et si vous vouliez... et si elle voulait... je la rendrais heureuse..."

Maman a voulu, et moi aussi j'ai voulu, car j'aimais le jeune homme au bouquet de muguet.

L'Amour

Dans la verte forêt mouillée,
Marcher à deux:
Se sentir l'âme ensoleillée,
Etre amoureux!

Trembler, parce qu'une main frêle
Vous a frôlé,
Ou qu'un voile fin comme une aile
S'est envolé!

Pleurer pour que l'on vous sourie,
Pleurer encor!
Conservé une fleur flétrie
Comme un trésor!

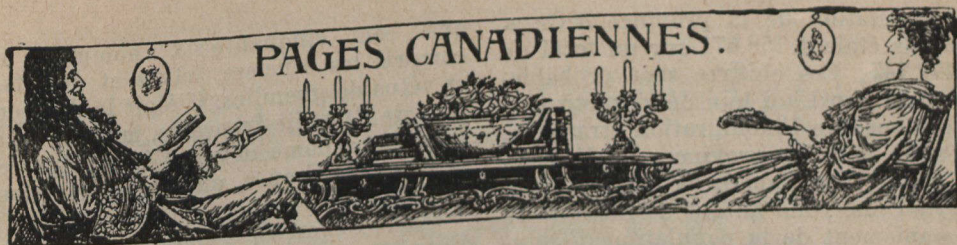
Ah! désirer celle qu'on aime
Eperdûment,
Et pris de peur n'oser voir même
Son pied charmant!

Errer le soir devant sa porte,
Le coeur en feu!
Etre humble, absurde, enfant, n'importe
Se sentir dieu!

Devenir cette heureuse proie,
Fût-ce un seul jour,
N'est-ce pas la suprême joie,
Amour, amour!



PAQUES FLEURIES



FAITS ET ANECDOTES

JEAN-BAPTISTE

JEAN-BAPTISTE est un des plus loyaux sujets du Roi. Grâce à la constitution britannique il jouit de tous les bienfaits d'un gouvernement responsable. Il appartient à une race qui aime la liberté. Ses traditions ont été conservées. Les moeurs et lois de l'ancien régime ont été maintenues. Il jouit d'une liberté religieuse pleine et entière. La langue française est reconnue comme langue officielle. Elle est couramment employée dans les tribunaux et au Parlement. Il est heureux, il est libre; par conséquent il est loyal. Il aime son pays et respecte ses traditions. Il est profondément attaché au sol, à la terre sur laquelle il est né et que ses ancêtres ont, il y a trois cents ans, découverte, explorée, colonisée. De fait, il n'existe pas de ruisseau, pas de lac, pas de rivière, pas de colline, pas de prairie, que ce soit dans le coin le plus reculé du continent, qui n'ait pas été témoin de quelque exploit des premiers Français qui ont parcouru le pays. Rien ne pourrait détourner le Canadien-Français de sa loyauté à son Roi. Il apprécie à sa juste valeur son titre de citoyen britannique et se rend parfaitement compte de ce que comporte dans sa vie nationale le prestige de la couronne britannique. Comme l'a dit Sir Wilfrid Laurier: "Les vieilles inimitiés entre les deux races ont disparu et il n'existe plus maintenant qu'un magnifique esprit d'émulation. Nous sommes loyaux à la grande nation qui nous a donné le jour.

Nous sommes fidèles à la grande nation qui nous a donné nos libertés. Tout en restant français nous sommes profondément attaché aux institutions britanniques."

Hon. R. Lemieux.

CANADIENS-FRANÇAIS DANS ONTARIO

COMBIEN sommes-nous de Canadiens-Français dans Ontario? Voici une question qui se pose avec beaucoup d'opportunité en présence d'événements très importants en voie de s'accomplir dans cette province et qui touchent immédiatement nos intérêts les plus chers.

Le dernier recensement en 1901 nous donnait près de 160,000. Ces chiffres sont loin d'être exacts en 1909 lorsque l'on considère toutes les raisons qui ont motivé l'accroissement de la population canadienne-française de l'Ontario. Dans ces dix années près, l'augmentation naturelle de notre race, le retour de tant de Canadiens émigrés aux Etats-Unis en regard de la stabilité des nôtres et beaucoup d'autres raisons nous portent à croire que le prochain recensement portera notre population à une proportion qui surprendra peut-être les Canadiens-Français eux-mêmes.

Il y a quelques mois un confrère publiait les chiffres suivants:

"Ouvrir les statistiques officielles, c'est constater que les Canadiens-Français formaient, en 1901, 7.26 % de

la population de la province d'Ontario; ils étaient 158,671 sur un total de 2,172,747. Ces chiffres sont probablement aujourd'hui loin de l'exactitude; l'affluence de l'immigration étrangère, l'exode vers les provinces de l'Ouest, le retour des Canadiens émigrés aux Etats-Unis, voilà autant de facteurs de remaniement de la population d'Ontario. Il y a lieu de croire qu'elle est aujourd'hui de 2,230,000. Si l'élément canadien-français a, là-dessus, gardé sa proportion de 1901, il doit se chiffrer à 162,000. Mais comme, depuis soixante ans, il a plus que décuplé, tandis que la population totale n'a pas quintuplé, il est à présumer qu'il a augmenté dans la même proportion moyenne de 20 % par décade et qu'il atteint aujourd'hui le nombre de 180,000."

SUBERCASE

LE 24 septembre 1710, une flotte nombreuse portant trois mille quatre cents soldats, sous les ordres du colonel Nicholson, entra dans la rade de Port-Royal.

La garnison ne comptait pas deux cents hommes. Il n'y avait donc pas moyen de résister. Cependant, comme autrefois Frontenac sous qui il avait servi en 1690, il fit une belle réponse qui mérite d'être connue. A la sommation que lui fit Nicholson de se rendre, il répondit :

"—Allez dire à votre général qu'il vienne lui-même chercher les clefs du fort."

Par trois fois, le feu de la place repoussa l'armée assiégeante. Ce ne fut qu'après dix-neuf jours d'un siège très violent que Subercase consentit à capituler. Nicholson, enthousiasmé de sa belle conduite, lui accorda des conditions très honorables. La garnison sortit en ordre de bataille, avec armes et bagages, tambours battants et couleurs au vent.

"Les Anglais, dit encore M. l'abbé Casgrain furent saisis d'étonnement en ne voyant défilér pour toute garnison

que cent cinquante-six hommes, y compris les officiers, hâves et défaits, et vêtus de guenilles. C'était le dernier jour de l'Acadie française, mais il était glorieux, comme devait l'être celui de la Nouvelle-France, un demi-siècle plus tard."

M. de Subercase s'embarqua pour la France avec ses officiers sur un vaisseau anglais et arriva à Nantes le 1er décembre 1710.

LE PRETRE ET LES CHANTIERS

IL y a quinze ans, la condition où se trouvaient les bûcherons et les ouvriers des chantiers du Canada attira l'attention de Mgr Lafèche. Ces hommes passaient tout l'hiver dans les chantiers au fond des forêts du Canada, entourés par la solitude des neiges et des glaces. Après des mois d'un rude travail passé dans les bois ils en sortaient au printemps durs, sans civilisation, presque aussi sauvages que les Indiens des forêts du nord. Le peuple civilisé regardait d'un mauvais oeil leur arrivée parce qu'ils se livraient au désordre, à la boisson et aux mauvais jeux. Mgr Lafèche décida sagement de leur envoyer des missionnaires au milieu de leurs travaux qui durent la plus grande partie de l'année. En établissant ces missions, Sa Grandeur surtout fit attention au choix des prêtres qui devaient les guider. Considérant la nature de ces gens et les conditions de leur vie, Mgr envoya parmi eux des prêtres de tact, de manières douces et prévenantes. Une condition essentielle pour le succès de ces missions est pour le prêtre de savoir jouer du violon, concertina et d'autres instruments populaires.

Ces prêtres vont dans les bois avec des bûcherons, vivent dans leur camp, partagent leurs privations, souffrent des mêmes inconvénients. Le soir, autour des feux du camp, le prêtre leur joue des airs de danse, leur chante des chansons de la belle France et des hymnes à la Très Sainte Vierge et fait appel à leur caractère joyeux et res-

Le Samedi

(fondé en 1889)

Magazine hebdomadaire illustré Le véritable organe des familles.

40 Pages

Par numéro

40 Pages

Contient :

Des chroniques ou articles instructifs, des contes intéressants, des notes encyclopédiques, et un courrier des curiosités du plus haut intérêt. Chaque semaine il donne également un concours avec prix aux gagnants.

La partie gaie est largement représentée par les "Coups de piston" illustrés et une quantité de bons mots.

De belles et nombreuses gravures, d'un tirage soigné donnent un attrait particulier à ce magazine qui publie en outre, comme feuilleton, les oeuvres choisies des meilleurs auteurs. L'achat en librairie de ces seuls romans coûterait bien plus que le prix d'abonnement au **Samedi**.

Instruisez-vous en vous amusant.

Prix d'abonnement : Pour le Canada et les Etats-Unis : \$2.50 par année ; \$1.25 pour six mois.

Coupon d'Abonnement :

Sous ce pli, veuillez trouver la somme de.....
pour.....mois d'abonnement au journal **Le Samedi**.

Nom

Rue

Localité

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Propriétaires.
200 Bld. St-Laurent, Montréal.

pectueux pour le prêtre et par ces moyens gagne une influence importante qui devient souvent plus grande que dans beaucoup de villages où l'on compte jusqu'à 1500 âmes.

Ces travaux apostoliques sont emmenés depuis bientôt quinze ans et les résultats en ont été des plus heureux.

Au lieu de mener, pour la plus grande partie de l'année, leur vie de barbares, les bûcherons sont accompagnés et surveillés par les sauvegardes et les consolateurs de leur religion. Au milieu des camps il y a toujours une maison assez grande pour le bal commun. Là, le soir, les bûcherons se rencontrent, s'entretiennent ensemble, chantent, dansent et oublient leurs fatigues.

Le prêtre joue pour eux et entretient leur innocente gaieté et dirige peu à peu leurs pensées vers les choses célestes. Ils le laissent faire parce qu'ils l'aiment. Le changement qui s'opère parmi eux est tout à fait miraculeux, nous disait un prêtre venu lui-même des contrées du nord. Mais les annales des missions catholiques nous en montrent beaucoup d'autres. Une sage direction des prêtres zélés et dévoués, le tact et la discrétion dans leurs rapports avec des hommes qui viennent par amour pour eux, voilà des qualités qui ne sont pas rares parmi les missionnaires de la Chine ou du Pérou. Ils sont dispersés aujourd'hui sous les climats tropicaux sur les rives africaines, dans les profondeurs de l'Amérique du Sud, dans les déserts brûlants ou glacés, dans les contrées agréables comme dans les forêts noires et neigeuses de l'Amérique du Nord.

ANGLAIS CONTRE ANGLAIS

A PRES la conquête du Canada, des gens ignorants, avides et factieux, furent nommés à des fonctions qui exigeaient de l'intégrité, des connaissances et des capacités. Le juge choisi pour concilier les esprits de 60,000 étrangers qui ne connaissaient pas la constitution et les lois de la Grande-Bretagne fut tiré d'une prison; il n'avait pas la

moindre notion des lois civiles et de la langue de la population... Dans les cent-dix paroisses rurales du pays, il n'y avait que dix-neuf familles protestantes. Le reste des protestants se composait de quelques officiers à la demi-solde licenciés, de commerçants, d'artisans et de marchands qui demeuraient à Québec et à Montréal; la plupart étaient des gens qui avaient suivi l'armée, des gens grossiers qui tous avaient leur fortune à faire et étaient peu scrupuleux sur le choix des moyens.

"Je vous les donne, écrivait le général Murray, comme la collection la plus immorale d'individus que j'ai jamais vue."

Et cependant, c'était parmi ces gens et parmi eux seulement, bien qu'ils ne fussent que quatre cent cinquante, qu'il fallait choisir les magistrats et composer les jurys; car tous les catholiques avaient été dépouillés de leurs droits politiques. La province paisible et sans résistance, fut livrée à une horrible oppression. L'histoire n'offre aucun exemple d'une aussi criante injustice.

Bancroft.

CE QUE LES SAUVAGES PENSENT DES CANADIENS

UN jour un sauvage du Nord-Ouest disait à un Canadien: Vous autres, vous êtes nos amis, parce que vous ne nous trompez pas, et que vous vivez avec nous comme des frères. Les autres nations viennent à nous comme des "maringouins": un maringouin arrive, suce le sang, puis s'en va; voilà ce que font les étrangers qui viennent dans notre pays; ils nous arrachent ce que nous avons, et ensuite ils s'en vont.

Abbé G. DUGAS.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (incorporé).

162, RUE ST-DENIS, -
- - - - MONTREAL

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels.
 Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.

SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

Tél. M. 6106

8, NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL, CAN.

POURQUOI NE PAS VOUS ABONNER A

La Revue Populaire

C'EST LE SEUL MAGAZINE MENSUEL "A L'AMERICAINE" QUI SOIT PUBLIÉ EN LANGUE FRANCAISE, SOIT AU CANADA OU AUX ETATS-UNIS.

Il est illustré avec goût.
 Il publie un roman complet dans chaque numéro.
 Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 116 pages de texte et de gravures par mois.

Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Props.,

200, Blvd. St-Laurent.

COUPON D'ABONNEMENT

..... 1910

Ci-contre veuillez trouver la somme de.....

..... pour mois d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

Adresse

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)

PRINTEMPS ET ÉTÉ 1911

ABONNEZ - VOUS
— A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5c il est adressé un No spécimen de la "Revue de la Mode". à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LE SAMEDI, 200 Boulevard St-Laurent, Montréal.

Coupon-Mode "Revue Populaire"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour **DEUX CAHIERS DE MODE** et 12 suppléments de 8 pages, tel que dit ci-haut.

Nom

Adresse

Adressez, Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES.

626 PARC LAFONTAINE,
MONTREAL.

LA PHARMACIE CHIC

Au centre des beaux quartiers

La Pharmacie Moisan est reconnue comme la pharmacie chic du centre de la ville. Le site est admirable, le service distingué et les produits ultra selectes.

Les Capsules Anti-Chill pour l'Influenza (la grippe), frissons, accès de fièvres sont sans rivales devraient aussi être employées comme Préventifs. En vente partout. Si votre pharmacien ne les a pas adressez-vous à la Pharmacie Moisan.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messenger de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir: il retournera avec les médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4730

Le Samedi

Numéro de Pâques

Comme chaque année à pareille époque, le Samedi édite un numéro exceptionnel où de magnifiques gravures rivalisent d'intérêt avec une abondante chronique.

Malgré les sacrifices qu'impose la publication d'un semblable numéro, le prix reste invariablement fixé à 5 cents.

C'est une bonne aubaine dont il faut profiter et faire profiter vos amis.

En vente dans tous les dépôts, au prix de 5 cents, ou chez les Editeurs-Propriétaires.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

200, Bld. St-Laurent, Montréal.

Une table bien servie

L'ambition de toute maîtresse de maison est d'offrir à ses hôtes un menu choisi—à quelques minutes d'avis. Voici des produits—prêts à servir—à cinq minutes d'avis, produits de choix et dont la qualité est toujours strictement maintenue:

CONSERVES DE LEGUMES "SOLEIL"

PETITS POIS "SOLEIL"

FLAGEOLETS "SOLEIL" FONDS D'ARTICHAUT "SOLEIL"

MACEDOINES DE LEGUMES "SOLEIL", ET LES FAMEUSES

SOUPES "SOLEIL", AU CERFEUIL, AUX POIS,

JULIENNE ET AUX TOMATES.

— o —
CHAMPIGNONS LECOURT, DE A. & L. LEHUCHER, PARIS.
— o —

COGNAC PH. RICHARD, Ph. Richard. Cognac.

SCOTCH WHISKY MITCHELL, Mitchell Bros., Glasgow.

IRISH WHISKY MITCHELL, Mitchell & Co., Belfast.

WHISKY CANADIEN, J. P. Wisser & Sons, Prescott.

CHAMPAGNE,

PIPER-HEIDSIECK

Kunkelman &
Co., Reims.

VINS CLARETS ET SAUTERNES, VIGNEAU & CAMBOURS, Bordeaux

CLARET ESPAGNOL, Companhia Vinícola Del Norte, Espagne.

VINS DE BOURGOGNE, MOREN, PERE ET FILS, Beaune.

VINS DU RHIN, Frédérick Krote, Coblenz.

VINS DE PORT, F. Bartissol, Portugal.

VINS DE PORT, Réal Companhia Vinícola, Portugal.

VIN SHERRY "FAVORITO", DIEZ HERMANOS, Jérés de la Frontera.

VIN DE MALAGA, GARRETT & CO., Malaga.

VIN DE BANYULS, Soc. des Vins Banyuls Bartissol, Banyuls-sur-Mer.

Votre fournisseur vous procurera tous ces produits.

LAPORTE, MARTIN & CIE, LIMITEE,

Distributeurs Généraux,

Montréal.